

LETTRES

DE

M^MES^. DE VILLARS,

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN,

DE COULANGES,

DE NINON DE L'ENCLOS,

ET DE

MADEMOISELLE AÏSSE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

LETTRES

DE

M^{MES}. DE VILLARS,

DE LAFAYETTE,

DE TENCIN,

DE COULANGES,

DE NINON DE L'ENCLOS,

ET DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ;

Accompagnées de Notices biographiques, de Notes explicatives, et de LA COQUETTE VENGÉE, par NINON DE L'ENCLOS.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

1806.

NOTICE

SUR

MADEMOISELLE AÏSSÉ.

M. de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, acheta d'un marchand d'esclaves, en 1698, une petite fille âgée d'environ quatre ans. Elle avoit été enlevée avec beaucoup d'autres enfans dans une ville de Circassie que les Turcs avoient pillée. Ses grâces enfantines lui attirèrent la préférence de l'ambassadeur, et la lui firent choisir parmi ses compagnes d'infortune. Le marchand, peut-être pour accroître l'intérêt qu'elle

inspiroit, et obtenir de M. *de Ferriol* un prix plus considérable, assura qu'elle avoit été trouvée dans un palais, et qu'elle étoit fille d'un prince circassien. L'ambassadeur, touché de commisération, acheta 1,500 livres la petite *Aïssé*. Il étoit garçon et ne pouvoit donner à sa jeune orpheline une éducation proportionnée à l'intérêt qu'elle lui avoit inspiré; intérêt que la pitié sans doute avoit d'abord excité, et auquel se mêlèrent bientôt des vues et des espérances moins pures. Il confia mademoiselle *Aïssé* à sa belle-sœur, madame *de Ferriol*, sœur de madame *de Tencin*: l'éducation de la jeune fille fut très-soignée; elle acquit des talens agréables et de l'instruction. M. *d'Argental* et M. *de Pont-de-Vesle*, fils de ma-

dame *de Ferriol*, qui tous deux eurent, dès leur jeune âge, le goût des plaisirs de l'esprit, se lièrent d'une tendre amitié avec la pupille de leur mère ; et cette liaison eut sans doute les plus heureux effets sur son esprit. Elle eut le bonheur plus grand encore, au milieu de cette immoralité qui accompagna les dernières années de Louis XIV et la régence de Louis XV, d'acquérir et de conserver un cœur honnête, et une âme délicate et sensible, qui devoient la rendre plus estimable et plus malheureuse dans la situation dépendante et presque subalterne où le sort l'avoit placée.

Son dégoût pour les vices qui l'entouroient fut bientôt mis à de rudes épreuves. Au sortir de l'enfance, elle

entra dans la maison de M. *de Ferriol*. C'etoit un vieux libertin qui, après s'etre livré dans sa jeunesse à tous ses goûts, avoit fortifié ses habitudes de dépravation par un long séjour en Turquie, où il avoit vécu tout à fait à la manière du pays. Ses désirs se portèrent bientôt sur sa jeune protégée, et l'attachement qu'il avoit pour elle, ne fut pas assez fort pour les vaincre. Les personnes qui ont vécu avec l'un et avec l'autre, ont douté long-temps qu'il eût triomphé de la vertu, et sans doute de la répugnance de mademoiselle *Aïssé*. En effet, l'esprit repousse cette image d'une vertueuse, belle et intéressante personne, flétrie par un vieux débauché, qui détruisoit en elle le sentiment de la reconnoissance, en

en exigeant un autre. Des lettres trouvées dans les papiers de monsieur *d'Argental* constatent malheureusement cette circonstance pénible et humiliante de la vie de mademoiselle *Aïssé*.

« Quand je vous achetai, lui » écrit M. *de Ferriol*, je vous des» tinai à être ou ma fille ou ma » maîtresse : vous avez été l'une et » l'autre ». Si quelque chose peut inspirer plus de dégoûts pour la conduite de M. *de Ferriol*, c'est sans doute une semblable manière de s'exprimer : en associant ainsi la tendresse paternelle avec les désirs d'un libertin, il semble vouloir rappeler que rien ne ressemble plus à l'inceste qu'une affection de cette nature. Mais tel est le cœur hu-

main, que l'on conçoit comment ces deux sentimens étoient également vrais dans la même personne. Quant à mademoiselle *Aïssé*, il est douteux que sa reconnoissance pour M. *de Ferriol* ait survécu à la crainte et au dégoût que dut inspirer à son âme délicate un prétendu bienfaiteur, qui ne l'avoit achetée d'un marchand d'esclaves que pour la rendre à sa première destination, après lui avoir donné une éducation qui devoit lui faire regarder cet abaissement comme le plus grand des malheurs. Cependant M. *de Ferriol* étant tombé dangereureusement malade, elle le soigna avec tout le dévouement d'une fille. Il mourut, en lui laissant une rente de 4,000 liv., et un capital assez consi-

dérable qu'il chargeoit ses héritiers de lui payer.

Après sa mort, mademoiselle *Aïssé* rentra chez madame *de Ferriol*, à qui l'ambassadeur l'avoit recommandée spécialement. Madame *de Ferriol*, quoiqu'au fond du cœur elle aimât assez son ancienne pupille, manqua toujours pour elle de cette délicatesse de sentiment, si nécessaire pour le bonheur de ceux qui passent leur vie ensemble, et que les supérieurs ont si peu avec leurs inférieurs, quoique jamais de semblables ménagemens ne soient plus nécessaires, que lorsqu'ils doivent déguiser des rapports de dépendance. C'est cette absence d'attentions, de soin à ne jamais blesser une âme fière et délicate, que mademoiselle

Aïssé reproche souvent à madame *de Ferriol,* dans les lettres que nous publions. Elle ne méconnoît point les grandes obligations qu'elle a à madame *de Ferriol*, et elle montre pourtant comment, dans le détail de la vie, sa bienfaitrice la rendoit fort malheureuse.

Elle commença par lui faire sentir que les dons de son beau-frère lui paroissoient trop considérables. Mademoiselle *Aïssé*, trop fière pour se laisser reprocher des bienfaits, jeta au feu, devant madame *de Ferriol*, le billet que lui avoit laissé M. *de Ferriol.* Un pareil désintéressement n'inspira point à madame *de Ferriol* plus de délicatesse, et elle ne laissa pas de profiter du sacrifice.

Cependant mademoiselle *Aïssé*,

jeune, aimable et répandue, avoit d'assez grands succès dans le monde; et au milieu de la galanterie et de la corruption qui signalèrent la régence et le système, elle ne céda jamais ni à la vanité, ni à l'intérêt qui faisoient alors oublier à tant de femmes des devoirs que mademoiselle *Aïssé* n'avoit point à remplir. Elle eut l'honneur bien extraordinaire de donner quelqu'idée de la vertu et de la pudeur au régent, qui fit gloire toute sa vie de douter de leur existence; opinion qui, chez un prince, est presque toujours fondée, puisqu'il fait disparoître les vertus d'autour de lui, dès qu'il ne les respecte pas. Ce fut chez madame *de Parabère* que le duc *d'Orléans* vit mademoiselle

Aïssé, et lui fit des propositions qu'il ne s'attendoit pas à voir refuser, sur-tout en pareil lieu. Il ne perdit point l'espoir de réussir, et chargea madame *de Ferriol* de ses intérêts. Madame *de Ferriol* accepta sans répugnance des fonctions moins honorables encore que celles que le régent destinoit à mademoiselle *Aïssé*. Ses efforts furent vains. Comme elle revenoit sans cesse à la charge et développoit à mademoiselle *Aïssé* tous les avantages d'une semblable conquête, mademoiselle *Aïssé* se jeta à ses pieds, pour la conjurer de ne plus lui en parler, assurant qu'elle se jetteroit dans un couvent, si l'on continuoit à la persécuter. Madame *de Ferriol*, qui ne cherchoit qu'à

obtenir du crédit et de la faveur, craignit de perdre tout moyen d'y parvenir, en se séparant de mademoiselle *Aïssé*, et cessa ses exhortations.

Mademoiselle *Aïssé*, qui avoit résisté à l'appât de la faveur et de la fortune, ne trouva pas les mêmes forces, quand il lui fallut défendre sa vertu contre l'amour et l'estime. Elle vit chez madame *du Deffant* le chevalier *d'Aydie*; il conçut pour elle la plus vive passion; il se fit présenter chez madame *de Ferriol*, et bientôt abandonnant presque entièrement le monde, il ne quitta plus cette maison. Le chevalier *d'Aydie* joignoit à la plus noble figure et au caractère le plus aimable, une âme fort

tendre. Jusqu'alors son cœur n'avoit point éprouvé de sentimens profonds ; il avoit eu plusieurs intrigues, mais aucun attachement durable. *Rioms*, son oncle, l'avoit présenté chez la duchesse *de Berri*, qui prit du goût pour lui, et cette princesse ne différoit guère d'ordinaire à satisfaire ses goûts et même ses fantaisies.

Voir à ses pieds un homme brillant et spirituel, que les femmes de la cour s'étoient disputé, que les princesses avoient honoré de leurs faveurs, et le voir animé par un amour tendre, délicat et timide, quelle séduction pour l'amour-propre et pour le cœur de mademoiselle *Aïssé !* Ce qui rendoit le chevalier plus dangereux pour elle,

c'est qu'il n'avoit que des vues honorables. Il vouloit épouser celle qu'il aimoit, et cherchoit à se faire relever des vœux qui l'engageoient dans l'ordre de Malte. Mademoisolle *Aïssé* se sentoit bien assez de vertu pour ne point se prêter à un projet dont l'exécution eût dégradé son amant aux yeux du monde; mais elle ne se croyoit pas assez de force pour résister à des désirs dont la satisfaction ne pouvoit nuire qu'à sa propre gloire. Dans la défiance qu'elle avoit d'elle-même, elle eut recours à madame *de Ferriol*, qui comprit encore moins ses scrupules que la première fois, et qui travailla à les détruire. Ne pouvant trouver aucun secours extérieur, voyant, tous les jours, le

chevalier qu'on ne lui permettoit pas de fuir comme elle l'auroit voulu, elle finit par lui avouer qu'elle partageoit ses sentimens, et, en s'abandonnant à lui, elle eut la satisfaction de voir qu'elle en étoit aimée encore davantage. Il redoubla ses instances pour l'épouser; elle n'y voulut jamais consentir; et même, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle alloit devenir mère, l'intérêt de son enfant et la perte de sa réputation ne la rendirent pas moins inflexible.

Ce ne fut point à madame *de Ferriol* qu'elle confia sa situation; elle lui connoissoit trop peu de discrétion et de délicatesse. Elle avoua tout à lady *Bolinbrocke*, avec qui elle étoit très-liée. C'étoit une femme

sensible et estimable. On sait qu'elle étoit nièce de madame *de Maintenon*, et que son premier mari avoit été M. *de Villette*. Elle pria madame *de Ferriol* de lui confier, pour quelque temps, mademoiselle *Aïssé*, pour la mener en Angleterre. Madame *de Ferriol* consentit à ce voyage. Lady *Bolinbrocke* et le chevalier *d'Aydie* logèrent mademoiselle *Aïssé* dans un quartier retiré de Paris. Elle y accoucha d'une fille, et y reçut tous les soins d'une amie tendre et d'un amant passionné. L'enfant fut conduit en Angleterre par lady *Bolinbrocke*; et, après sa première éducation, elle fut ramenée en France, et placée dans un couvent à Sens, sous le nom de miss *Black*, nièce de lord *Bolinbrocke*.

C'est d'une époque un peu postérieure que sont datées les lettres que nous publions, et qui se continuant presque jusqu'aux derniers jours de la vie de mademoiselle *Aïssé*, nous dispensent de prolonger cette Notice (1). Elles sont adressées à madame *de Calandrini*, qui, pendant qu'elle habitoit Paris, où son mari étoit résident de la république de Genève, s'étoit liée d'une tendre amitié avec mademoiselle *Aïssé*. Il paroît que cette dame, dont les principes étoient plus sévères que ceux des femmes qui entouroient sa jeune amie, sans que son cœur fût moins sensible,

(1) Ces lettres vont de l'année 1725 à l'année 1735.

contribua

contribua, par ses conseils et son exemple, à lui donner assez de force pour ne plus s'écarter de ses devoirs. Du moins voyons-nous qu'à l'époque où commença cette correspondance, mademoiselle *Aissé*, quoique le chevalier *d'Aydie* lui fût plus cher que jamais, quoique lui-même l'aimât toujours davantage, avoit rendu cette passion plus pure. Ce combat continuel contre un amour qui acquéroit tous les jours plus de force, le manque absolu d'espérance, le repentir de sa foiblesse, le chagrin de ne pouvoir se livrer, sans rougir, à la tendresse maternelle, donnent à ses lettres un caractère de mélancolie tout-à-fait touchant. Ce triste sentiment, auquel venoit peut-être se mêler le

souvenir de fautes plus anciennes et plus humiliantes, prend plus de force, à mesure que la santé de mademoiselle *Aïssé* s'affoiblit : les consolations de la religion, refuge des âmes tendres et malheureuses, donnent sur la fin un caractère plus résigné et moins amer à sa douleur, mais la rendent plus intéressante encore. Mademoiselle *Aïssé* mourut en 1733. Sa mort, qui termina une vie malheureuse, le désespoir où fut d'abord plongé le chevalier *d'Aydie*, la tristesse profonde où il vécut encore pendant quinze ans, donnent à ceux qui lisent leur histoire, la tentation de reprocher à mademoiselle *Aïssé* une délicatesse scrupuleuse qui priva son amant et elle d'un bonheur dont ils étoient dignes de jouir.

Les scrupules, peut-être exagérés, qui s'opposèrent à ce bonheur, peuvent bien avoir rendu mademoiselle *Aïssé* plus malheureuse; mais ils donnent une sorte d'admiration pour une vertu si désintéressée. Le chevalier *d'Aydie* eut toujours pour sa fille une tendresse et des soins auxquels ses regrets donnoient plus de force encore.

Il la maria à un gentilhomme de sa province, et lui laissa sa fortune. Il existe des lettres qu'il écrivit à M. *Pont-de-Vesle*, relativement à ce mariage. Elles sont pleines de la douleur la plus vive, quoique l'époque de la mort de mademoiselle *Aïssé* fût déjà assez éloignée. Elles paroîtront bientôt dans un recueil de lettres trouvées chez M. *d'Argental*, qui

est maintenant sous presse. L'éditeur a bien voulu nous les communiquer, ainsi que celle de M. *de Ferriol* à mademoiselle *Aïssé*, dont nous avons cité un passage.

Les lettres de mademoiselle *Aïssé* à madame *de Calandrini*, ont été recueillies et publiées par mademoiselle *Rieu*, petite-fille de madame *de Calandrini*. Elle les avoit, long-temps avant, communiquées à *Voltaire*, qui y avoit mis de sa main quelques notes que nous avons conservées. Il paroît que la notice que mademoiselle *Rieu* a mise à la tête de son édition, existoit déjà, quand le manuscrit des lettres fut montré à *Voltaire*; car il atteste dans une note placée au bas de cette notice, que le chevalier *d'Aydie* avoit offert plusieurs fois à mademoiselle

Aïssé de l'épouser. Les détails que nous avons ajoutés à ceux que contient la notice de mademoiselle *Rieu*, nous ont été fournis par des personnes qui ont beaucoup vu d'anciens amis de mademoiselle *Aïssé* et du chevalier *d'Aydie*.

LETTRES
DE
MADEMOISELLE AÏSSÉ
A MADAME DE CALANDRINI.

LETTRE PREMIÈRE.

1726.

Je n'ai pu me résoudre à vous écrire plutôt ; j'ai envisagé avec chagrin que l'on ne vous laisseroit pas lire mes lettres ; ainsi j'ai mieux aimé laisser passer les premiers empressemens. Mandez-moi, madame, de vos nouvelles. Etes-vous remise de la fatigue du voyage ? J'ai plus fait de vœux pour que vous eussiez le beau temps, qu'un amant n'en auroit fait ; il ne seroit assurément pas plus occupé et affligé que moi, de

votre départ. Le soleil, la pluie, les vents, me paroissent des embrasemens, des inondations, des ouragans; enfin, j'ai respiré, quand jai vu arriver le jour bienheureux pour vos parens et vos amis, où ils vous ont enfin revue. Vous me manderez, s'il vous plaît, quelques détails de votre réception. Je partage toutes les amitiés que vous recevez. Hélas! je ne puis passer dans la rue où vous avez demeuré, sans avoir le cœur serré et les larmes aux yeux. Je reviens d'Ablons (1), où j'ai passé quelques jours tête à tête avec madame *de Ferriol*; j'y ai toujours pensé à vous, et je dis à ma compagne le regret que j'avois que vous n'eussiez pas vu cette guinguette. Dans l'instant, je vois entrer dans le salon madame votre fille; jugez de ma joie; elle passe ici pour aller à la Jaquinière;

(1) Ablons, campagne près de Paris.

elle

elle venoit de je ne sais où, aux environs. Notre dame prenoit du café; elle vouloit se lever; madame votre fille se précipita pour l'en empêcher. Le chien noir, qui est mal morigéné, saute sur la tasse de café pour japer, la renverse sur sa maîtresse : le désespoir s'empare de ladite dame; fichu sali, robe unie tachée. Vous jugez de l'embarras de madame *Rieu*, qui auroit voulu être à cent lieues de là. Pour moi, je vous l'avoue, j'eus tant envie de rire, que madame votre fille se remit. Cependant, passé ces premiers momens, on lui fit toutes sortes de politesses. Elle la trouva très-belle; en effet, elle l'étoit aussi, quoique dans un grand négligé.

Je parle toujours du voyage de *Pont-de-Vesle* (1), qui me procurera le bonheur d'aller vous voir. J'espère qu'à

(1) Pont-de-Vesle, terre en Bourgogne.

force d'en parler, je forcerai d'y aller. Je suis occupée de ce projet : les hommes ne peuvent être sans quelques désirs ; je me flattois d'être une petite philosophe; mais je ne le serai jamais sur ce qui touche le sentiment.

Pont-de-Vesle (1) se porte un peu mieux ; il vous assure de ses respects. *D'Argental* (2) est dans l'île enchantée, chez son amie, qui a hérité considerablement; il revient à la St.-Martin. *Le Grand* donna, l'autre jour, une comédie, qui tomba de la plus belle chute que j'aie jamais vue. Il n'en a pas été de même d'un opéra que deux violons ont donné : le sujet est Pyrame et Thisbé; il y eut une très-jolie décoration; ils reçurent bien des applaudissemens.

---

(1) Fils de madame *de Ferriol.*

(2) Autre fils de cette dame.

Je passe mes jours à chasser aux petits oiseaux; cela me fait grand bien. L'exercice et la dissipation sont de très-bons remèdes pour les vapeurs et les chagrins; je reviens de mes courses avec appétit et sommeil. L'ardeur de la chasse me fait marcher, quoique j'aie les pieds moulus: la transpiration que cet exercice m'occasionne, me convient. Je suis hâlée comme un corbeau; je vous ferois peur, si vous me voyiez. Je voudrois bien en être à la peine. Que je serois heureuse, si j'étois encore avec vous, madame! Avouez que vous ne seriez point fâchée d'être encore à Paris. Pour moi, je donnerois bien une pinte de mon sang, pour que nous fussions ensemble actuellement; je vous rendrois compte de mille choses, je goûterois le plaisir de vous revoir; au lieu de ce bien, j'ai des regrets; que cela est différent! Le chevalier est en Périgord, où je crois

qu'il s'ennuie ; sa santé est toujours délicate, son cœur toujours plus tendre. Je vous enverrois avec plaisir des copies de ses lettres ; mais non, il y a des choses qui vous déplairoient, et j'aurois honte que vous les vissiez. L'abbé, frère du chevalier, vit l'autre jour madame *Rieu* chez moi ; ce fut un coup de foudre. Il revint le lendemain à Ablons, il me dit qu'il n'avoit jamais rien vu de si beau à son gré : les ris et les roses ne sont pas si fraîches qu'elle étoit ce jour-là ; son air de modestie et de douceur plut si fort à ce pauvre abbé, qu'il m'en parle toutes les fois qu'il me voit : cependant il avoit été prévenu ; on l'avoit annoncée, et je lui dis : vous allez voir une des belles femmes de Paris : malgré cela, il fut surpris. M. *Bertie* vous aime toujours de même, quoiqu'il ait changé son goût pour moi en amitié. On vous aime pour vous, et non

pas pour les autres. Vous le savez bien; et, quand vous dites le contraire, vous parlez contre votre pensée. En bonne foi, peut-on vous connoître sans vous aimer? J'en laisse juge votre cœur. Adieu, madame; aimez-moi, et soyez assurée que personne dans le monde ne vous aime, ne vous estime et ne vous respecte autant qu'*Aïssé.*

LETTRE II.

Paris, 1726.

J'ai reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de votre campagne: je ne doute point que vous n'ayez eu un plaisir bien vif de vous être vu recevoir avec tant d'amitié: les démonstrations de joie que l'on a eues de votre retour ne peuvent être feintes. Ainsi, madame, vous avez joui d'un bonheur que les rois

mêmes ne goûtent pas. Vous me direz qu'il n'étoit point nécessaire que vous fussiez malheureuse pour être aimée ; que vous le seriez tout autant, et même davantage, si vous étiez dans une fortune riante. L'expérience, il est vrai, fait voir que l'adversité et la mauvaise fortune déplaisent aux hommes ; et que le plus souvent les bonnes qualités, le mérite sont les zéro, et le bien le chiffre qui les fait valoir ; mais cependant on se rend toujours à la vertu ; je conviens qu'il faut en avoir beaucoup pour qu'elle supplée au manque de richesses : ainsi, madame, rien n'est plus flatteur que l'accueil obligeant que vous avez reçu. Vous êtes amplement dédommagée des injustices du sort. Je suis charmée que vous vous portiez mieux ; rien ne contribue à la santé, comme d'avoir sujet d'être content de soi. Je fais tous mes efforts pour déterminer

M. et madame *de Ferriol* à aller à Pont-de-Vesle ; ils disent que c'est bien leur dessein, mais je ne le croirai que lorsque nous partirons. Il n'y a pas de jour que je ne leur fasse sentir le besoin de leur présence dans leurs terres, et celui de quitter quelque temps Paris. M. *de Bonac* va à Soleure. Je lui ai parlé de madame votre sœur ; madame *de Bonac* espère la voir souvent pendant son séjour dans ce pays-là. Comme il n'y a pas loin de Genève, nous irons, vous et moi, les voir ; me dédirez-vous ? M. et madame *de Ferriol* et *Pont-de-Vesle* vous font mille tendres complimens et respects. Pour *d'Argental*, il est dans l'île enchantée ; on ne sait plus quand il en sortira. J'occupe sa chambre, parce que je fais raccommoder la mienne, qui sera charmante ; je suis bien fâchée que vous ne la voyiez pas ; mes réparations me reviendront à

cent pistoles. J'ai vu M. *Calandrini* le cadet ; je me suis senti une tendresse pour lui, dont je ne me serois pas doutée il y a six mois ; et je crois que je l'aurois eue pour M. *Buisson*, s'il avoit vécu. Les gens que j'ai connus chez vous, me sont chers. Il y a long-temps que je n'ai vu madame votre fille ; elle a été à la campagne, et moi, de mon côté ; nous sommes allés passer les fêtes à Ablons, mademoiselle de *Villefranche*, madame *de Servigny*, M. et madame *de Ferriol*, MM. *de Fontenay*, *La Mesangères*, le chevalier et *Clémence* : nous avons fait grand feu et bonne chère. Vous en êtes étonnée ; mais c'est pour long-temps. La maîtresse de la maison craignoit *La Mesangères*. Elle n'a jamais osé appeler *Clément*, son chien noir, ni *Champagne* ; elle a été de très-bonne humeur, malgré sa contrainte, et la partie s'est très-

bien passée. *La Mesangères* fut charmant. M. *de Fontenay* m'a chargé de vous assurer de ses respects.

Il faut un peu vous parler des spectacles. Les deux petits violons, *Francœur* et *Rebel*, ont fait un opéra; le sujet est Pyrame et Thisbé; il est fort joli, quant à la musique; car, pour le poëme, il est mauvais : il y a une décoration nouvelle. Le premier acte représente une place publique, avec des arcades et des colonnes; ce qui est admirable. La perspective est parfaitement bien suivie, et les proportions bien gardées. Le pauvre *Thevenard* tombe si fort, que je ne doute pas qu'il ne soit sifflé dans six mois. Pour *Chassé*, c'est son triomphe; il est acteur dans cet opéra; son rôle est très-beau; il fait deux octaves pleins. La *Entie* en est folle. Mademoiselle *Le Maure* est rentrée; et *Murer*, qui a été très-mal,

se porte bien ; le bruit avoit couru qu'il se faisoit moine ; mais le métier est trop bon, et il ne quitte point l'opéra. Il y a une nouvelle actrice, nommée *Pellissier*, qui partage l'approbation du public avec la *Le Maure* : pour moi, je suis pour la *Le Maure* ; sa voix, son jeu me plaisent plus que celui de mademoiselle *Pellissier*. Cette dernière a la voix très-petite, et elle l'a toujours forcée sur le théâtre ; elle est très-bonne pantomime ; tous ses gestes sont justes et nobles ; mais elle en a tant, que mademoiselle *Entie* paroît tout d'une pièce auprès d'elle : il me semble que, dans le rôle d'amoureuse, quelque violente que soit la situation, la modestie et la retenue sont choses nécessaires ; toute passion doit être dans les inflexions de la voix et dans les accens. Il faut laisser aux hommes et aux magiciens les gestes violens et hors de mesure ;

une jeune princesse doit être plus modeste. Voilà mes réflexions. En êtes-vous contente ? Le public rend justice à mademoiselle *Le Maure* ; et, quand on l'a revue sur le théâtre, elle parut premièrement à l'amphithéâtre : tout le parterre se retourna, et battit des mains pendant un quart d'heure ; elle reçut ses applaudissemens avec une grande joie, et fit des révérences pour remercier le parterre. Madame la duchesse *de Duras*, qui protége la *Pellissier*, étoit furieuse, et me fit signe que c'étoit moi et madame *de Parabère* qui avions payé des gens pour battre des mains. Le lendemain, la même chose arriva, et mademoiselle *Pellissier* en pensa crever de dépit. La comédie est de retour de Fontainebleau où il y a jubilé : nous ne l'avons pas ici, à cause de M. le cardinal *de Noailles*. On est affamé de tragédies, parce que, depuis

Fontainebleau, on ne joue que des farces. Pour la comédie Italienne, on y joue la critique de l'opéra, qui, à ce qu'on dit, est fort jolie. La pauvre *Silvia* (1) a pensé mourir : on prétend qu'elle a un petit amant qu'elle aime beaucoup; que son mari, de jalousie, l'a battue outrément, et qu'elle a fait une fausse couche de deux enfans, à trois mois; elle a été très-mal; elle est mieux à présent. Mademoiselle *Flaminia* avoit eu la méchanceté d'instruire le mari des galanteries de sa femme. Vous jugez bien, à l'amour que le parterre avoit pour *Flaminia*, combien il l'a maltraitée. Les bals vont commencer; mais ils seront sûrement aussi déserts que l'année passée.

Permettez que je fasse ici quelques

(1) Excellente actrice pour les pièces de *Marivaux* (*Note de M.* de Voltaire).

petites coquetteries à monsieur votre mari. Je suis extrêmement touchée du petit mot qu'il a mis dans votre lettre ; et dussiez-vous le battre de jalousie, je lui dirai que je l'aime beaucoup.

A mademoiselle votre fille.

Je suis persuadée, mademoiselle, que vous avez un peu d'amitié pour moi : votre extrême vérité m'en assure ; le retour est naturel à tous les cœurs bien faits, d'aimer qui nous aime. Continuez, je vous prie, de parler un peu de moi à madame votre mère : choisissez, s'il vous plaît, le moment où vous vous mettez à table, pour que je puisse avoir part à votre conversation ; plût à Dieu que j'en fusse témoin ! Adieu, mesdames, recevez mes tendres embrassades. Voici une lettre d'un officier des Invalides à M. *du Voisin*, pour obtenir la permission de se marier.

MONSEIGNEUR,

« J'AUROIS cru que le précepte de
» S. Paul étoit bon à suivre, sur-tout
» quand il dit, *qu'il vaut mieux se ma-*
» *rier que brûler*. C'est ce qui m'a fait
» prendre la liberté de demander à votre
» Grandeur, la permission d'épouser
» mademoiselle *d'Auval*, fille d'un mé-
» rite et d'une sagesse consommée. C'est
» ce que tous ceux qui la connoissent,
» certifieront à votre Grandeur. Cepen-
» dant M. notre gouverneur m'a défendu
» de voir cette demoiselle, si je ne vou-
» lois être démis de mon emploi. J'ai
» obéi à cette défense; et si votre Gran-
» deur ne trouve pas à propos ce ma-
» riage, je la supplie très-instamment,
» pour le salut de mon âme, de m'en
» présenter une autre, ou bien d'en-
» voyer ordre au père *Pascal*, mon con-
» fesseur, de m'absoudre, quand je

» vais à confesse; ce qu'il m'a refusé : je
» fais tous mes efforts pour contenter
» ce bon père, mais en vain, Dieu ne
» m'ayant point donné à trente-huit ans
» le don de continence. Enfin, monsei-
» gneur, si vous me procurez le paradis
» sans femmes, et que je vienne à mou-
» rir plutôt que votre Grandeur, je ne
» laisserai point Dieu en repos, qu'il ne
» vous ait marqué une place digne de
» votre mérite, dans son paradis ».

» Je suis, etc.



LETTRE III.

Paris, 1726.

Je n'ai pas de plus grand plaisir que de causer avec vous; et, comme je voudrois rendre mes lettres un peu moins sèches et plus intéressantes, j'écris les nouvelles que je sais bien : je n'aimerois pas à vous

mander tout ce qui se dit à Paris. Vous savez, madame, que je hais les faussetés et les exagérations : ainsi tout ce que j'écrirai sera sûrement vrai. J'ai reçu hier des lettres d'Angleterre, où on m'apprend le mariage de mademoiselle *de Saint-Jean* avec M. *Knight,* fils du trésorier (1) de la compagnie des Indes : on prétend qu'il a des biens immenses. Argent, argent, que de vanités vous étouffez ! que d'orgueils vous soumettez ! que de pensées honnêtes vous faites évanouir ! Auriez-vous jamais cru que milord, entêté de sa noblesse, comme il l'est, fort riche, et ayant une seule fille, la mariât à un gentillâtre, elle qui de-

(1) Mademoiselle *Aïssé* se trompe. Il étoit caissier de la compagnie de la mer du Sud, et il se retira en France avec la caisse ; il y a vécu long-temps, avec plus de magnificence que de bonne réputation. (*G.....*)

voit

voit être mariée à un pair (1)? Elle va venir à Paris voir la famille de son mari, qui sont de bonnes gens, mais sur un ton bien différent du sien : elle verra tous les petits Anglichons qui sont en France. Je crois qu'elle s'ennuiera et s'impatientera souvent.

Le chevalier est beaucoup mieux, il revient ici. Voici une petite histoire assez plaisante (2). Un chanoine de Notre-Dame, fameux janséniste, homme de beaucoup d'esprit, et de réputation pour ses mœurs, qui a professé dans plusieurs universités, fort craint des molinistes, et très-aimé de M. l'archevêque de Paris, âgé de soixante-dix ans, a succombé à

---

(1) La demoiselle en étoit folle. Ce mariage s'est fait contre l'aveu des parens (*Note de M.* de Voltaire).

(2) L'histoire est très-vraie (*Note de M.* de Voltaire).

l'envie de voir la comédie. Il avoit souvent dit à ses amis, qu'il ne mourroit pas avant d'y aller, ayant une très-grande passion de voir une chose dont il entendoit parler sans cesse. On prenoit ce discours pour une plaisanterie. Son laquais lui avoit demandé plusieurs fois ce qu'il vouloit faire des vieilles nippes de sa grand'mère qu'il gardoit depuis long-temps. Il lui avoit répondu qu'elles pouvoient lui être nécessaires. Enfin, ne pouvant résister davantage, il communiqua son dessein à son laquais, qui étoit un vieux domestique dans lequel il avoit beaucoup de confiance, et lui dit qu'il vouloit s'habiller en femme avec les hardes de sa grand'mère. Le laquais fut très-surpris; il chercha à dissuader son maître d'exécuter cet insensé déguisement, en l'assurant que les nippes étoient si antiques, qu'il seroit sûrement remarqué, au lieu que restant avec son habit,

on pourroit très-bien n'y pas faire attention, le spectacle étant rempli d'abbés. Le chanoine ne se rendit point à ses raisons; il craignoit d'être reconnu par ses écoliers : il lui dit que comme il étoit vieux, on ne seroit point surpris de le voir avec des hardes à la vieille mode; il s'ajuste avec la cornette haute, l'habit troussé, et tous les falbalas imaginés en ce temps-là, pour suppléer aux paniers. Il arrive à la comédie et se place à l'amphithéâtre. Cette figure étonna, comme vous pouvez le penser. Les voisins commencèrent à en parler; le murmure augmenta. *Armand*, acteur qui faisoit le rôle d'arlequin, aperçut le chanoine, alla dans l'amphithéâtre, et examina le personnage; il s'en approcha, et lui dit : monsieur, je vous conseille de décamper; vous êtes reconnu, et votre habit grotesque fait rire le parterre, au point que je crains quelque scandale. Le

pauvre homme bien troublé, remercie le comédien, et le prie de l'aider à sortir. *Armand* lui dit de le suivre, et pressé par la scène qu'il falloit aller jouer, il va très-vîte. Le chanoine le perd de vue au sortir de l'amphithéâtre. Il entend les huées du parterre; il trouve l'escalier qui se partage en deux, dont l'un conduit à la rue, et l'autre dans la salle des comptes. Comme il ne connoissoit point les lieux, son malheur voulut qu'il se méprît; il descend dans cette salle où l'exempt se tient ordinairement. Il y étoit alors. Il fut frappé de cette figure de femme singulière, qui avoit l'air troublée et interdite; il s'arrêta, ne doutant point que ce ne fût quelque aventurier déguisé, et conduisit à M. *Hérault*, lieutenant de police, notre pauvre docteur qui fondoit en larmes, et qui offrit cent louis à l'exempt pour le laisser aller. Il lui conta son histoire, lui dit son nom;

mais ce coquin fut inexorable ; c'est la première fois qu'il a refusé de l'argent, pour faire un scandale affreux. Le lieutenant de police vit avec plaisir notre chanoine ; et, comme il étoit courtisan moliniste, il lui fit une très-grande réprimande, et le nomma devant beaucoup de monde. Le janséniste pleura : on lui a envoyé une lettre de cachet pour aller à soixante lieues d'ici, je ne sais pas bien où.

M. *de Prie* (1) étoit l'autre jour dans la chambre du roi, appuyé sur une table ; la bougie alluma sa perruque ; il fit ce que bien d'autres auroient fait en pareil cas, il l'éteignit avec les pieds : l'incendie fini, il la remit sur sa tête. Cela répandit une odeur très-forte. Le roi entra dans ce moment ; il fut frappé du parfum, et, ignorant ce que c'étoit, il dit sans aucune

(1) Madame *de Prie* étoit très-galante.

malice : il sent bien mauvais ici ; je crois qu'il sent la corne brûlée. A ce discours, vous comprenez bien que l'on rit ; le roi et la noble assemblée firent des éclats de rire désordonnés. Le pauvre cocu n'eut point d'autre ressource que ses jambes, et il s'enfuit bien vîte.

Voici une épigramme de *Rousseau* contre *Fontenelle*.

Depuis trente ans, un vieux berger Normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle ;
Il leur apprend à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout ; chez l'espèce femelle,
Il brille encore malgré son poil grison ;
Et n'est caillette en honnête maison,
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison ;
C'est le pédant le plus joli du monde.

Madame *de Parabère* a quitté M. le premier, et M. *d'Alencourt* ne la quitte pas, quoique je sois persuadée qu'il ne sera jamais son amant. Elle a des façons

charmantes avec moi ; elle sait bien que je crains d'avoir l'air d'être sa complaisante ; et comme elle n'ignore point que tous les yeux sont sur elle, elle ne me propoce plus de parties ; elle m'a dit cent fois qu'elle ne pouvoit avoir de plus grand plaisir que de me voir, que toutes les fois que je voudrois, elle en seroit charmée. Son carrosse est toujours à mon service. Ne croyez-vous pas qu'il seroit ridicule de ne la point voir du tout ? d'ailleurs, je n'ai aucune raison de m'en plaindre, bien au contraire ; n'ai-je pas reçu de sa part mille amitiés dans toutes les occasions ? On ne me peut soupçonner d'être sa confidente, ne la voyant que de temps en temps : enfin, je me conduirai de mon mieux. Mais, en vérité, madame ; je n'ai rien vu qui me confirme les bruits qui courent sur son nouvel engagement ; elle est avec lui très-polie, très-modeste, a l'air indifférente : la seule chose qui

donneroit des soupçons, c'est que sachant les discours du public, elle auroit dû peut-être ne pas le recevoir chez elle; mais elle dit qu'elle n'a pas le dessein de s'enterrer; que si elle refuse sa porte à M. *d'Alencourt*, le lendemain il faudra qu'elle la refuse à un autre, et que tour-à-tour elle chasseroit tout le monde, et qu'elle n'en seroit pas quitte encore pour être dans la solitude; que l'on diroit qu'elle ne les congédie que pour que le public en soit instruit : elle aime mieux, ajoute-t-elle, attendre du temps pour être justifiée. Adieu, ma chère dame, c'est toujours avec un regret infini que je vous quitte; mais la poste va partir.

LETTRE IV.

LETTRE IV.

Paris, 1726.

Vous êtes surprise que j'aie été si long-temps sans vous écrire; mais, madame, je vous suis trop attachée, pour ne pas me flatter que vous ne doutez point que, malgré mon silence, j'ai pensé très-souvent à vous, et qu'il a fallu que je n'eusse pas un moment pour vous le dire, puisque je ne l'ai pas fait : mon cœur est sans cesse occupé de vous, et mes regrets sont aussi vifs que le jour où vous quittâtes Paris; tous les instans, je sens tout ce que j'ai perdu; rien n'est plus douloureux que d'avoir une amie de votre caractère, et d'en être séparée. Ces idées sont trop cruelles; parlons d'autre chose.

Le prince *de Bournonville* est mort

hier, il ne pouvoit vivre : il est mort bien jeune et bien vieux ; on le regrette, sans être affligé ; car il étoit dans une si triste situation, qu'il valoit mieux pour lui de finir, que de continuer à vivre pour souffrir ; il ne pouvoit presque ni parler, ni respirer. Je crois que son âme a bien eu de la peine à quitter son corps ; elle y étoit toute entière. Il avoit fait un testament, il y a quatre ans, où il me donnoit deux mille écus ; je suis enchantée qu'il n'ait pas subsisté. Le public qui ignoroit l'amitié qu'il avoit eue pour moi, dans le temps qu'il venoit souvent chez M. *de Ferriol*, auroit soupçonné mille choses. Il a nommé pour héritière madame la duchesse *de Duras* ; il a donné très-amplement à tous ses domestiques, sans en oublier un. Ce qui vous surprendra, madame, c'est qu'un quart d'heure après sa mort, le mariage de sa femme avec le duc *de Rouvroy* a été arrêté et

publié ; et, ce qui vous étonnera le plus, c'est que ce manque de bienséance part du cardinal *de Noailles* et de la maréchale *de Grammont* qui est *Noailles*, et mère de madame *de Bournonville*. M. le duc *de Rouvroy* est fils de M. *de St.-Simon*, âgé de 25 ans. Il n'a actuellement que 25,000 livres de rente, et vous voyez bien que sa naissance n'est pas bien merveilleuse ; et madame *de Bournonville* jouit de 33,000 livres de rente. Elle est jeune et belle, d'une grande maison par elle et son mari. Madame *de St.-Simon* est amie du cardinal *de Noailles*. Elle parloit souvent du prince *de Bournonville*, comme d'un homme confisqué, et qu'elle se trouveroit bien heureuse, si sa veuve vouloit épouser son fils. Au moment que ce prince expiroit, elle va chez le cardinal, ne le laisse pas achever de dîner, pour qu'il allât demander madame *de Bour-*

nonville. La maréchale *de Grammont* accepta la proposition, et dit au cardinal qu'elle en étoit charmée, mais qu'il falloit cacher pour quelque temps ce mariage. Le cardinal dit qu'il ne pouvoit se taire, et qu'il le diroit à tout ce qui se rencontreroit, de manière qu'avant que M. *de Bournonville* fût enterré, tout Paris a su ce mariage. Il est mort le 5; et le 9, on a été faire part du mariage à tous les parens et amis. Tout le monde est révolté. Au bout de quarante jours, la cérémonie se fera. Madame la duchesse *de Duras* et madame *de Maillé*, sœurs du défunt, sont allées rendre visite le surlendemain à la veuve; elle avoit un pied de rouge dans l'habillement de veuve, et son prétendu étoit à côté d'elle, qui venoit de se présenter comme futur époux. Ce n'est point un mariage d'inclination; il n'y a aucun amour: cela fait tenir bien des discours.

Les partis sur mademoiselle *Le Maure* et mademoiselle *Pellissier* deviennent tous les jours plus vifs. L'émulation entre ces deux actrices est extrême, et a rendu la *Le Maure* très-bonne actrice. Il y a des disputes dans le parterre, si vives, que l'on a vu le moment où l'on en viendroit à tirer l'épée. Elles se haïssent toutes deux comme des crapauds, et les propos de l'une et de l'autre sont charmans. Mademoiselle *Pellissier* est très-impertinente et très-étourdie. L'autre jour, à l'hôtel de Bouillon, à table, devant des personnes très-suspectes, elle dit que M. *Pellissier*, son cher mari, pouvoit compter d'être le seul à Paris, qui ne fût pas cocu. Pour la *Le Maure*, elle est bête comme un pot; mais elle a la plus belle et la plus surprenante voix qu'il y ait dans le monde; elle a beaucoup d'entrailles, et la *Pellissier* beaucoup d'art. On fit l'anagramme du nom de

cette dernière, qui étoit *Pilleresse*. *Murer* a quitté tout de bon la fièvre depuis trois mois, et la dévotion s'est emparée de lui. On joue *Proserpine* le 14 de ce mois. La *Entie* fait *Cérès*; la *Le Maure*, *Proserpine*; la *Pellissier*, *Aréthuse*; *Thévenard*, *Pluton*; *Chassé*, *Ascalaphe*. Voilà la distribution qu'on dit être à merveille. Je doute pourtant que cet opéra réussisse : toute l'intrigue est une vieille maîtresse qui raconte ses vieilles amours, une petite fille qui cueille des fleurs, et qui fait des guirlandes, un vieux cocher amoureux et brutal. Il n'y a donc qu'un épisode, *Alphée* et *Aréthuse*, qui fasse une scène assez touchante : tout le reste est froid, languissant et insipide. M. *de Nociz* me soutint, l'autre jour, que c'étoit le plus bel opéra du monde, qu'il y avoit une allégorie qui le rendoit charmant. Je l'assurai qu'il pouvoit être agréable pour le personnage

pour lequel il avoit été fait; mais que pour moi, qui méprisois souverainement madame *de Montespan*, et qui ne l'avois jamais connue, sa rupture avec le roi, ses regrets, ses chagrins, tout cela ne pouvoit m'émouvoir. La comédie tombe; tous les bons acteurs vont quitter; les mauvais sont détestables, et ne donnent aucune espérance.

Le roi est à Marly, où il tient table le soir, la reine le matin. C'est une chose nouvelle; cela n'étoit pas encore arrivé, que la reine eût mangé en public avec les dames. On parle de guerre; nos cavaliers la souhaitent beaucoup, et nos dames s'en affligent médiocrement : il y a long-temps qu'elles n'ont goûté l'assaisonnement des craintes et des plaisirs des campagnes; elles désirent de voir comme elles seront affligées de l'abcence de leurs amans. M. *de Nesle* a fait des plaisanteries très-fortes à M. le prince

de Carignan, sur ce qu'il parloit mal français. Le prince, impatienté, lui dit qu'il seroit forcé de lui donner des coups de bâton, parce qu'on ne savoit pas en Suède qu'il étoit un grand poltron. M. *de Nesle* a fait mille excuses et mille bassesses ; choses qui lui arriveut trop souvent pour sa réputation.

J'apprends, dans l'instant, qu'on va retrancher les rentes perpétuelles. Comme nous n'en avons ni l'une ni l'autre, je m'en console. Ma santé est mauvaise depuis quelque temps. Je me fis saigner hier ; je prends de la limaille, je suis maigre ; je me flatte que cela n'aura pas de suite. Adieu, madame; honorez-moi toujours un peu de vos bontés: c'est une consolation à tous mes maux, tant du corps que de l'esprit. A propos, il y a une vilaine affaire qui fait dresser les cheveux à la tête : elle est trop infâme pour l'écrire; mais tout

ce qui arrive dans cette monarchie, annonce bien sa destruction. Que vous êtes sages, vous autres, de maintenir les lois et d'être sévères ! Il s'ensuit de là l'innocence. Je suis tous les jours surprise de mille méchancetés qui se font, et dont je n'ai pu croire le cœur humain capable. Je m'imagine quelquefois que la dernière surprise m'empêchera d'en avoir à l'avenir; mais j'y suis toujours trompée.

LETTRE V.

D'Ablons, 1726.

COMMENT vous portez-vous, madame? ne me donnerez-vous point de vos nouvelles ? voulez-vous me punir de mon silence ? La punition est trop forte, et, pour une personne aussi juste que vous, elle n'est pas proportionnée à l'offense.

Jamais vous ne pouvez soupçonner mon cœur ; vous le connoissez trop. Votre silence ressemble à l'oubli et à l'ingratitude. Au nom de Dieu ! souvenez-vous que vous êtes la personne du monde que j'aime et que j'estime davantage. Vous êtes obligée de m'aimer, à cause de mon discernement, si ce n'est pas par goût. Madame votre fille m'a fait l'honneur de me venir voir plusieurs fois : si je n'étois pas extrêmement occupée, j'aurois le plaisir de la voir souvent ; je l'ai toujours beaucoup aimée ; mais j'avoue que je l'aime encore davantage. Des esprits mal faits pourroient vous soupçonner sur cette phrase d'être tracassière, et d'avoir voulu me donner de l'éloignement pour elle ; mais les bons esprits, et qui connoissent les entrailles, imagineront aisément que tout ce qui appartient à ce qu'on aime, devient plus cher, lorsque l'on en est éloigné.

Je me suis flattée, jusqu'à présent, que je ferois le voyage de Pont-de-Vesle, qui me procureroit le plaisir de vous aller voir; mais je vois avec douleur que le temps en est bien éloigné. On me flatte, et je crois deviner qu'il y a une résolution marquée de ne point faire ce voyage; j'en suis très-piquée; on se plaît à me donner des espérances, et ensuite à les détruire : je prends souvent la résolution de paroître indifférente sur l'événement; mais, malgré moi, le chagrin et la joie se manifestent tour à tour.

On parle plus de guerre que jamais, nos guerriers craignent fort de camper. Ils voudroient se battre, prendre à la hâte quelques villes, et revenir, au bout de huit jours, à Paris. M. le prince *de Conti* est mort, hier matin, d'une fluxion de poitrine; il a dit les choses du monde les plus tendres et les plus obligeantes à sa femme; il lui a demandé

pardon des soupçons mal fondés qu'il avoit eus sur sa conduite, lui a nommé son valet de chambre qui étoit son espion et son calomniateur, et l'a assurée qu'il étoit bien éloigné d'ajouter aucune foi à tout ce qu'il avoit rapporté. Il a fait ordonner à madame *La Roche*, sa maîtresse, qui, en partie, étoit la cause du peu d'union qu'il avoit avec sa femme, de sortir au moment même de sa maison, où elle demeuroit. Il a donné 2,000 livres de pension à quatre personnes : je ne m'en ressouviens que de deux, MM. *de Montmorenci* et *du Bellai*; à M. *Maton*, qu'il a toujours fort aimé, un diamant de 10,000 livres; au président *de Lubère*, son portrait en grand; à ses deux filles, chacune une tabatière d'or avec son portrait. A l'égard de ses domestiques, il laisse madame la princesse *de Conti* maîtresse de les récompenser comme elle jugera à propos. La

princesse a beaucoup pleuré, quand il est tombé malade, quoiqu'ils fussent brouillés, et même sur le point de se séparer. Il a donné tant de marques de tendresse et de repentir, qu'elle a oublié, pour le présent, tous les chagrins qu'il lui a causés. Je crois cependant que, passé les premiers jours, elle s'en consolera bien aisément. M. le duc a eu une attaque d'apoplexie dont il réchappe. A la halle, les harangères disent que le borgne n'avoit garde de mourir, parce qu'il est trop méchant, et que le prince est mort, parce qu'il étoit bon. Ces pauvres gens décident de sa bonté, sans savoir pourquoi, si ce n'est qu'il n'avoit jamais été à portée de leur faire ni mal ni bien.

Je vous enverrai, par la première occasion, un livre fort à la mode ici, *le Voyage de Gulliver*; il est traduit de l'anglais; l'auteur est le docteur

Swift ; il est fort amusant ; il y a beaucoup d'esprit, d'imagination et une fine plaisanterie. *Destouches* a donné le *Philosophe marié* ; c'est une très-jolie comédie ; il y a du sentiment, de la délicatesse ; mais ce n'est pas le génie de *Molière* ; il y a la *critique* qui est du même auteur, c'est le panégyrique du *Philosophe marié* ; on la trouve assez mauvaise. Votre commission sera faite au plutôt. Vous me faites tort, quand vous croyez que je peux m'impatienter en la faisant. Non, madame, soyez persuadée, à moins que vous ne vouliez m'affliger mortellement, que si vous m'ordonniez de marcher sur la tête pour l'amour de vous, j'irois avec joie. L'article de votre lettre où vous me dites que vous ne me verrez plus, m'a serré le cœur à en pleurer. Pourquoi voulez-vous m'affliger ? Oui, je vous verrai, quelque chose qu'il arrive, à moins

que je ne meure bientôt : ma santé est assez bonne; ainsi laissez-moi l'espérance de vous embrasser encore souvent avant que je meure. Vous me demandez des nouvelles du chevalier ; il est en Périgord où sa santé est toujours assez mauvaise. Cependant il m'assure qu'il n'y a nul danger; il est plus tendre que jamais : ses lettres sont toutes comme celles que je vous montrois dans le carrosse, quelque temps avant votre départ : si j'osois, je vous en enverrois des copies ; elles sont trop pleines de louanges; mais elles sont si bien écrites, que, si l'on ne connoissoit pas l'objet, on les trouveroit charmantes. Je ne sais aucune nouvelle de Paris ; je suis ici comme au bout du monde ; je vendange, je file beaucoup pour me faire des chemises, et je tire aux oiseaux. J'ai reçu des lettres de madame *Knight ;* elle me dit qu'elle est mariée et heureuse ;

elle est à Bettersea depuis son mariage ; M. *de Bolingbrocke* ne paroît pas trop content. La tête a tourné apparemment à milord, de marier sa fille de cette façon. Vous auriez mieux fait ; il falloit vous laisser faire, sans vous contraindre. Adieu, madame, continuez-moi vos bontés.

LETTRE VI.

Paris, 1726.

Vous avez tort, madame, de m'accuser d'oubli à votre égard ; ayez meilleure opinion de vos amis, et sur-tout de moi qui sens bien tout le prix de votre amitié : je puis jurer qu'il n'y a pas de jour que je ne pense à vous, que je ne vous regrette, et que je ne fasse des projets pour aller vous voir ; je mettrai tout en usage pour exécuter ce que je souhaite si vivement

vement : je quitte tout sans regret pour vous ; je suis accablée de chagrin, mon corps s'en ressent ; je suis maigrie à en être alarmée. J'ai eu tout à la fois la mort de mon bienfaiteur M. *de Ferriol*, l'asthme du chevalier qui dure depuis trois mois, et la réduction des rentes viagères. Voici une lettre qu'il m'a faite pour le cardinal *de Fleuri* ; je ne doute point que vous ne la trouviez bien.

MONSEIGNEUR,

« JE n'oserois me flatter que votre
» Eminence se ressouvînt que j'ai eu
» l'honneur de la voir ; mais je crois
» pouvoir espérer que la singularité de
» mon état excitera sa compassion, et
» qu'elle me pardonnera la liberté que
» je prends de lui en exposer les cir-
» constances. M. *de Ferriol* m'a amenée
» de Turquie en ce pays-ci à quatre ans ;
» et, après m'avoir élevée comme sa

» fille, il a voulu, pour comble de gé-
» nérosité, me laisser une fortune qui
» soutînt l'éducation qu'il m'avoit don-
» née. Toute la famille *de Ferriol* con-
» courant à ses desseins, il m'avoit
» donné 4,000 liv. de rentes viagères.
» Aujourd'hui, monseigneur, on m'en
» ôte plus de la moitié; et par là je perds
» ce qui faisoit la tranquillité et l'indé-
» pendance que l'on a voulu m'assurer.
» J'ose supplier votre Eminence, que
» l'on ne me traite point à la rigueur;
» ne souffrez pas que l'on détruise une
» fortune qui est un témoignage de la
» générosité des Français. Si vous vous
» informez de moi, on vous dira que je
» n'ai ni goût, ni talent pour acquérir.
» Ordonnez donc qu'on me laisse ce
» que je possédois par des voies si légi-
» times. Vous aurez part à la reconnois-
» sance que j'ai pour ceux à qui je dois
» tout ce que je possède, et je ne ces-

» serai jamais d'être avec le plus pro-
» fond respect, etc. »

Lettre de madame de Ferriol.

Aïssé ne cesseroit de vous écrire, si je la laissois faire; je n'en ai pas la patience, et je l'interromps pour vous parler aussi à mon tour. Gardez-vous bien de m'oublier; je ne cesse point de me ressouvenir de vous, et de vous regretter. Les courses que j'ai faites, et les maladies que j'ai essuyées, ne m'ont pas distraite un moment de ce souvenir; j'espère que tous mes voyages ne sont pas faits, et que j'en ferai un à Pont-de-Vesle, qui me procurera le bonheur de vous voir. J'ai besoin de cette espérance, pour adoucir la peine que me cause votre absence. J'espère qu'en attendant, vous voudrez bien me donner de vos nouvelles, et que vous ne doutez pas de la

très-tendre amitié que je conserverai toute ma vie.

Suite de la Lettre de Mlle. Aïssé.

On me rend la plume, je vais en profiter pour conter quelques ravauderies. Madame *de Tencin* est toujours malade; les savans et les prêtres sont presque les seules personnes qui lui fassent leur cour. *D'Argental* n'est plus amoureux; ses assiduités sont réfléchies actuellement. Il y a eu des tracasseries à la cour; les dames du palais ont voulu jouer des comédies pour amuser la reine. MM. *de Nesle*, *de la Trimouille*, *Grassi*, *Gontault*, *Tallard*, *Villars*, *Matignon*, étoient les acteurs. Il manquoit une actrice pour de certains rôles; et il étoit nécessaire d'avoir quelqu'un qui pût former les autres: on proposa la *Desmarest*, qui ne monte plus sur le

théâtre. Madame *de Tallard* s'y opposa, et assura qu'elle ne joueroit pas avec une comédienne, à moins que la reine ne fût une des actrices. La petite marquise *de Villars* dit que madame *de Tallard* avoit raison, et qu'elle ne vouloit point jouer aussi, à moins que l'Empereur ne fît Crispin. Cette grande affaire finit par des éclats de rire. Madame *de Tallard* a été si piquée, qu'elle a quitté la troupe. La *Desmarest* a joué, et les comédies ont très-bien réussi.

Milord *Bolingbrocke* nie hautement les lettres que l'on prétend qu'il a écrites à M. *Walpole*. Je ne doute pas que vous n'en ayez ouï parler : il dit qu'on peut l'attaquer, mais qu'il ne répondra jamais; que ce sont des lettres supposées; qu'il est résolu de demeurer en repos, malgré toute la malice du public. Madame sa femme est toujours malade. L'air de Londres l'incommode : on avoit fait cou-

rir le bruit que le mari et la femme étoient mal ensemble; rien n'est plus faux : je reçois des lettres, presque tous les ordinaires, de l'un et de l'autre; ils me paroissent dans une grande union : les inquiétudes qu'il a de la santé de sa femme, et celles qu'elle a de la sienne, ne ressemblent point à des gens mécontens. Adieu, madame. La certitude que j'ai de vos bontés, me fait trop de plaisir pour vouloir en douter.

LETTRE VII.

Paris, 1727.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; je ne puis vous dire assez tout le plaisir qu'elle m'a fait. Je les montre à une seule personne, qui est très-curieuse de les voir, et qui partage le plaisir que j'ai de les lire : les

bontés d'une personne comme vous la flattent comme moi-même, et elle partage mes inquiétudes sur ce qui vous regarde. Vous êtes la première qu'elle a plainte dans ce maudit arrangement du retranchement des rentes viagères. Je n'ai point été consolée de n'être pas la seule misérable dans cette occasion; il est toujours fort douloureux de voir ses amis malheureux. J'aurois, je vous jure, pris mon parti plus aisément, si vous aviez été privilégiée. Mon voyage de Pont-de-Vesle se confirme, et sera beaucoup plus long; mais dans quelque pauvreté que je sois, je vous promets d'aller vous voir; ce sera un des bonheurs les plus vifs de ma vie; et si jamais je me marie, je mettrai dans le contrat que je veux être libre d'aller à Genève, quand il me plaira, et le temps que je voudrai. Madame *de Tencin* est toujours malade; mais j'ai grand'peur que madame sa

sœur ne parte avant elle; sa cupidité augmente tous les jours. Ma santé est médiocre, et je maigris beaucoup; c'est pourtant le premier bien; elle nous fait supporter toutes nos peines; les chagrins l'altèrent, comme vous le prouvez, et ne font pas changer la fortune. D'ailleurs, il n'y a point de honte d'être pauvre, quand c'est la faute du destin et de la vertu. Je vois tous les jours qu'il n'y a que la vertu qui soit bonne en ce monde et en l'autre. Pour moi qui n'ai pas le bonheur de m'être bien conduite, mais qui respecte et admire les gens vertueux, la simple envie d'être du nombre m'attire toutes sortes de choses flatteuses: la pitié que tout le monde a de moi, fait que je ne me trouve presque pas malheureuse; il me reste deux mille francs de rente, tout au plus; j'envisage de me retrancher sans peine des choses qui me faisoient le plus de plaisir. Mes bijoux et mes diamans

mans sont vendus ; pour vous, madame, il y a long-temps que vous vous êtes détachée de tout cela. Si vous avez plus de chagrins, et que vous soyez plus à plaindre que bien d'autres, vous en êtes bien dédommagée par la satisfaction de n'avoir rien à vous reprocher : vous avez de la vertu, vous êtes aimée et estimée et par conséquent, vous avez plus d'amis. Conservez-les, madame, et votre santé ; ce sont là les véritables trésors.

Madame *de Parabère* ayant quitté son amant, a donné cette charge à *d'Alencourt*. M. *de Nesle* a plaisanté M. le prince *de Conti* assez mal à propos ; et, quoique le prince l'eût fait prier de se taire, il a continué ; ce qui a mis en colère son altesse, qui a voulu lui jeter une assiette à la tête. M. *de Nesle* a fait des excuses, qui ont été assez mal reçues, puisqu'on lui a répondu que l'on avoit eu tort de se mettre en co-

lère contre un poltron ; que l'on devoit en agir avec lui comme avec un chien qui importunoit, et à qui l'on donnoit des coups de pied ; que, s'il n'étoit pas content, il étoit par-tout, et le trouveroit. Madame *de Nesle* avoit pour amant M. *de Montmorenci* : c'étoit *Riom* qui avoit fait cette liaison ; il a jugé à propos de la rompre, et a donné à son ami madame *de Boufflers* ; madame *de Nesle*, pour se venger, a donné le ridicule à *Riom*, de lorgner la reine ; ce dernier a été si piqué, qu'il est allé au cardinal pour se justifier. Vous voyez à quoi nos belles dames et nos agréables s'amusent. M. le duc se divertit comme un ange, à son tour, à Chantilli. Madame *de Pric* est reléguée dans ses terres, où elle perd les yeux ; elle se console, en lisant le bel édit des rentes. Notre roi est toujours constant pour la chasse. La reine est grosse. Voilà

les nouvelles de ce monde. Quelle différence de votre ville à Paris ! L'innocence des mœurs, le bon esprit y règnent : ici on ne les connoît pas. Il est arrivé, depuis quelque temps, une petite aventure qui a fait beaucoup de bruit ; je veux vous la mander. Il y a six semaines, qu'*Isessé*, le chirurgien, reçut un billet, par lequel on le prioit de se rendre l'après-midi, à six heures, dans la rue *Pot-de-fer*, près du Luxembourg. Il n'y manqua pas ; il trouva un homme qui l'attendoit, et le conduisit à quelques pas de là, le fit entrer dans une maison, ferma la porte sur le chirurgien, et resta dans la rue. *Isessé* fut surpris que cet homme ne l'emmenât pas tout de suite où on le souhaitoit. Mais le portier de la maison parut, qui lui dit qu'on l'attendoit au premier étage, et qu'il montât ; ce qu'il fit : il ouvrit une antichambre toute tendue de

blanc ; un laquais fait à peindre, vêtu de blanc, bien frisé, bien poudré, et avec une bourse de cheveux, blanche, et deux torchons à la main, vint au-devant de lui, et lui dit qu'il falloit qu'il lui essuyât ses souliers. *Isessé* lui dit que cela n'étoit pas nécessaire, qu'il sortoit de sa chaise, et n'étoit point crotté. Malgré cela, le laquais lui répondit que l'on étoit trop propre dans cette maison, pour ne pas user de précaution. Après cette cérémonie, on le conduisit dans une chambre tendue aussi de blanc. Un autre laquais, vêtu de même que le premier, refit la même cérémonie des souliers : on le mena ensuite dans une chambre toute blanche, lit, tapisseries, fauteuils, chaises, tables et plancher. Une grande figure en bonnet de nuit et en robe de chambre toute blanche, et un masque blanc, étoit assise auprès du feu. Quand cette espèce de fantôme

aperçut *Isessé*, il lui dit : *j'ai le diable dans le corps*, et ne parla plus ; il ne fit, pendant trois quarts d'heure, que mettre et ôter six paires de gants blancs, qu'il avoit sur une table à côté de lui. *Isessé* fut effrayé ; mais il le fut encore davantage, quand, parcourant des yeux la chambre, il aperçut plusieurs armes à feu ; il lui prit un si grand tremblement, qu'il fut obligé de s'asseoir, de peur de tomber. Enfin, craignant ce silence, il dit à la figure blanche ce que l'on vouloit faire de lui ; qu'il le prioit de lui donner ses ordres, parce qu'il étoit attendu, et que son temps étoit au public : la figure blanche répondit avec sécheresse : *que vous importe, si vous êtes bien payé ?* et ne dit plus mot. Un quart d'heure s'écoula encore dans le silence : le fantôme enfin tire un cordon blanc de sonnettes. Les deux laquais blancs arrivent ; il leur demande

des bandes, et dit à *Isessé* de le saigner et de lui tirer cinq livres de sang. Le chirurgien, étonné de la quantité, lui demanda quel médecin lui avoit ordonné une pareille saignée? *Moi*, répondit la figure blanche. *Isessé*, se sentant trop ému pour ne pas craindre d'estropier, préféra de saigner au pied, où il y a moins de risque qu'au bras. On apporta de l'eau chaude; le fantôme blanc ôte une paire de bas de fil blanc, d'une grande beauté, puis une autre, encore une autre, enfin, jusqu'à six paires et un chausson de castor doublé de blanc; alors, *Isessé* vit la plus jolie jambe et le plus joli pied du monde; il n'est point éloigné de croire que ce soit celui d'une femme. Il saigne; à la seconde palette, le saigné se trouve mal. *Isessé* voulut lui ôter son masque, pour lui donner de l'air, les laquais s'y opposèrent: on l'étendit à terre; le chirur-

gien banda le pied pendant l'évanouissement. La figure blanche, en reprenant ses esprits, ordonna que l'on chauffât son lit ; ce que l'on fit, et ensuite il s'y mit. *Isessé* lui tâta le pouls, et les domestiques sortirent ; il alla près de la cheminée pour nettoyer sa lancette, faisant bien des réflexions sur la singularité de cette aventure : tout à coup, il entend quelque chose derrière lui, il tourne la tête, et voit, dans le miroir de la cheminée, la figure blanche qui vient à cloche-pied, et qui ne fait presque qu'un saut pour venir à lui ; il fut saisi de frayeur ; elle prit sur la cheminée cinq écus, les lui donna, et lui demanda s'il étoit content. *Isessé*, tout tremblant, répondit que oui.— *Eh bien ! allez-vous-en.* Le chirurgien ne se le fit pas dire deux fois ; il prit ses jambes à son cou, et s'en alla bien vîte ; il trouva les laquais qui l'éclairèrent, et qui, de

fois à autre, se tournoient et rioient. *Isessé*, impatienté, leur demanda ce que c'étoit que cette plaisanterie? *Monsieur*, lui répondirent-ils, *avez-vous à vous plaindre? Ne vous a-t-on pas bien payé? Vous a-t-on fait quelque mal?* Ils le reconduisirent à sa chaise, et il fut transporté de joie d'être sorti de là. Il prit la résolution de ne point raconter ce qui lui venoit d'arriver; mais, le lendemain, on vint s'informer comment il se portoit de la saignée qu'il avoit faite à un homme blanc. Alors il raconta son aventure, et n'en fit plus mystère: elle a fait beaucoup de bruit; le roi l'a sue, et le cardinal se l'est fait raconter par *Isessé*. On a fait mille conjectures qui ne signifient rien: je crois que c'est quelque badinage de jeunes gens qui se sont amusés à faire peur au chirurgien. Je suis bien sincèrement, ma chère madame, toute à vous.

LETTRE VIII.

Paris, 1727.

J'ai reçu avant-hier la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire; vous trouverez dans celle-ci tout ce que vous me demandez. Je vais commencer par les nouvelles de Paris. La reine est accouchée de deux princesses : il est bien fâcheux, madame, que dans le nombre il n'y ait pas un garçon. Tout Paris étoit dans une grande joie, quand on sut qu'elle étoit en travail; la joie fut bien modérée, quand on apprit la naissance de deux filles : on s'étoit trompé de six semaines. Le chancelier arrive de son exil ; il n'a pas encore les sceaux. M. le prince *de Carignan* est toujours amoureux de la *Entie*, danseuse à l'opéra; cette créature s'est engouée de M. *de la*

Poplinière, fermier général, homme d'esprit, faiseur de chansons, et d'ailleurs assez laid. M. *de Carignan* s'étoit lié d'amitié avec lui, comme les maris font avec les amans de leurs femmes; mais le prince est italien, par conséquent clairvoyant, et jaloux outre mesure. Il y a quelques jours qu'il alla prier la *Entie* de venir à une petite maison qu'il a au bois de Boulogne; elle y consentit, mais elle voulut que M. *de la Poplinière* fût de la partie; ce dernier ne vouloit point; il se fit long-temps prier par le prince, qui le persuada enfin d'y venir; il y eut pendant le souper plusieurs lorgneries qui furent apperçues du prince, et qui le mirent de très-mauvaise humeur. On alla bientôt après se coucher, et comme la maison est très-petite, et qu'il n'y avoit que deux lits, la *Entie* coucha avec le prince, et *la Poplinière* dans une chambre à côté. La demoiselle

voulut bien faire les honneurs de chez elle, et alla trouver son voisin, quand le prince fut endormi. M. *de Carignan* s'étant réveillé, et voyant que sa tourterelle s'étoit envolée, ne fit pas grand chemin pour la retrouver ; il eut la constance de s'entendre dire les choses du monde les plus outrageantes; on le traita de sot. Bien des gens prétendent que le greluchon la *Poplinière* étoit muni de deux pistolets dont il se servoit pour tenir en respect le pauvre abandonné, qui furieux, désespéré, retourna à Paris, et débarqua chez sa femme; et comme il avoit le cœur très-ulcéré, il lui raconta ce qui venoit de lui arriver. Elle lui dit qu'il y avoit long-temps que cette créature le rendoit malheureux, et qu'il falloit faire un exemple pour châtier de pareilles gens; qu'elle lui demandoit la permission d'en faire des plaintes et d'obtenir une lettre de cachet pour la faire

enfermer dans une maison de force. Le prince étoit trop en colère pour n'y pas consentir. La princesse ne perdit point de temps; elle partit pour Versailles, et obtint du cardinal la lettre de cachet, envoya là-dessus arrêter la donzelle qui fut dans un désespoir inconcevable. Elle avoit 40,000 livres en or chez elle, qu'elle vouloit emporter; mais on ne lui laissa prendre que 300 livres, et on la mena à Sainte-Pélagie, maison de force, où elle est actuellement. Le prince est désespéré de ne la plus voir; il a fait tout au monde pour la faire sortir de là, et pour se venger de *la Poplinière* et le faire mettre à la Bastille; mais il n'en a pas eu le crédit: on l'a seulement engagé à aller faire un petit tour dans son département qui est la Provence.

Voici encore une aventure, mais qui est plus tragique. Un gentilhomme, du côté de Villers-Coterets, allant d'un en-

droit à un autre, à cheval avec son valet, fut attaqué dans un bois, par un jeune homme qui lui demanda sa bourse où il y avoit cinquante louis, sa montre, avec un cachet d'or, lui prit ses deux chevaux, et le laissa aller à pied, assez embarrassé de ce qu'il feroit. En marchant, il aperçut une maison qui avoit une assez belle apparence ; il envoya son laquais pour s'informer qui l'habitoit ; il apprit avec joie que c'étoit un officier avec lequel il avoit long-temps servi, et qui étoit son bon ami ; il se trouva heureux dans sa disgrâce, de rencontrer justement son camarade qu'il connoissoit pour un parfait honnête homme ; il en fut très-bien reçu : ils parlèrent de la malheureuse aventure qui leur avoit procuré le plaisir de se revoir ; le maître de la maison offrit sa bourse et sa personne à son ami. Quelques momens avant le souper, un jeune homme entra, que

le gentilhomme reconnut pour être celui qui l'avoit dévalisé, et il fut bien surpris, quand l'officier le lui présenta comme son fils; il ne dit mot, et se retira d'abord après souper dans sa chambre. Son laquais très-effrayé lui dit : *Monsieur, nous sommes dans un coupe-gorge; le fils de la maison est notre voleur, et nos chevaux sont dans l'écurie.* Le gentilhomme lui défendit de parler, et avant que personne fût levé dans la maison, il alla à la chambre de son ami, et le réveilla, en lui disant que c'étoit avec une grande douleur qu'il se trouvoit obligé de lui apprendre que son fils étoit le même homme qui l'avoit dévalisé la veille; qu'il avoit cru, après s'être consulté, qu'il valoit mieux lui apprendre le détestable métier de son fils, que s'il venoit à en être informé par la justice; ce qui ne pouvoit manquer tôt ou tard d'arriver. Le désespoir

du père fut inconcevable ; la surprise, la douleur, lui donnèrent un si violent saisissement, qu'il s'évanouit ; ensuite l'emportement, la fureur succédant, il monte à la chambre de son fils, qui dormoit, ou feignoit de dormir ; il trouve sur sa table la montre et le cachet où étoient les armes de son ami. Le fils entend le bruit ; effrayé, il se lève, veut s'enfuir. Des pistolets se trouvent sur la table ; le père troublé par la colère, en prend un, tire, et tue son malheureux fils. Il est venu tout de suite demander sa grâce : tout le monde a été d'avis qu'on la lui donnât. Le cas est excusable dans le premier mouvement d'une colère aussi légitime. Un honnête homme trouvant dans son fils un voleur de grand chemin, éprouve nn chagrin si vif, que la tête lui en peut bien tourner.

Madame de *Ferriol* compte toujours aller à Pont-de-Vesle ; mais, comme elle

ne veut y rester que six semaines, je ne l'accompagnerai pas ; cela n'en vaut pas la peine. Il y a cinq ou six mariages pour notre ami (1), mais l'on voudroit fort avoir la dot, et point avoir de femme. Je ne vois plus *Bertie ;* l'ambition le poignarde ; il poursuit l'ambassade de Constantinople ; les Turcs sont trop simples, pour goûter l'air empesé de notre ami.

Le chevalier est parti pour le Périgord où il compte être cinq mois. Vous serez bien étonnée, madame, quand je vous dirai qu'il m'a offert de m'épouser. Il s'expliqua hier très-clairement devant une dame de mes amies ; c'est la passion la plus singulière du monde ; cet homme ne me voit qu'une fois tous les trois mois ; je ne fais rien pour lui plaire ;

(1) M. *d'Argental.*

j'ai

j'ai trop de délicatesse pour me prévaloir de l'ascendant que j'ai sur son cœur; et, quelque bonheur que ce fût pour moi de l'épouser, je dois aimer le chevalier pour lui-même. Jugez, madame, comme sa démarche seroit regardée dans le monde, s'il épousoit une inconnue et qui n'a de ressource que la famille de M. *de Ferriol*. Non, j'aime trop sa gloire, et j'ai en même temps trop de hauteur pour lui laisser faire cette sottise. Quelle confusion pour moi d'apercevoir tous les discours que l'on tiendroit! Pourrois-je me flatter que le chevalier pensât toujours de même à mon égard? Il se repentiroit d'avoir suivi sa folle passion, et moi je ne pourrois survivre à la douleur d'avoir fait son malheur, et de n'en être plus aimée. Il me tint les propos du monde les plus tendres, les plus passionnés et les plus extravagans; il finit par me dire qu'il avoit dans la tête, que

d'une façon ou d'une autre, nous vécussions ensemble. Je parus étonnée de ce propos, et lui en dis mon sentiment; il se fâcha, et m'assura que, quand il disoit cela, il ne prétendoit pas m'offenser, ni avoir des desseins malhonnêtes sur moi; qu'il vouloit dire, que si je voulois l'épouser, j'en étois la maîtresse; mais qu'autrement, il croyoit que nous pouvions bien, quand nous serions sans conséquence l'un et l'autre, passer le reste de nos jours ensemble; qu'il m'assureroit une grande partie de son bien; qu'il étoit mécontent de ses parens, à l'exception de son frère à qui il donneroit honnêtement, pour qu'il fût content; et pour me faciliter d'accepter sa proposition, il me dit que nous ferions cession au dernier vivant de nos biens. Je badinai beaucoup sur mes vieux cotillons qui sont tout l'héritage que je pouvois assurer. Notre conversation finit par des

plaisanteries. Adieu, madame, je suis lasse d'écrire; je vous suis dévouée bien tendrement.

LETTRE IX.

1727.

Je ne vous ai point justifié le silence de M. *d'Argental*, à cause de vos craintes; à présent qu'il est guéri, je vous dirai qu'il vient d'avoir la petite vérole le plus heureusement du monde : c'est un grand plaisir pour lui et ses amis, qu'il se soit débarrassé de cette vilaine maladie. Je vis hier madame votre fille qui est, comme vous l'avez laissée, belle comme un ange, mais d'une vertu à battre; elle est bien votre digne fille. Madame *Knight* est grosse, elle retourne à Londres pour accoucher. Miladi *Bolingbrocke* a été très-mal; elle s'est mise au lit tout-à-

fait : elle se trouve mieux de ce régime. Le public, qui veut toujours parler, assure que son mari en agit mal avec elle ; je vous assure que rien n'est plus faux. M. le duc *de Bouillon* a été à l'extrémité. Il a envoyé au roi la démission de sa charge de grand chambellan ; il la fait supplier de la donner à son fils, ce qui lui a été accordé. Il est mieux ; mais il n'y a aucune espérance que ce mieux continue. Pour parler de la vie que je mène, et dont vous avez la bonté de me demander des détails, je vous dirai que la maîtresse de cette maison est bien plus difficile à vivre, que le pauvre ambassadeur. Je ne sais jamais sur quel pied danser. Si je reste, on me fait la mine de ce que l'on croit que l'on me contraint : si je sors, on me fait des sorties affreuses : on me contrarie sans fin ; on me caresse après, jusqu'à impatienter un ange. Une certaine demoiselle qui vient dans la

maison, m'a fait l'honneur d'être jalouse de moi; elle travaille à me détruire dans l'esprit de madame *de Ferriol* qui avale le poison sans qu'elle s'en aperçoive : je m'en suis doutée, et j'y ai mis bon ordre. J'ai parlé à madame avec beaucoup de force, de franchise et de respect. La tracassière ignore que je la connoisse, et je ne veux aucun éclaircissement avec des gens faux et méchans; je les laisse dans leur crasse. Je m'appuie sur la netteté de ma conduite, qui est de faire mon devoir de bon cœur, et ne point faire de tort aux autres : elle a déjà le fruit que recueillent les mauvais esprits; madame ne la peut plus souffrir. Pour la *Tencin*, je continue à ne la point voir; elle a plus de manège que jamais. L'archevêque *de Tencin* a été très-mal; nous avons été bien en peine. Il étoit cruel de mourir à la veille d'avoir le chapeau; il est mieux, et nous le verrons, j'espère, cardinal.

Nous avons une nouvelle princesse, la femme de M. le duc, qui est très-jolie, mais fort petite : elle n'a que quatorze ans. Sa taille est charmante ; elle a bonne grâce ; elle a dit des ingénuités plaisantes sur son mariage. On lui présenta ses deux beaux-frères, et on lui demanda lequel des trois frères elle préféroit. Elle répondit que ses deux beaux-frères avoient de très-beaux visages ; mais que M. le duc avoit l'air d'un prince. On la mena à Versailles, où elle réussit très-bien. Le roi ne causa point avec elle ; mais, quand elle fut partie, il dit qu'il la trouvoit bien. Tous les gens de la cour lui firent la révérence; elle reçut leurs complimens sans aucun embarras. M. le duc *d'Orléans* est d'une dévotion aussi outrée que son père étoit pervers. Madame *de Parabère* a été, comme je vous l'ai déjà dit, quittée par monsieur le premier, qui est amoureux de madame *d'Épernon*,

qui n'a point encore fait parler d'elle. Cela cause bien du chagrin à madame *de Parabère*. Elle me fait beaucoup d'amitiés. Voilà ce que c'est que de ne point se mêler des intrigues. Notre reine vint, le dix septembre, à Sainte-Geneviève, pour demander à Dieu un dauphin. Le roi a reçu les petites princesses galamment et avec courage. *Ne vous chagrinez point, ma femme*, dit-il à la reine, *dans dix mois, nous aurons un garçon.*

Nous avons à l'Opéra-comique une pièce qui dure depuis six semaines, qui est assez jolie. Je reviens de la comédie; on jouoit *Régulus*, où j'ai fondu en larmes. *Baron* a joué dans une perfection admirable. Je ne l'ai jamais vu mieux jouer; j'envisage avec douleur sa vieillesse. Il fit, l'autre jour, le rôle de *Burrhus* dans la mort de *Britannicus*, où il excella. Il est impossible que l'on ne le croie pas le personnage qu'il re-

présente. M. le comte *de Grancey*, et M. le marquis, son frère, sont morts à quinze jours l'un de l'autre. Ils sont si ruinés, que leurs veuves ne trouveront pas leur douaire : ils jouissoient de beaucoup de bienfaits du roi, et mangeoient plus que leur revenu. M. *de La Chenelay* vient d'épouser mademoiselle *Desmares*, sœur du grand fauconnier ; elle est belle et bien faite, et voilà tout. Il a marié sa fille, qui a seulement quatorze ans, à M. *de Pont-Saint-Pierre*, homme de condition, riche, mais assez débauché. M. *des Maisons* a épousé mademoiselle *d'Angerviller*. M. *de Charolois* vit toujours avec la *de l'Isle*, dont il n'est plus amoureux, ni jaloux. Il a une autre maîtresse, qui a été très-secrète, et qui n'a paru que par un éclat violent. Elle s'est jetée dans un couvent, prétendant que son mari avoit voulu l'empoisonner ; elle se nomme madame *de Courchent* ; elle

est

est sœur de cette madame *Dupuis*, qui a été si belle. M. *de Clermont* est amoureux fou de madame la duchesse *de Bouillon*. La marquise *de Villars* et madame *d'Alencourt* sont dans la plus grande dévotion : elles ne mettent plus de rouge ; ce qui leur sied assez mal. M. *l'Avalle* et sa femme donnent des fêtes à madame *Benard*, qui loge où vous logiez. Je ne puis endurer que cette guenon et cette bête habite votre chambre. Elle est encore belle, et si belle, que, si elle se dépaysoit, on ne lui donneroit que trente ans. Les filles de l'Opéra, et les filles de joie inondent Paris : on ne sauroit faire un pas qu'on n'en soit entouré. On rejoue à l'Opéra *Bellerophon*. L'autre jour, quand le dragon parut sur le théâtre, il y eut quelque chose qui se dérangea à la machine ; l'estomac de l'animal s'ouvrit, et le petit polisson parut aux yeux de l'assemblée, tout nud ;

ce qui fit rire le parterre. La *Pellissier* diminue de vogue imperceptiblement ; on commence à regretter la *Le Maure*, qui attend qu'on la prie de revenir. *Destouches* et elle se tiennent sur la réserve ; mais ils meurent d'envie tous deux d'être bien ensemble. Vous savez que *Destouches* a eu la place de *Francine*. Nous regrettons toujours *Murer* et le pauvre *Thevenard* ; il baisse beaucoup. *Chassé* ne le remplacera pas, il ne devient pas meilleur.

Je me suis fait peindre en pastel, ou, pour mieux dire, M. *de Ferriol*, qui a un appartement charmant, a fait peindre six belles dames, dont je suis, non comme belle assurément, mais comme amie : madame *de Noailles*, *de Parabère*, madame la duchesse *de Lesdiguières*, madame *de Montbrun*, et une copie d'un portrait de mademoiselle *de Villefranche*, à l'âge de quinze ans. Ils sont tous

de la même grandeur ; le mien est parfaitement ressemblant : j'ai résolu d'en demander la copie ; et, si le peintre croit qu'il vaut mieux le faire d'après moi, je le ferai venir ; c'est l'affaire de trois heures. Si vous étiez ici, madame, je vous aurois demandé à genoux la complaisance de vous laisser peindre pour moi. On s'appuie sur une table où le peintre travaille ; cela fait qu'on s'amuse à voir dessiner, et que l'on n'a point d'attitude gênante. Aussitôt que j'aurai cette copie, ou l'original, je vous l'enverrai. En le voyant, je vous prie de croire qu'il fait des vœux au ciel pour vous ; car on a voulu que les yeux fusssent en l'air, avec un voile bleu, comme une vestale ou une novice.

Il y a ici un nouveau livre, intitulé : *Mémoires d'un Homme de qualité, retiré du monde.* Il ne vaut pas grand' chose ; cependant on en lit 190 pages,

en fondant en larmes. A peine le chevalier a été arrivé à Périgueux, où il comptoit passer quelques mois, qu'il a été obligé de repartir, et de revenir ici. J'avoue que je fus surprise bien agréablement, quand je le vis hier entrer dans ma chambre ; j'ignorois son retour. Quel bonheur, si je pouvois l'aimer, sans me le reprocher ! Mais hélas ! je ne serai jamais assez heureuse pour cela. Je finis cette longue épitre, qui pourroit, à la fin, vous fatiguer. Adieu, madame, excusez et plaignez votre pauvre *Aïssé*..

LETTRE X.

Paris, 1727.

Monsieur *d'Argental* est arrivé il y a deux jours ; il est extrêmement marqué de la petite vérole, sur-tout le nez qui, à force d'être couturé, est devenu pe-

tit, échancré et façonné. Ses yeux, ses sourcils, ses paupières n'ont point été gâtés; par conséquent, sa physionomie est toujours la même; il est fort engraissé et fort rouge. Nous avons été si aises de le voir, que nous l'avons reçu comme si c'étoit l'amour. On peut dire de lui que ce n'est pas un beau garçon, mais c'est assurément un aimable caractère : il est généralement aimé et estimé; tous ceux qui le connoissent en font des éloges bien flatteurs pour lui, et pour ceux qui s'y intéressent. Vous savez, madame, que cette réussite n'est pas capable de le gâter. Je voudrois que M. *de Caze* le connût; sûrement il l'aimeroit. On nous a bien alarmés sur la santé de ce dernier. M. *de Saint-Pierre* nous avoit mandé qu'il étoit très-mal; Dieu merci, ce n'est qu'une fausse alarme, il se porte bien. Le pathétique M. Jean-Louis *Favre* m'avoit fait

pleurer, en faisant l'énumération des qualités de M *de Caze*, la perte que faisoient ses parens et ses amis ; en un mot, s'il avoit été romain, il l'auroit mis parmi les Dieux. Dites-lui, je vous prie, quand il voudra prendre place parmi eux, que ce soit le plus tard qu'il pourra, et même qu'il fasse quelque mauvaise action, pour qu'on ne le regrette pas.

Notre voyage de Pont-de-Vesle est toujours très-incertain ; cela est insupportable. Madame *de Ferriol* continue à être d'une pesanteur à alarmer ; il faudroit qu'elle prît les eaux de Bourbon. Son fils et moi, nous le lui avons représenté avec un ton d'attachement et d'amitié qui méritoit, de sa part, un peu de complaisance ; elle est d'un opiniâtreté et d'une dureté à mettre en fureur. N'en parlons plus. Je suis actuellement que je vous écris, sur votre fauteuil ;

il n'y a que mes favoris à qui je permette de s'y asseoir. M. *Bertie* quelquefois usurpe cette place ; mais je ne le trouve pas bon.

Madame la duchesse *de Fitz-james* épouse M. le duc *d'Aumont ;* il a dix-huit ans, elle vingt. Ce mariage est très-convenable et fort approuvé. Elle a eu toutes les peines du monde à renoncer à la liberté dont elle jouissoit ; mais il a 50,000 écus de rente, elle 25,000 livres; la médiocrité de son revenu et sa jeunesse l'ont déterminée ; elle m'a fait l'honneur de me demander mon avis, ne voulant pas se décider, avant que je lui disse ce que je pensois : la noce se fera incessamment. Quand on le dit à sa sœur, qui a quatorze ans, elle répondit qu'elle auroit mieux aimé que ce fût elle qui se mariât, mais que, dès que les choses étoient arrangées, elle n'étoit point fâ-

chée que ce fût sa sœur. La reine est grosse. On ne parle que de guerre ; les officiers partent, dont ils sont bien fâchés. Monsieur et mademoiselle *d'Uxelles* ont fait avoir un guidon de gendarmerie à M. *Clémance*, frère de M. *de La Marche*. Je veux parler politique. On dit ici que les Espagnols prendront Gibraltar ; que l'empereur offre de suspendre, pour deux ans, la compagnie d'Ostende, et que les Anglais veulent que ce soit trois ans. On est en négociation pour cela ; je juge que nous sommes les médiateurs. Les Anglais ont une grande animosité contre l'empereur et les Espagnols. On prétend que la maréchale *d'Uxelles* est cause que nous ne faisons pas la guerre. L'indécision où l'on est, ruine, les avis étant si partagés dans les conseils, qu'on a été obligé de tenir tout prêt, pour n'être pas pris au dépourvu ; les officiers en sont ruinés,

et nos rentes retranchées. Nous pouvons dire comme à l'opéra : *l'incertitude est un rigoureux tourment. D'Argental* vous assure de ses respects, et vous envoie cette lettre du marquis *de Saint-Aulaire*, au cardinal. Elle nous a paru belle.

Lettre du marquis de St.-Aulaire, au cardinal de Fleury.

« Voici la conjecture la plus digne » d'occuper une intelligence du premier » ordre ; il n'est point de puissánce en » Europe, qui ne désire le secours de » votre Eminence, pour la conservation » de ses droits, ou l'établissement de ses » prétentions. Le beau rôle que vous » allez faire jouer à notre aimable mo- » narque ! Qu'il est heureux d'avoir un » aussi bon guide dans le chemin de la » vraie gloire ! Celle de conquérir le » monde ne vaut pas celle de le pacifier.

» Celle-là peut se faire craindre de
» quelques-uns, celle-ci est sûre de se
» faire aimer de tous : son ambition ne
» sera pas bornée à subjuguer quelques
» nouveaux sujets aux dépens des an-
» ciens; ses plus ardens désirs seront de
» contribuer au repos de ses amis; c'est
» dans le repos général qu'il cherche
» le bien. On va voir si l'amour de la
» justice, la candeur, la modération, la
» fidélité à sa parole, n'ont pas un suc-
» cès aussi heureux, que les ruses et
» les artifices de l'ancienne politique;
» mais, en instruisant le roi de ses inté-
» rêts, n'oubliez pas le plus important,
» c'est de vous conserver. Je tremble,
» quand je songe au chaos que vous avez
» à débrouiller, à la quantité d'intérêts
» que vous avez à concilier. Il est d'au-
» tres craintes que les plus heureux
» succès ne feroient qu'augmenter. Puis-
» je espérer de retrouver en vous cette

» douce urbanité qui nous enchante ?
» Quelle modestie pourroit tenir contre
» la gloire qui vous menace » ?

On a fait une promotion d'officiers de marine, qui a été peu nombreuse; elle a fait une quantité de mécontens. M. le chevalier *de Quélus*, qui étoit colonel réformé, a été fait, de plein saut, capitaine de vaisseau; il passe sur le ventre de mille officiers, qui ont cinquante années de service, qui ont la plupart une grande naissance et de fort belles actions; et les officiers réformés, pour lesquels on a beaucoup de dureté, demandent ce qu'a fait le chevalier *de Quélus*, pour être si favorisé. Tous les marins se plaignent, et le public trouve fort étrange que le fils de madame la comtesse *de Toulouse* soit garde-marine, pendant que M. *de Quélus* est capitaine de vaisseau. Madame *de Marmontel* est accouchée à Brisach, d'un garçon : son père

et son mari sont toujours en exil, et *du Verney* à la Bastille. On ne trouve rien pour le retenir; ainsi, il sortira bientôt.

Le beau *de La Mothe-Houdancourt*, recherché des plus belles et des plus riches dames de la cour, a donné congé à madame la duchesse *de Duras*, pour la *Entie*, actrice de l'Opéra, dont il est fou; il ne la quitte point, et on les prie à souper comme mari et femme. On dit que c'est charmant de voir l'étonnement de la *Entie*, l'enthousiasme de *La Mothe*; il n'y a jamais eu une passion aussi violente et aussi réciproque : le rôle de *Cérès* a fait naître cette passion. Les spectacles sont cessés, et les concerts spirituels sont fort courus. La *Entie* et la *Le Maure* y chantent à enlever.

Il n'y a plus moyen d'excuser madame *de Parabère*; M. *d'Alencourt* est établi chez elle. Elle a toujours beaucoup d'empressement pour moi. J'ai du

goût, je l'avoue, pour elle : elle est aimable; mais je la vois beaucoup moins, et sur-tout en public. Soyez persuadée de ce que je vous dis, madame; elle n'est assurément pas excusable d'avoir repris un autre amant, mais bien d'avoir quitté celui qu'elle avoit. Il lui a mangé plus d'un million, et, dans sa rupture, tous les vilains procédés; et de sa part tous les plus nobles et les plus généreux. M. et madame *de Ferriol* entrent, dans ce moment, dans ma chambre, et me chargent de mille complimens pour vous. Le premier a pris un très-grand intérêt au retranchement de vos rentes viagères. C'est beaucoup pour lui, car il n'a pas le cœur bien tendre. Pour M. *de Pont-de-Vesle*, vous savez l'estime et l'attachement qu'il a pour vous. Nous parlons cent fois de vous ensemble.

Je pars pour la chasse dans ce mo-

ment. Vous me demandez des nouvelles de mon cœur : il est parfaitement content, madame, à une chose près que des difficultés qui me paroissent insurmontables, empêchent. Mais Dieu est le maître de tout : j'espère en lui; l'attachement, la considération et la tendresse sont plus forts que jamais; et l'estime et la reconnoissance de ma part; quelque chose de plus, si j'ose le dire. Hélas ! je suis telle que vous m'avez laissée, bourrelée de cette idée que vous savez, que vous avez développée chez moi. Je n'ai pas le courage d'en avoir : ma raison, vos conseils, la grâce, sont bien moins agissans que ma passion. Le bruit a couru que je sortois de cette maison, et que je cherchois un appartement. Le chevalier en fut chagrin, mais sans humiliation. Ce qui donna lieu à ce bruit, c'est que j'étois allée voir plusieurs maisons pour madame *du Deffant.* La petite

personne seroit bien heureuse, si elle savoit les bontés que vous avez pour elle. On dit qu'elle continue à être aimable pour le caractère et la figure. Je ne sais si j'oserai y aller cette année; ma bourse me prive de tout. Si j'avois seulement cent pistoles, j'irois l'embrasser, et vous baiser les mains à Genève. Que ma joie seroit grande ! Mais, mon Dieu, je ne serai pas assez heureuse ! Adieu, madame : que n'êtes-vous à Paris !

LETTRE XI.

Paris, 1727.

J'AI vu, ce matin, M. *Tronchin* (1), madame, qui m'a appris le testament de

(1) M. *Tronchin*, conseiller d'état, à Genève.

ce pauvre *de Martine* (1). Vous jugez avec quelle joie j'ai su qu'il vous laissoit une marque de souvenir, aussi-bien qu'à mademoiselle votre fille ; il est mort comme il a vécu, avec amitié et générosité pour ses amis. Son ami en a usé en honnête homme avec les parens du défunt. Je ne sais pas s'ils seront contens ; mais ce qu'il y a de très-sûr, c'est que c'est à lui qu'ils doivent ce que M. *de Martine* leur donne. Il n'étoit point content d'eux ; il ne leur devoit rien, puisqu'il n'avoit rien eu de patrimoine, et que c'étoit à sa bonne conduite et à ses talens qu'il devoit sa fortune. M. *de Tencin* lui avoit rendu des services ; il étoit son ami. Est-il rien de plus juste que de faire du bien à ce que l'on aime, quand on est

---

(1) *Martine*, Genevois, envoyé du Landgrave de Hesse, à Paris.

en

en état de le pouvoir faire ? J'ai vu beaucoup de gens qui disent que M. *Tronchin* étoit un sot, de ne pas profiter entièrement de la bonne volonté de son ami. Mais il pensoit avec plus de délicatesse; il a engagé M. *de Martine* à donner à sa famille : ce qu'il n'auroit sûrement pas fait, je le répète, sans lui. Il est mort âgé de 78 ans; je le croyois plus vieux. Il a traité très-bien ses cousines; il a donné une année de gages à ses domestiques : il me semble que ce n'est pas assez.

Nous reparlons de Pont-de-Vesle plus que jamais, et même l'on assure que l'on y passera l'hiver. Si cela étoit, quelqu'ennui que j'aurois d'être si longtemps absente, si je vous voyois, je serois contente, et prendrois mes peines avec joie. Je n'assure rien, car la volonté de madame *de Ferriol* est comme une mer agitée. Je voudrois bien être à cette

campagne où vous vivez avec tant d'innocence, de pureté et de contentement : je n'ai cru y être que pour me désespérer de n'y être pas. Je voudrois que vous eussiez une petite ménagerie. Quand j'y serai, sûrement je vous en ferai faire une ; rien n'est plus amusant. Ne jouez-vous plus au quadrille ? Pour moi, je l'ai absolument abandonné. J'ai passé quatre jours à la campagne ; je m'y suis baignée : c'étoit justement les jours les plus chauds. Avez-vous une rivière près de votre campagne ?

Nous n'avons point de nouvelles, sinon la grossesse de madame *de Toulouse*, et le bon mot du roi sur l'histoire d'Henri IV, qu'il vient de lire. On lui a demandé son sentiment là-dessus ; il a répondu que ce qui lui avoit plu davantage dans la vie d'Henri, c'étoit son amour pour son peuple. Dieu veuille qu'il le pense et qu'il le suive ! L'argent

est encore bien rare ; mais une chose qui l'est furieusement, et que vous n'avez jamais vue, c'est que le premier ministre est fort approuvé. C'est le plus honnête homme du monde, qui est certainement occupé du bien de l'état. Enfin, nous avons un premier ministre estimable, désintéressé, et dont l'ambition n'est que de remettre les affaires en ordre. Les premiers moyens ont été durs ; mais la suite fait bien voir qu'il n'a pas pu faire autrement. Il a vaqué un gouvernement : la ville payoit 6,000 livres d'augmentation, qu'il a retranchées ; et, à l'avenir, il n'y en aura plus de nouvelles, il remettra les choses sur l'ancien pied. Il a ôté le cinquantième, et a remis deux millions cent mille livres sur les tailles. Tout cela prouve un ministre qui veut rendre les peuples heureux. Dieu veuille qu'il vive assez longtemps pour mettre à exécution ses bonnes

intentions ! Je ne lui trouve qu'un défaut, c'est de vous avoir retranché vos rentes viagères. Vous n'avez partagé que le mal qu'il a fait, et vous ne pouvez jouir du bien ; mais c'est votre malheureuse destinée : ne cessera-t-elle jamais de vous persécuter ?

Proserpine ne réussit pas : on trouve cet opéra beau, mais trop triste ; on ne le jouera pas long-temps. On joue deux fois la semaine les *Élemens*, et deux fois *Proserpine*. La *Pellissier* est guérie ; elle étoit devenue folle, les uns disent de sa prodigieuse réussite, les autres de ce qu'on l'avoit soupçonnée de galanterie, faisant profession d'être sage. Nous avons une pièce à la Comédie Française, intitulée le *Philosophe marié*, qui est très-jolie, et qui a eu une réussite prodigieuse : toutes les loges sont louées pour la onzième représentation. L'auteur est *Destouches*. On dit que c'est sa pro-

pre histoire : aussitôt qu'on l'imprimera, je vous l'enverrai. On trouve que *Quinault* joue bien : pour moi, je ne suis pas de cet avis. Imaginez voir M. *Bertie*, conseiller au parlement ; même attitude, mêmes gestes ; en un mot, il n'y a de différence que la voix qui est plus forte. Mademoiselle votre fille se seroit prise d'aversion pour le *Philosophe marié*. On est ici dans la fureur de la mode, pour découper des estampes enluminées, tout comme vous avez vu que l'on a été pour le bilboquet. Tous découpent, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. On applique ces découpures sur des cartons, et puis on met un vernis là-dessus. On fait des tapisseries, des paravents, des écrans. Il y a des livres d'estampes qui coûtent jusqu'à 200 livres, et des femmes qui ont la folie de découper des estampes de 100 livres pièce. Si cela continue, ils découperont des *Raphaël*. Je

suis déjà vieille : les modes ne prennent plus subitement sur moi. Adieu, madame; permettez que j'embrasse M. votre mari et mademoiselle votre fille. Je suis lasse d'écrire tant de nouvelles qui sont indifférentes à toutes deux.

Je vous envoie une lettre du marquis *de la Rivière* à mademoiselle *des Houlières*, et la réponse. On a trouvé l'une et l'autre très-jolies.

Lettre du marquis de la Rivière, *à mademoiselle* des Houlières.

Fille d'un aigle, aigle vous-même,
Qui n'avez point dégénéré,
Dont par-tout le mérite extrême
Est si justement révéré,
Qu'on s'honore, quand on vous aime!
Aimable interprète des Dieux,
Qui parlez si bien leur langage,
Et qui portez dans vos beaux yeux
Et leur douceur et leur image,
Recevez ce petit hommage

Que je vous offre tous les ans ;
C'est un tribut de sentimens
Qui ne convient pas à mon âge ;
Les bienéances me l'ont dit,
Les amours et les vers sont faits pour la jeunesse ;
Mais le feu de mon cœur qui soutient mon esprit,
Amuse et trompe ma vieillesse.
Faites-moi seulement crédit
D'agrémens et de gentillesse ;
Contentez-vous du fond de ma tendresse ;
Il en est de ce que je sens,
Comme des tableaux d'un grand maître,
Dont la beauté ne fait que croître,
Et redoubler de force à la longueur du temps.
Votre vertu n'est pas commune ;
Vous aimez à faire du bien :
Donnez mes yeux à la fortune,
Il ne vous manquera plus rien.

Réponse de Melle des Houlières.

Demeurez dans votre hermitage ;
Je crains ce dangereux hommage ,
Qu'avec soin vous m'offrez ici :
Pour la tendresse , il n'est point d'âge ,
Vous le sentez , et je le sens ;
Ceci n'est point un badinage :

Vous de retour, nos cœurs sympathisans,
L'homme prudent, la fille sage,
Tous peut-être feroient naufrage:
Demeurez dans votre hermitage.

Le traître amour qui vous engage,
Ne doit pas être méprisé;
Avec lui naturalisé,
Les belles de son apanage
Vous ont, dans tous les temps, si bien favorisé,
Que tout de vous me fait ombrage:
Demeurez dans votre hermitage.

Vous parlez un certain langage
Qui porte au cœur, qui fait penser,
Et qui semble être un sûr présage,
Que de ses traits, le dieu volage
Est prêt encore à me blesser:
Demeurez dans votre hermitage.

Ah! s'il avoit eu l'avantage,
Du séjour de l'heureuse paix,
Que penseroit dame dont les attraits
Auroient soumis le cœur le plus sauvage?
Dame dont les beaux vers ne périront jamais,
Et dont le nom est tout mon héritage;
Car vous savez que pas un de ses traits
Ne gît en mes écrits, non plus qu'en mon visage,
Et

Et que je n'ai, pour tout partage,
Que les yeux doux qu'elle m'a faits ;
Pour ne les point mettre en usage,
Demeurez dans votre hermitage.

LETTRE XII.

Paris, 1727.

LA fortune est aveugle, et n'aime que les vilains. Si elle m'avoit donné les cent mille écus qu'elle prodigue à madame votre cousine, j'aurois fait un meilleur usage qu'elle de ce bien. Que de plaisirs je me procurerois ! Vous seriez ici, madame, avec M. votre mari et mademoiselle votre fille ; je vous verrois heureux, et ce seroit par mon moyen : et comme je sais les liens (1) qui vous retiennent à

(1) Un parent vieux et riche dont madame *Calandrini* devoit hériter.

Genève, je ferois faire une litière bien fermée, bien étoffée, bien commode, j'y mettrois qui vous savez. Je l'amènerois ici, je lui procurerois des plaisirs qui lui feroient oublier le pays natal. Nous rassemblerions les gens célèbres de toute espèce, de tous talens pour le divertir : s'il falloit même quelques jolis visages, je ferois l'effort de lui en chercher. Voilà un vilain métier ; *mais quand on obtient ce qu'on aime, qu'importe à quel prix ?* Voilà ce que je ferois du bien de madame votre cousine. Pour parler d'autre chose, M. le duc *de Gesvres* est malade, il fait de très-grands remèdes. Il est à Saint-Ouen, où toute la France va le voir ; il est dans son lit garni de rubans et de dentelles ; les rideaux sont relevés, des fleurs répandues sur son lit, des découpures d'un côté, des nœuds de l'autre ; et dans cet équipage, il reçoit tout le monde. Vingt courtisans

entourent son lit; et son père et son frère font les honneurs à la grande compagnie. Il y a toujours deux tables de vingt couverts chacune, et quelquefois trois: M. *d'Épernon* y est à demeure. On a établi des habits verts pour les complaisans, c'est-à-dire, qu'avec habit, bas, souliers, chapeaux verts, on peut avoir toujours les plus familières entrées chez M. le duc: il y a une trentaine d'habits verts de distribués. Le roi a dit sur cela, qu'il n'y avoit qu'à changer les justaucorps en robes de chambre, que l'habillement d'ailleurs seroit plus commode, ne se portant pas trop bien tous, et qu'ils seroient précisément comme à la Charité, où ils sont habillés de vert. Il y a quelques jours qu'une personne de ma connoissance y alla, et trouva le maître de la maison sur une duchesse d'étoffe verte, la robe de chambre verte, un couvre-pied d'une broderie admi-

rable en vert, un chapeau gris bordé de vert, avec le plumet vert et un gros bouquet de rue sur lui, faisant des nœuds. Le duc *d'Épernon* s'est pris de fantaisie pour la chirurgie, il saigne et trépane tout ce qu'il rencontre. Un cocher l'autre jour se cassa la tête, il le trépana. Je ne sais s'il auroit pu réchapper; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le pauvre homme fut bientôt expédié avec un pareil chirurgien. Ce n'est pas tout : ils ont voulu se procurer des fêtes champêtres; et M. le duc *de Gesvres* a doté une fille. M. *d'Épernon* souhaita de saigner le mari la nuit de ses noces : ce pauvre misérable ne le vouloit point, et pour obtenir de lui de se laisser saigner, M. le duc *de Gesvres* lui donna cent écus. Voilà, madame, ce qui se passe sous nos yeux, à la face de tout l'univers, et sous un gouvernement très-sévère. Cependant on ne peut pas dire que les deux chefs ne soient

très-sages, et même pieux. Il n'est pas possible que l'on ignore toujours ces vilenies; et tout ce qu'il y a de plus grand, de plus raisonnable, fait la cour assidûment à ce monstre; et, pour excuser leurs bassesses, ils disent que cet homme est officieux et pense noblement. Ceux qui sont bien instruits, savent qu'il dessert bien mieux qu'il ne sert, et qu'il est généreux du bien de ses créanciers, et de l'argent d'un jeu qui est une chose ridicule dans un royaume. Ma bile s'échauffe; je vous en demande pardon. Pour la cour, elle est très-édifiante : on ne donne point de scène au public.

Voulez-vous, cependant que je vous parle des gens de votre connoissance? M. *de Ferriol* est toujours le meilleur homme du monde; sa santé est de même, ses affaires aussi dans une indifférence parfaite; mais il n'est point indifférent sur les molinistes; il est d'un zèle outré

pour eux. C'est avec fureur qu'il est passionné sur ce sujet. Il se met dans de grands emportemens, quand il trouve quelqu'un qui ne pense pas comme lui. Il est occupé de cela, au point de n'en pas dormir. Il sort à huit heures du matin, pour faire part de ses réflexions, ou de quelques riens qu'il aura ramassés; c'est à faire mourir de rire. Pour madame *de Ferriol*, sur cet article, elle est très-raisonnable, elle n'en parle que très-convenablement; mais, d'ailleurs, toujours les mêmes agitations. Elle est comme vous l'avez laissée, à la pesanteur près, qui a beaucoup augmenté: les mêmes incertitudes, et ne pouvant souffrir que les autres sachent se déterminer: le petit chien par dessus tout, qui s'enfuit, quand elle l'appelle, et son vieux laquais, qui est toujours insolent et de mauvaise humeur, et qui la traite comme une misérable, jusqu'à lui dire qu'elle

ne sait ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait. Je suis prête à lui jeter un chenet à la tête, et elle souffre ses impertinences avec une patience à impatienter. Je crois, je vous jure, qu'il me battroit, s'il ne me craignoit pas. Pour les autres domestiques, ils sont très-mécontens d'être toujours grondés; mais ils ont pour elle le respect qu'ils lui doivent, et c'est la raison pourquoi elle est toujours après eux. Ils pleurent souvent, et je les console de mon mieux. Pour ses enfans, c'est toujours de même. On ne se plaint jamais de l'un (1); il fait tout ce qu'il veut. Sa santé est délicate. C'est un très-bon garçon, qui a de l'esprit et de la finesse dans l'esprit, qui est aimé et qui mérite de l'être. *D'Argental* est fort occupé; il fait son métier avec application.

---

(1) M. *de Pont-de-Vesle*, lecteur du roi.

Il est, tout le matin, au palais; il travaille, après dîner, jusqu'à cinq heures. Les spectacles sont ses plus grands amusemens. Il n'est pas, je crois, amoureux, et pense plus en homme qui connoît le monde, qu'il ne le faisoit. Il est toujours poli avec les femmes, et point du tout gâté dans les propos. M. et madame *Knight* ont la fièvre tour à tour. La femme, à ce que je crois, aime mieux le mariage que son mari (1). Elle est très enfant gâté; elle n'aime pas à être contrariée. Tout ce mraiage-là n'a pas l'air de durer long-temps. Elle pleure souvent; et, comme son mari est encore amoureux, elle a toujours raison. J'ai bien peur

---

(1) Prédiction qui s'est confirmée. C'étoit une femme de beaucoup de génie, d'esprit, et très-instruite. Elle parloit plusieurs langues; elle étoit sœur du fameux milord *Bolingbrocke* (*Note de M.* de Voltaire).

qu'elle ne lui donne du fil à retordre. N'allez pas dire ce que je vous dis là ; mais madame votre sœur a eu grand tort de gâter sa fille. Elle en auroit fait quelque chose de bon, si elle lui avoit donné une bonne éducation ; mais elle l'a rendue insupportable ; elle ne connoît que sa volonté et ses goûts ; et, quand quelque chose s'y oppose, le mépris et la déraison s'emparent absolument d'elle. En vérité, c'est dommage ; car elle étoit faite pour être aimable.

Madame *de Tencin* a de temps en temps la fièvre. On dit pourtant qu'elle est fort engraissée. Je continue à ne la point voir, et je crois que ce sera pour la vie, à moins que l'archevêque (1), à son retour, ne le veuille. Je suis pour-

---

(1) L'archevêque *de Tencin*, frère de madame *de Tencin*.

tant bien résolue à tenir bon. C'est une grande satisfaction pour moi de n'avoir point ce devoir pénible à remplir, et d'ailleurs plus de tracasseries; car il y en a toujours, quand on se voit et qu'on se déteste. Je ne vois plus M. *Bertie* (1). A la vérité, je suis rarement au logis: il s'est rebuté d'y venir inutilement. Nous allons passer une partie de ce mois à Ablons. Je suis accablée de rhumatismes et de fluxions, et suis désespérée que vous ne voyiez point ma chambre. Vous ne la reconnoîtriez pas; elle est si jolie, et de plus ornée pour ce que c'est, car il n'y a rien de magnifique que la jatte que vous m'avez donnée. *La Mésangères*, qui vint l'autre jour, me dit: Vous avez de bien belles porcelaines, et entr'autres cette jatte. Mes meubles sont

(1) *Bertie*, conseiller au parlement.

tous des plus simples, mais faits par les meilleurs ouvriers. On la vient voir par curiosité. J'ai bien envie, à votre exemple, de gronder ceux qui y crachent. Voilà une grande et ennuyeuse lettre. Recevez mes plus tendres embrassemens.



LETTRE XIII.

Paris, 13 *août* 1743.

MADAME votre fille, madame, m'a dit le risque que vous aviez couru, qui m'a effrayée, comme si j'en avois été témoin. L'effroi ne vous a-t-il point fait de mal ? Comment vous portez-vous? Faites-moi la grâce de m'écrire. Madame votre fille, madame *Knight* et moi, nous parlons souvent de vous ; vous savez qu'elles me sont chères. J'avois

pensé, avec *Cabane* (1), à trouver quelques moyens de rendre la situation de votre fille plus aisée; mais je n'ai jamais vu plus de délicatesse, plus de désintéressement, plus de douceur, plus d'opiniâtreté et plus de sentimens : elle est d'une vertu si outrée, qu'elle est à impatienter : je la trouvai si déraisonnable, en même temps si estimable, que l'admiration et la colère s'emparèrent de moi, et que je ne pus ni gronder, ni louer.

J'aurois été bien surprise, si vous aviez été quelques mois sans nouveaux chagrins. J'ai aussi été très-affligée de la mort de M. *de Villars* (2). Monsieur son fils fait une très-grande perte, d'au-

---

(1) Gentilhomme Provençal.

(2) *Villars-Chandieu*, officier général en France, ayant un régiment Suisse.

tant plus qu'il la sent : il est parti, sans que je l'aie vu ; je n'en suis point trop fâchée ; car je me serois sûrement beaucoup attendrie avec lui. Pouvez-vous dire, madame, que le détail de vos peines m'ennuie ? Oubliez-vous le tendre intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde ? Vos malheurs me désespèrent, et ne m'ennuient point : je suis persuadée que le récit que vous m'en faites, vous fait du bien. Maintenant, il est temps que je vous parle du changement arrivé à ma fortune. Je tremble de réveiller une chose qui renouvellera quelques-uns de vos malheurs. Mes rentes viagères avoient été cruellement retranchées. Je vous ai envoyé la lettre que j'écrivis au cardinal (1) ; je ne me flattois pas que l'on y

---

(1) Le cardinal *Fleury* imagina, sous de certains prétextes, de retrancher les rentes via-

eût égard; mais je ne voulois avoir rien à me reprocher. Je promis à ma pauvre Sophie, à qui j'avois mis une rente viagère de 300 liv. sur sa tête, et qui avoit été réduite à 100 liv., que, si on lui rendoit quelque chose, je lui remettrois son contrat, dont je devois, comme vous savez, avoir la jouissance. On lui a rendu 150 liv.: elle ne vouloit absolument point profiter de ce que je lui ai dit; et, par son accommodement, je ne lui donnerai son contrat que dans deux ans; elle aime mieux que je paye mes dettes. Ce procédé n'est-il pas généreux de sa part? Je ne joue pas un beau rôle dans cette pièce. On m'a rendu 840 liv.: je jouis actuellement de 2,740 liv. Ma satisfaction, sur cet événement, a été bien trou-

gères. Cette opération ne fut pas faite impartialement; plusieurs trouvèrent le moyen, avec de l'argent, d'en être exempts (*Note de M. de Voltaire*).

blée, en voyant la famille de M. *de Ferriol* oubliée. On a rendu à madame *de Tencin* 300 liv.; c'est très-peu de chose à proportion de ses rentes. Elle est furieuse; cependant elle avoit pris toutes les précautions imaginables; elle voyoit souvent M. *de Machault*, elle a écrit plusieurs fois au cardinal, et a fait agir ses amis, qui sont puissans; elle comptoit sur le rétablissement de tout, comme si elle le tenoit: elle est de bien mauvaise humeur, à ce qu'on dit, car je ne la vois point. Sa favorite, madame *Doigny*, commence à être dans la disgrâce.

Je ne vous parle point des conciles, car quoique née sous les yeux du chef(1), je n'en ai jamais voulu entendre parler; cependant, si vous êtes bien curieuse,

(1) Le cardinal *de Tencin*, qui présida le concile d'Embrun.

je vous enverrai toutes les écritures : en vérité, je ne vous conseille pas d'avoir cette curiosité, il vous en coûteroit bien de l'ennui. A l'exception d'une lettre de deux évêques, qui est belle, tout le reste est pitoyable. Je vous renvoie à ce que disoit madame *Cornuel, qu'il n'y avoit point de héros pour les valets de chambre, et point de pères de l'église pour les contemporains.* Ce que je vois, me donne de furieux doutes du passé. Ne parlons plus sur cette matière ; j'ai déjà assez dit de sottises.

Les tracasseries de notre cour ne sont pas plus divertissantes. Les disputes sur l'alignement du roi et des princes, et les ricochets des ducs, n'ont produit que des mémoires détestables ; et pour nous autres, parterre, nous voulons, pour notre argent, qu'on nous divertisse. Les belles dames sont, ou se vantent d'être dans la dévotion. Mesdames *de Gontay, d'Alencourt*

court, *de Villars*, mère et belle-fille, la maréchale *d'Estrées*, tout cela grimace la prude. Le roi est toujours sans maîtresse, M. le duc *du Maine*, fort ami du cardinal; ce dernier se porte très-bien; il vivra assez long-temps pour instruire notre jeune monarque: la reine est grosse de trois mois. Les spectacles vont très-mal. *Thévenard* et la *Entie* ont quitté l'Opéra, parce qu'ils ont eu ordre de laisser jouer *Chassé* et la *Pellissier*. Madame la duchesse *de Duras*, à qui on a attribué cet ordre, a été vilipendée sur l'escalier de l'Opéra. *Chassé* avoit très-mal débuté; mais il fait mieux. Pour la *Pellissier*, elle fait horriblement mal dans ces opéras. *Francine* a quitté, et *Destouches*, comme je vous l'ai mandé, aura la direction de l'Opéra. Nous reverrons alors la *Le Maure*. *Francine* a 15,000 liv. de pension, et, après sa mort, son fils en aura 8,000; et sa fille 6,000.

Vous me demanderez pourquoi tant de libéralité ? Je vous répondrai d'abord que ces pensions sont prises sur l'Opéra, et en second lieu, que *Francine* a fait faire, à ses dépens, une partie des belles décorations, et qu'il les laisse. On a établi un concert spirituel deux fois la semaine.

Le frère de l'envoyé *d'Alster* s'est donné un coup de pistolet dans la tête, après avoir mis le feu dans trois endroits de sa maison. Cette précaution étoit pour éviter que l'on sût que sa mort étoit volontaire.

L'envieuse miladi *Gersay* est très-souvent chez madame *Knight* : elle mange comme quatre louves, joue avec attention et avidité, ne dit pas quatre paroles sans défaçonner sa bouche qui est petite et plate. L'air et les paroles ne vont point ensemble ; il semble que le miel sort de sa bouche, quand elle

parle ; mais c'est bien le fiel le plus croupi qu'il y ait au monde. Vous direz que je suis aussi médisante qu'elle aujourd'hui.

Bertie me boude de ce que je ne suis pas ici quand il vient : quelqu'aimable qu'il soit, il y a apparence que j'aurai souvent ce tort-là avec lui. C'est un reste de ses chimères, prétentions d'amant ; il voudroit que je fusse comme *Bérénice*, à passer les jours à l'attendre, et les nuits à pleurer. Je suis parvenue à lui faire faire connoissance avec madame *du Deffant*; elle est belle, elle a beaucoup de grâces; il la trouve aimable. J'espère qu'il commencera un roman avec elle, qui durera toute la vie. On a député vers moi, croyant que j'avois encore quelque reste de crédit, pour obtenir de M. *Bertie* de couper un pied de chaque côté de sa perruque. Je veux bien tenter cette grande affaire ; mais

j'y échouerai ; car, madame, c'est dans ces magnifiques nœuds que gît toute l'importance, la capacité et la grâce de notre cher homme. Je ne me rebuterai pas, et lui en parlerai toutes les fois que je le verrai. A propos, (ou sans à propos, car cela ne va point du tout à la perruque de M. *Bertie*,) madame votre cousine, à ce qu'on dit, ne peut épouser ce Hollandais, sans perdre une partie du bien dont son mari lui donne la jouissance. C'est une vilaine clause, et bien scandaleuse en vérité ; le défunt avoit si bien fait les choses de son vivant, qu'il devoit bien continuer. Pour moi, si j'avois été de lui, pour me venger, je leur aurois donné mon bien aux conditions qu'ils se mariassent, et les aurois déshérités, en cas qu'ils ne le fissent pas. Le beau-frère tient des propos fort singuliers du défunt son très-cher frère. *D'Argental* me prie de ne pas l'oublier

auprès de vous. Nous sommes très-amis; il est charmant, il est aimé de tout le monde, et le mérite bien; il a tous les principes de droiture : l'âge confirme ses vertus. Adieu, madame, je vais partir pour Ablons; ma santé se rétablit tout doucement, j'ai vieilli de dix ans; si vous me voyez, vous me trouveriez bien changée; mais d'honneur, cela ne me chagrine point du tout. Si toutes les femmes n'étoient pas plus affligées de voir partir leurs charmes, que moi d'avoir perdu le peu que j'en avois, elles seroient bien heureuses.

LETTRE XIV.

Paris, 1727.

Je viens, madame, de recevoir votre lettre du 22 de ce mois. C'est un heureux jour pour moi, quand j'apprends par vous de vos nouvelles. Les assurances que vous me donnez de votre bonté, me sont toujours et bien nouvelles et bien chères; et je dis de vos lettres ce que M. *de Fontenelle* disoit d'une dame qui lui plaisoit, que le moment où il la voyoit, étoit le moment présent pour lui. Cette façon de s'exprimer a été fort critiquée; mais les gens grossiers ne connoissent qu'une jouissance dans ce monde; je les plains. Est-il un moment plus doux que celui où l'on reçoit les assurances d'amitié d'une personne que l'on aime

et qu'on estime parfaitement ? Il y a bien des gens qui ignorent la satisfaction d'aimer avec assez de délicatesse, pour préférer le bonheur de ce que nous aimons au nôtre propre. Remercions la Providence de nous avoir donné un bon cœur, et à vous, de la vertu dans les malheurs que vous avez essuyés. Que seriez-vous devenue ? Votre douceur, votre humanité, votre justice auroient été changées en désespoir, en cruauté et en injustice. Quelque grands que soient les malheurs du hasard, ceux qu'on s'attire sont cent fois plus cruels. Trouvez-vous qu'une religieuse défroquée, qu'un cadet cardinal, soient heureux, comblés de richesses (1) ? Ils changeroient bien leur prétendu bonheur contre vos infortunes.

Vous me demandez si M. *de Pont-de-*

(1) Le cardinal *de Tencin* et sa sœur.

Vesle est introducteur des ambassadeurs ? Vous le sauriez avant ceux qui font la gazette. Il a été question de quelque chose; mais il falloit trouver à se défaire de sa charge avantageusement, et d'ailleurs sa santé est toujours fort délicate; je crains qu'à la fin nous ne le perdions. Je dis cela le cœur serré; car c'est la plus grande perte que je puisse faire. C'est un homme qui a toutes les qualités les plus essentielles, beaucoup de mérite et d'esprit; ses procédés à mon égard sont d'un ange. Vous allez être bien surprise. Depuis que M. *d'Argental* est au monde, voici la première fois que nous nous sommes querellés, mais d'une façon si étrange, qu'il y a quatre jours que nous ne nous parlons. Le sujet de la querelle vient de ce qu'il ne vouloit pas souper avec madame sa mère, qui revenoit de la campagne où elle avoit été huit jours. Elle lui avoit fait

fait dire par tout le monde qu'elle seroit à Paris ce soir-là ; et elle se plaignoit de ce qu'il n'avoit pas assez d'attentions pour elle. Je le lui dis, et nous nous échauffâmes là-dessus. Je lui soutins que le devoir devoit l'emporter sur le plaisir. En un mot, je m'emportai, sans jamais oublier la tendresse et l'amitié que j'avois pour lui ; et c'est cette amitié qui m'engagea à lui parler avec cette sincérité. Il me répondit avec une sécheresse et une dureté qui m'assommèrent, comme si la foudre étoit tombée sur moi. La femme de chambre de madame en fut témoin. Il sortit de ma chambre : je restai un quart d'heure, sans pouvoir parler, et je me mis à fondre en larmes. M. *de Pont-de-Vesle* (1) entra, et me demanda de quoi je pleurois : je ne pus me résoudre à le lui conter. La

(1) Frère de M. *d'Argental.*

femme de chambre le fit : il fut bien surpris. Madame ignore notre bouderie. Elle en seroit charmée, parce qu'il y a quelques jours que j'eus une scène affreuse, parce que je le soutins contre les plaintes qu'elle m'en fit. Quand elle est arrivée, mon premier soin a été de lui faire des excuses de la part de son fils, de ce qu'il ne se trouvoit pas à la maison, que j'en étois cause, lui ayant dit qu'elle n'arriveroit que fort tard ; et qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller à un souper où il s'étoit engagé depuis huit jours, sur-tout connoissant très-peu les gens qui composoient cette partie. La femme de chambre se trouva derrière moi : je l'ignorois. Les larmes lui en vinrent aux yeux, d'étonnement et de joie. Elle me dit que je justifiois M. *d'Argental*, lorsque j'avois sujet de m'en plaindre. J'avois dit à *Pont-de-Vesle* que dorénavant je n'aimerois plus

que pour moi M. *d'Argental*, et qu'assurément je ne l'aimerois plus pour lui-même. Concevez-vous, madame, ma douleur ? Au bout de vingt-sept ans, perdre un ami. Je le crois honteux de ce qui s'est passé. Il continue de me manquer, sûrement par cette raison. J'ai le cœur si gros, qu'il m'est impossible d'achever ma lettre : je la reprendrai quand je serai plus tranquille.

Du 28 *août* 1728.

La bouderie a duré huit jours, et selon la règle, celui qui a raison a fait les avances. Je bus à sa santé, à table, et je l'embrassai le lendemain, sans explication. Depuis ce temps-là, nous sommes fort bien ensemble. Vous direz qu'il y a une furieuse distance d'une date à l'autre; mais j'ai eu des occupations qui m'ont empêché de vous écrire, mais non pas d'être fort occupée de vous. Mademoi-

selle *Bideau* n'a pas fait tout ce qu'elle m'avoit promis. Je n'en suis pas trop fâchée : je crains les trop grandes obligations. *Cabanne* compte vous aller voir. Plût à Dieu que je fusse aussi libre que lui ! je serois actuellement auprès de vous. Mais quelque chose qui arrive, j'irai, quand même je serois réduite à demander l'aumône, pour aller voir tout ce que j'aime le mieux en vérité, sans exception.

LETTRE XV.

Paris, 10 juin 1728.

On dit enfin que nous irons à Pont-de-Vesle. Madame *de Ferriol* a toutes les peines du monde à s'y déterminer : tous les projets qu'elle avoit faits sont rompus. Premièrement son mari avoit un

procès qui devoit se juger incessamment, et il a été remis à l'année prochaine; ensuite elle a dit que jamais son mari ne voudroit venir avec elle, et que pendant son absence, il dépenseroit beaucoup. Il l'a assurée qu'il l'accompagneroit, soit dans la diligence, soit dans une chaise de poste, tout comme elle le souhaiteroit. Ensuite elle a dit qu'elle ne vouloit point partir, qu'elle ne sût si miladi *Bolingbrocke* ne viendroit point cet été. Madame *Bolingbrocke* lui a mandé qu'elle ne comptoit venir qu'au commencement de l'hiver, et que si elle n'étoit pas à Paris, elle remettroit son voyage à l'été prochain. Enfin, il a fallu chercher quelqu'autre raison. Elle a dit qu'elle n'avoit point d'argent. M. son frère lui en a offert. La voilà, comme vous voyez, à quia. Elle a paru se rendre ; mais elle veut, avant que de partir, prendre les eaux de Balaruc : elles ne sont pas arri-

vées ; ainsi cela renvoie. Je crois qu'il faudra qu'à la fin elle se décide. Tout le monde est excédé de ses incertitudes. Le vrai de ses difficultés, c'est qu'elle ne voudroit pas quitter le maréchal, qui ne s'en soucie point, et ne feroit pas un pas pour elle. Mais elle croit que cela lui donne de la considération dans le monde. Personne ne s'adresse à elle pour demander des grâces au vieux maréchal. Elle est très-souvent seule; ses affaires sont toujours très-délabrées, elle ne paie point, elle ne fait aucune dépense, elle est d'une avarice et d'un dérangement inconcevables. Je suis obligée de me rappeler, cent fois le jour, le respect que je luis dois. Rien n'est plus triste que de n'avoir pour faire son devoir, que la raison du devoir.

Le chevalier est toujours malade; il m'a paru un peu moins oppressé : je tremble de le quitter. Mais je dois ac-

compagner madame *de Ferriol* dans l'état où elle est. Il faut absolument la déterminer à prendre les eaux de Bourbon, et elle ne les prendra jamais, si elle ne va pas à Pont-de-Vesle. Le devoir, l'amour, l'inquiétude et l'amitié combattent sans cesse mon esprit et mon cœur : je suis dans une cruelle agitation ; mon corps succombe : car je suis accablée de vapeurs et de tristesse ; et s'il arrive malheur à cet homme-là, je sens que je ne pourrai supporter cet horrible chagrin. Il est plus attaché à moi que jamais ; il m'encourage à remplir mon devoir. Quelquefois je ne puis m'empêcher de lui dire, que s'il étoit plus mal, il me seroit impossible de le quitter ; il me gronde, et il ne veut absolument point que j'imagine rien qui s'éloigne de ce devoir : il m'assure qu'il n'y a rien dans le monde qui m'excusât, si je restois ici, quand madame *de Ferriol* va à cent

lieues : il ne l'aime point ; mais il a ma réputation à cœur. Pardonnez toutes ces foiblesses à votre pauvre amie.

J'avois laissé ma lettre ; j'ai eu mille ennuis. Le chevalier est toujours très-incommodé. Je vous avoue que je suis dans de furieuses transes pour lui. Je crains qu'à la fin la suppuration des poumons ne se fasse ; je n'ose faire des réflexions sur cela, et je n'ose même en parler ; mais mille idées funestes me suivent sans cesse malgré moi : rien ne me console. Je n'ai personne à qui je puisse ouvrir mon cœur. Quel malheur pour moi que votre absence ! Si je vous avois, vous me soutiendriez ; vous me donneriez des forces ; et peut-être vos conseils, mes remords, et l'amitié que j'ai pour vous, madame, me donneroient assez de courage pour surmonter une passion que ma raison n'a pu vaincre, mais qu'elle condamne.

Madame *de Tencin* a toujours la fièvre; elle a été quinze jours sans en avoir ; elle se croyoit guérie, et avoit pris le ton de se plaindre de tout le monde et sur-tout du chevalier, mais d'une façon si violente, que madame *de Lambert*, à qui elle en parla, le dit au chevalier, qui la pria de dire à madame *de Tencin* que jamais il n'avoit parlé d'elle, que rien n'étoit plus faux, qu'il n'étoit point de ceux qui accablent les malheureux, et que, comme il ne la connoissoit point, il auroit été dans le droit du public, pour causer sur l'aventure *de La Frenaye* (1), mais qu'il ne

(1) *La Frenaye*, amant de madame *de Tencin*, qui, dit-on, l'avoit ruiné; il se tua dans son cabinet. Il disoit dans son testament, que, s'il mouroit de mort violente, c'étoit elle qu'on devoit en accuser. Elle fut mise au Châtelet, dont elle sortit justifiée (*Note de M.* de Voltaire).

l'avoit pas fait, en partie par égard pour madame sa sœur et pour moi. Madame *de Tencin* dit à madame *de Ferriol* qu'il étoit fort singulier qu'étant chez elle, je ne vinsse pas savoir de ses nouvelles, et qu'elle ne m'avoit vue qu'une fois depuis six mois; qu'elle me dispensoit très-fort d'y venir ; qu'elle ne me laisseroit entrer que quand je serois avec elle ; mais que si je venois seule, elle avoit donné ses ordres, pour que l'on me refusât sa porte. Je me le suis tenu pour dit, et je ne m'exposerai pas à m'entendre dire mille injures. Je m'en soucie si peu, que je bénis ce noble courroux contre moi. Je n'irai point à Pont-de-Vesle : madame dit qu'elle veut y aller pour trois semaines seulement pour régler quelques affaires. J'en suis fâchée à cause de vous. J'aurois eu le plaisir de vous embrasser, et j'aurois vendu jusqu'à ma dernière chemise pour cela; sûrement je vous verrai tôt

ou tard. Madame radote plus que jamais; elle vient de prendre les eaux de Balaruc : on lui a fait une ample saignée. Je crains infiniment pour elle. Ses radotages m'impatientent, car ils sont extrêmes; mais quand je fais un moment de réflexions, ma reconnoissance se réveille bien vivement. Je suis entourée de chagrins, et je ne vous ai plus pour me consoler. Le chevalier est toujours très-incommodé, il est d'un changement horrible. Vous jugez de mon inquiétude : son attachement est toujours plus fort. A propos, j'ai fait deux grandes pertes, une bague que je vous avois destinée, en cas de mort : c'étoit un petit cachet avec un jonc de diamant que j'aime beaucoup; et l'autre perte, c'est mon chien, ce pauvre *Patie*, à qui vous aviez donné une loge. On me l'a volé; il étoit toujours à la porte pour attendre les gens du chevalier qu'il aime passionnément. Je ne

puis vous dire le chagrin que j'ai eu de la perte de ce joli animal. Je souhaite bien me mettre dans la suite hors de l'inquiétude de devoir qui me bourrelle sans cesse. J'ai essuyé un petit malheur; j'avois vendu mes boucles de diamans 1,800 liv. pour acheter trois actions que je voulois garder pour qui vous savez. Je ne doute point que le dividende ne fût fort; elle étoit à 650 livres. Comme j'étois prête à les acheter, madame *de Ferriol* eut besoin de mille francs. Je les lui prêtai, comptant, comme elle me le disoit, qu'elle me les rendroit deux jours après. Il y a six mois, et les actions ont monté à 1,150 livres; elles sont actuellement à 1,000. Jugez, j'aurois gagné, en les vendant, mille écus, et aurois payé quelques-unes de mes dettes. Ainsi ma destination est à vau-l'eau. Je paie quelques bagatelles avec les 600 liv. qui me restent. Il faut se consoler des pertes de la

fortune. Il y a des gens qui valent mieux que moi, qui sont bien plus à plaindre. Cette consolation est cruelle, quand ces gens-là sont nos amis.

M. *Bertie* vous aime beaucoup; mais il a été si occupé de la perte de madame *de M.....*, qui étoit sa bonne amie, et la plus impertinente de toutes les femmes, qu'il n'a pu se donner au reste de ses amis. Il est rempli de très-bons procédés à l'égard de madame *de Ferriol;* il songeoit à l'ambassade de Constantinople depuis long-temps; il n'étoit point éloigné de l'avoir : quand il a su que M. *de Pont-de-Vesle* y songeoit, sans le dire à aucun de nous, il est allé chez MM. *de Maurepas* et *de Morville*, à qui il a dit qu'il ne pensoit à l'ambassade, qu'au cas que M. *de Pont-de-Vesle* n'y pensât pas, et que, comme il venoit d'apprendre que son ami en avoit envie, il y renonçoit, le croyant plus capable que lui; qu'il

avoit beaucoup d'esprit, et de plus l'expérience de son oncle, dont la mémoire étoit chère dans ce pays-là. Il est venu dîner chez nous, et il nous a laissé ignorer son bon procédé. M. *de Pont-de-Vesle* l'a su de M. *de Maurepas*. Je partage bien la reconnoissance qu'on lui doit; mais cela ne passera jamais l'estime. Dites-le bien à mademoiselle votre fille qui me soutenoit une fois que je l'aimerois un jour. Parlons un peu de M. *d'Argental;* c'est le plus joli garçon du monde; ses yeux sont bien ouverts; il remplit tous les devoirs du sentiment; il n'est plus amoureux; il est tout à ses amis; il est toujours constant pour les petits pâtés, et nous mourons de faim: la cuisine est si froide, que cela va de mal en pire: il n'y a plus rien à retrancher de la première table; car nous n'avons rien, non, rien du tout. On commence à retrancher de celle des domes-

tiques, et je ne doute pas que l'on ne vienne à faire comme cet homme qui prétendoit que son cheval pouvoit vivre sans manger, et qui commença par diminuer la moitié de ce qu'il lui donnoit; quelques jours après, la moitié de l'autre moitié; et ainsi du reste : le pauvre animal creva; ainsi ferons-nous. Voilà une bien grande lettre; vous aurez de la peine à la déchiffrer : la tête me tourne; car je crois que sans cela je remplirois bien encore des feuilles. Vous ne dites rien, madame, *de Gulliver.* Mes respects à vous, et à tout ce qui vous appartient.

LETTRE XVI.

Paris, 1728.

Il y a un siècle que vous ne m'avez fait l'honneur de m'écrire. Etes-vous si exacte avec vos amis, que de ne point leur écrire qu'ils ne vous aient fait réponse ? Je devois, madame, vous remercier de la lettre que j'ai reçue, il y a un mois: j'avois commencé ma réponse; j'y voulois mettre plusieurs petites nouvelles, j'ai attendu des dénouemens; ils ont été si chargés d'événemens, que je n'ai plus su où j'en étois. D'ailleurs, madame *Bolingbrocke* a été très-mal; ce qui m'a occupé bien tristement, et puis la santé de madame *de Ferriol*, toujours mauvaise, et son humeur encore plus. *Pont-de-Vesle* me charge de ses respects pour vous : il est toujours malingre; une mauvaise

vaise digestion. *D'Argental* n'est plus amoureux de mademoiselle *de Tencin ;* elle ne l'occupe plus que par devoir ; il n'est point aussi amoureux de la *Couvreur ;* mais aussi prévenu de son mérite que s'il l'étoit encore ; elle est très-incommodée depuis quelque temps : on craint qu'elle ne tombe en langueur.

Madame *de Parabère* a été quittée, il y a environ quatre ou cinq mois, par M. *d'Alencourt*, ce dont elle a été au désespoir ; et pour s'en consoler, elle a pris, au bout de huit jours, M. *de la Mothe-Houdancourt*, qui est, à mon sens, le plus vilain homme que je connoisse. Cette précipitation a paru étrange à tout le monde, et sur-tout à moi qui ne m'en serois pas doutée. Ledit M. *de la Mothe* ne la quitte pas d'un pas ; il est jaloux comme un tigre. Pour vous faire le portrait tant de sa figure que de son esprit (je commencerai par la figure), il

est grand, dégingandé, le visage long; il ressemble beaucoup à un vilain cheval de l'âge de quarante-cinq ans; babillard, ne sachant ce qu'il dit; se contredisant sans cesse, ne parlant jamais que de lui; fat, comme s'il étoit un Adonis, et glorieux par fatuité; assez bon homme dans le fond, mais ayant été gâté par les caillettes de la cour. Il me craint prodigieusement, et ne peut pas s'empêcher de m'estimer : il a vu peu de femmes qui se souciassent moins de se mêler d'intrigues: il m'a dit bien des fois qu'il aimeroit mieux que je fusse amie de sa femme, que de sa maîtresse. J'y vais très-rarement, je crois qu'il ne seroit pas bien de n'y point aller du tout; elle a pour moi des façons touchantes : d'abord que j'ai le moindre mal, elle me vient voir; elle m'accable de galanteries; elle dit à tous ceux qu'elle voit qu'elle m'aime infiniment. Je dois être reconnoissante,

madame, de tant de marques d'amitié. Il y avoit, pendant les huit jours de vacance, plus de vingt prétendans à qui je faisois une peur horrible, étant persuadés que je mettrois tout en usage pour la retirer du désordre. Un des prétendans m'a conté tous leurs manèges; ils s'étoient tous ligués de concert pour la retirer de Paris, et qu'elle fût à la campagne, pour que je ne la visse pas. Celui qui m'a raconté tout cela, est parent du chevalier; il espéroit, par son canal, obtenir de moi que je ne m'opposasse point au voyage de madame *de Parabère*. Le chevalier lui répondit qu'il avoit tort de me soupçonner, que je ne me parois ni de conseiller les prudes, ni de condamner les autres; que jamais je n'avois su ce que c'étoit que de me mêler de tracasseries, en quoi il me loua beaucoup; connoissant assez bien la dame,

pour être persuadé qu'elle ne seroit pas susceptible de conseils.

Je veux vous parler de madame *du Deffant :* elle avoit un violent désir pendant long-temps de se raccommoder avec son mari ; comme elle a de l'esprit, elle appuie de très-bonnes raisons cette envie ; elle agissoit dans plusieurs occasions, de façon à rendre ce raccommodement durable et honnête; sa grand'-mère meurt, et lui laisse 4,000 liv. de rentes; sa fortune devenant meilleure, c'étoit un moyen d'offrir à son mari un état plus heureux, que si elle avoit été pauvre; comme il n'étoit point riche, elle prétendoit rendre moins ridicule son mari de se raccommoder avec elle, devant désirer des héritiers. Cela réussit, comme nous l'avions prévu ; elle en reçut des complimens de tout le monde. J'aurois voulu qu'elle ne se pressât pas

autant ; il falloit encore un noviciat de six mois, son mari devant les passer naturellement chez son père. J'avois mes raisons pour lui conseiller cela; mais, comme cette bonne dame mettoit de l'esprit, ou pour mieux dire, de l'imagination, au lieu de raison et de stabilité, elle emballa la chose, de manière que le mari amoureux rompit son voyage, et se vint établir chez elle, c'est-à-dire, y dîner et souper; car pour habiter ensemble, elle ne voulut pas en entendre parler de trois mois, pour éviter tout soupçon injurieux pour elle et son mari. C'étoit la plus belle amitié du monde pendant six semaines; au bout de ce temps-là, elle s'est ennuyée de cette vie, et a repris pour son mari une aversion outrée; et sans lui faire de brusqueries, elle avoit un air si désespéré et si triste, qu'il a pris le parti d'aller chez son père; elle prend toutes les mesures imaginables

pour qu'il ne revienne point. Je lui ai représenté durement toute l'infamie de ses procédés; elle a voulu par distances, et par pitié, me toucher et me faire revenir à ses raisons. J'ai tenu bon, j'ai resté trois semaines sans la voir, elle est venue me chercher. Il n'y a sorte de bassesses qu'elle n'ait mises en usage pour que je ne l'abandonnasse pas; je lui ai dit que le public s'éloignoit d'elle, comme je m'en éloignois, que je souhaiterois qu'elle prît autant de peine à plaire à ce public qu'à moi; qu'à mon égard, je le respectois trop, pour ne lui pas sacrifier mon goût pour elle. Elle pleura beaucoup; je n'en fus point touchée. La fin de cette misérable conduite, c'est qu'elle ne peut vivre avec personne. Un amant qu'elle avoit avant son raccommodement avec son mari, excédé d'elle, l'avoit quittée; et quand il eut appris qu'elle étoit bien avec M. *du Deffant*, il lui écrivit des

lettres pleines de reproches, et il revint. L'amour-propre ayant réveillé des feux mal éteints, la bonne dame ne suivit que son penchant ; et sans réflexion, elle crut un amant meilleur qu'un mari ; elle obligea ce dernier à abandonner la place ; il ne fut pas parti, que l'amant la quitta. Elle reste la fable du public, blâmée de tout le monde, méprisée de son amant, délaissée de ses amies ; elle ne sait plus comment débrouiller tout cela. Elle se jette à la tête des gens pour faire croire qu'elle n'est pas abandonnée. Cela ne réussit pas ; l'air délibéré et embarrassé règne tour-à-tour dans sa personne. Voilà où elle en est, et où j'en suis avec elle.

Madame *de Tencin* est toujours si outrée contre moi, parce que je n'ai fait aucune démarche pour remettre les pieds chez elle, qu'elle m'a déclaré une guerre ouverte. Elle envoie savoir si je dîne ici

pour ne pas y venir, si j'y suis. Je ne suis pas plus alarmée de cette nouvelle disgrâce que des autres. On me persécuta l'autre jour pour faire ma paix avec elle : je répondis à cela, que je ne demandois pas mieux ; que tout ce qui étoit de la famille *Ferriol*, m'étoit respectable ; qu'il n'y avoit que cette raison qui me fît désirer que madame *de Tencin* ne fût pas fâchée contre moi ; mais que je ne me sentois pas assez de religion pour présenter ma seconde joue, et que je n'irois jamais demander pardon à madame *de Tencin* de ce qu'elle m'avoit fait refuser sa porte ; que je ne connoissois que madame *de Ferriol* dans le monde pour qui je pusse faire cette démarche ; que madame *de Tencin* n'avoit aucun droit sur moi, pour en agir aussi mal ; que si elle prétendoit que j'avois tenu de mauvais discours sur elle, je répondrois comme madame *de Saint-Aulaire*, qui répondit

répondit sur la même accusation, que s'il étoit vrai qu'il fût revenu à madame *de Tencin* qu'elle avoit mal parlé d'elle, elle en étoit bien affligée, parce que cela lui faisoit voir qu'elle avoit des amis perfides. Je suis dans ce cas, j'ai pu dire à mes amis ce que je pensois; mais pour l'amour de moi et de mes devoirs, je n'en ai point parlé ailleurs; et même dans l'accident de la *Fresnaye*, qui est ce qui l'aigrit contre tous les gens dont elle n'a pas besoin, j'ai dit que c'étoit l'affaire du monde la plus malheureuse, qu'il n'y avoit personne qui fût à l'abri d'un fou qui venoit se tuer chez vous.

Ma vie est assez douce. Si je vous avois à Paris, le roi ne seroit pas plus heureux que moi. Les étrennes m'affligent un peu; tout le monde m'en donne, et je ne puis en donner à personne. Je prends mon parti sur les gouttières de cette maison; il y a des temps où les

choses ne font pas autant d'impression. C'est suivant l'état du cœur ; quand il est satisfait, on glisse facilement sur les épines qui se rencontrent toujours dans la vie ; il n'y en a point d'exemple. On radote toujours ici ; on se plaint sans cesse : il y a quelques jours qu'elle s'adressa à *Fontenay*, qui lui répondit très-fortement, et l'assura qu'elle ne persuaderoit jamais le public, et qu'elle le révolteroit contre elle-même ; qu'il étoit témoin que la veille j'avois été pressée extrêmement de rester à souper chez madame *de Parabère* avec le chevalier ; que j'avois refusé, et étois revenue à neuf heures à pied et par la pluie. Cette justification m'a affligée ; les raisons ne font que l'aigrir. J'ai lieu d'être très-contente du chevalier ; il a la même tendresse et les mêmes craintes de me perdre. Je ne mésuse point de son attachement. C'est un mouvement naturel chez les hommes de se

prévaloir de la foiblesse des autres : je ne saurois me servir de cette sorte d'art; je ne connois que celui de rendre la vie si douce à ce que j'aime, qu'il ne trouve rien de préférable ; je veux le retenir à moi par la seule douceur de vivre avec moi. Ce projet le rend aimable; je le vois si content, que toute son ambition est de passer sa vie de même. Peut-être cela nous conduira à ce que nous désirons tant : la nature de son bien est un furieux obstacle. Dieu nous regardera peut-être en pitié : j'ai des mouvemens quelquefois bien durs à combattre. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que je les ai eus toute ma vie : je me reproche .... Hélas ! que n'étiez-vous madame *de Ferriol ?* Vous m'auriez appris à connoître la vertu. Mais passons sur cela ; cependant je suis, en fait d'amour, la plus heureuse personne du monde. Matière à réflexions pour de

jeunes cœurs ! Pardonnez toutes mes foiblesses à l'aveu sincère que je vous en fais, et permettez que je vous parle de la petite. Elle est charmante : tout ce qui m'en revient, m'empêche de me repentir de sa naissance ; et je crains que la pauvre petite n'en pleure plus que moi : sa figure embellit tous les jours; j'ai envoyé Sophie, sous prétexte d'aller voir sa tante; elle y a été quinze jours ; elle en a été enchantée ; elle est adorée de tout le couvent ; elle a de la raison, de la bonté et de la fermeté: on lui fit arracher quatre dents, elle ne jeta aucun cri ; on l'en loua. Elle répondit : à quoi m'auroit-il servi de crier? Ne falloit-il pas les arracher ? Elle dit à Sophie qu'elle étoit bien fâchée que je n'allasse pas cette année la voir; qu'elle me prioit bien d'y venir l'autre ; qu'elle me remercioit de toutes mes bontés ; qu'elle savoit que l'on m'importunoit souvent pour elle , et qu'elle feroit tout

ce qu'elle pourroit pour bien apprendre et être sage ; qu'elle ne vouloit pas que je me rebutasse: elle est très-caressante. La pauvre petite sent déjà, je crois, le besoin qu'elle a de l'être. Son bon ami est au désespoir de ne pouvoir pas la voir ; il l'aime à la folie; il lui prend des envies d'aller la voir, que j'ai bien de la peine à combattre. Nous travaillons à lui faire une dot, en cas qu'elle ne ne voulût pas se faire religieuse : si Dieu nous prête vie, elle pourra avoir 40,000 liv. et 400 liv. de rente. Elle seroit très-bien mariée en province avec cela ; mais gare au pot au lait ! si elle avoit le malheur de nous perdre, elle seroit bien à plaindre. Je la recommanderai à *d'Argental*. Le chevalier a déjà placé 2,000 écus pour elle seule. Adieu, madame ; voilà une lettre assez longue pour être écrite de suite : mais je suis seule, et j'ai voulu en profiter pour causer long-temps avec vous.

Je vous envoie une petite boîte d'écaille, couleur de feu; je n'ai pu me refuser la satisfaction d'y prendre du tabac un jour, pour que vous disiez, quand vous en prendrez dedans, qu'elle a servi à la personne qui vous aime le plus.

LETTRE XVII.

Paris, 1727.

Je boude de votre dernière lettre. Vous m'accusez, avec la dernière injustice, de ne pas vous aimer; et vous ajoutez que, lorsque l'on aime, l'on adopte les sentimens et la façon de penser de nos amis. Hélas! madame, je vous ai vue malheureusement beaucoup trop tard. Ce que je vous ai dit cent fois, je vous le répéterai. Dès le moment que je vous ai connue, j'ai senti pour vous la confiance et l'amitié la plus forte. J'ai un sincère plaisir à vous ouvrir mon cœur; je n'ai point rougi de vous confier toutes mes foiblesses; vous seule avez développé mon âme; elle étoit née pour être vertueuse: sans pédanterie, connoissant le monde, ne le haïssant point, et sachant pardonner suivant les

circonstances; vous sûtes mes fautes, sans me mésestimer. Je vous parus un objet qui méritoit de la compassion, et qui étoit coupable, sans trop le savoir. Heureusement c'étoit aux délicatesses, même d'une passion, que je devois l'envie de connoître la vertu. Je suis remplie de défauts; mais je respecte et j'aime la vertu. Ne m'ôtez pas, par un soupçon, ce mérite-là. Que je vous suis obligée d'aimer quelqu'un qui pratique si mal les conseils que vous lui avez donnés, et qui suit encore moins de si bons exemples! Mais ma passion est forte; tout me la justifie. Il me semble que je serois ingrate, et que je dois conserver l'amitié du chevalier pour cette chère petite. Elle est un nœud qui entretient notre passion; souvent ce nœud me la fait envisager comme mon devoir. Si vous êtes équitable, croyez qu'il ne m'est pas possible de vous aimer plus que je vous aime.

Non, vous n'en doutez point; j'ai pour vous l'amitié la plus tendre. Je vous aime comme ma mère, ma sœur, ma fille, enfin, comme tout ce qu'on doit aimer. Mon attachement pour vous renferme tous les sentimens, l'estime, l'admiration et la reconnoissance; et rien ne peut jamais effacer de mon cœur une amie aussi estimable que vous. Ne me dites donc plus des choses qui m'affligent.

J'ai retardé de vous écrire, vous l'avouerai-je? dans le dessein de vous punir; mais je me suis assurément punie de ce sentiment de vengeance, en me privant de mon unique plaisir; qui est de m'entretenir avec vous. *D'Argental* vous assure de ses respects. La mort de la *Le Couvreur* l'a beaucoup occupé. Je vais vous conter toute cette histoire un peu au long.

Madame *de Bouillon* est capricieuse,

violente, emportée, excessivement galante : ses goûts s'étendent depuis le prince jusqu'aux comédiens. Dans le mois dernier, elle se prit de fantaisie pour le comte *de Saxe*, qui n'en eut aucune pour elle. Ce n'est point qu'il se piquât de fidélité pour la *Le Couvreur*, qui est depuis long-temps sa véritable inclination ; car il avoit, avec cette passion, mille goûts passagers ; mais il n'étoit ni flatté, ni curieux de répondre aux emportemens de madame *de Bouillon*, qui fut outrée de voir ses charmes méprisés, et qui ne mit pas en doute que la *Le Couvreur* ne fût l'obstacle qui s'opposoit à la passion que le comte devoit avoir naturellement pour elle. Pour détruire cet obstacle, elle résolut de se défaire de la comédienne. Elle fit faire des pastilles pour servir à cet horrible dessein, et elle choisit un jeune abbé qu'elle ne connoissoit point, pour

être l'instrument de sa vengeance. Cet abbé a le talent de peindre. Il fut abordé par deux hommes, aux Tuileries, qui lui proposèrent, après une conversation assez longue, et qui rouloit sur sa pauvreté, de se tirer de sa misère, et de s'insinuer, à la faveur de son habileté à peindre, chez la *Le Couvreur*, et de lui faire manger des pastilles que l'on lui donneroit. Le pauvre abbé se défendit beaucoup sur la noirceur du crime. Les deux hommes lui répondirent qu'il ne dépendoit plus de lui de refuser; qu'il lui en coûteroit la vie, s'il n'exécutoit pas ce qu'on lui demandoit. L'abbé, effrayé, promit tout. On le conduisit chez madame *de Bouillon*, qui lui confirma les promesses et les menaces, et lui remit les pastilles. L'abbé demanda quelques jours pour l'exécution de ses projets. Mademoiselle *Le Couvreur* reçoit un jour, en rentrant

chez elle avec un de nos amis, et une comédienne, nommée *La Mothe*, une lettre anonyme, par où on la prie instamment de venir seule, ou avec quelqu'un de sûr, au jardin du Luxembourg, et qu'au cinquième arbre d'une des grandes allées, elle trouvera un homme qui avoit des choses de la dernière conséquence à lui apprendre. Comme c'étoit présisément l'heure du rendez-vous, elle remonte en carrosse, et y va avec les deux personnes qui étoient avec elle. Elle trouve l'abbé qui l'aborde, et lui raconte l'odieuse commission dont il est chargé, et qu'il est incapable d'un crime comme celui-là; mais qu'il est dans une grande perplexité, parce qu'il étoit sûr d'être assassiné. La *Le Couvreur* lui dit qu'il falloit, pour la sûreté de l'un et de l'autre, dénoncer toute cette affaire au lieutenant de police. L'abbé répondit qu'il craignoit, en le

faisant, de se faire des ennemis, qui étoient trop puissans pour qu'il y pût résister; mais que, du moment qu'elle croyoit cette précaution nécessaire pour sa vie, il ne balançoit point à soutenir ce qu'il lui avoit dit. La *Le Couvreur* le mena, dans son carrosse, chez M. *Hérault*, lieutenant de police, qui, sur l'exposition du fait, demanda à l'abbé les pastilles, et les jeta à un chien, qui creva un quart d'heure après. Il lui demanda ensuite laquelle des deux *Bouillon* lui avoit donné cette commission; et, quand l'abbé lui répondit que c'étoit la duchesse, il n'en fut point surpris. M. *Hérault* continua à le questionner, et lui demanda s'il oseroit s'exposer à soutenir cette affaire. L'abbé lui répondit qu'il pouvoit le faire mettre en prison, et le confronter avec madame *de Bouillon*. Le lieutenant de police le renvoya, et fut instruire le cardinal de

cette aventure. Celui-ci fut très-irrité; il vouloit, dans les premiers momens, qu'on instruisît cette affaire avec beaucoup de sévérité; mais les parens et les amis de la maison *de Bouillon* persuadèrent le cardinal de ne point mettre au jour une chose aussi scandaleuse que celle-là; et l'on parvint à l'assoupir. Au bout de quelques mois, on ne sait ni par où, ni comment cette aventure fut publique. Elle fit un bruit horrible. Le beau-frère de madame *de Bouillon* en parla à son frère, et lui dit qu'il falloit absolument que sa femme se lavât d'un pareil soupçon, et qu'il devoit demander une lettre de cachet pour faire enfermer l'abbé. Il ne fut pas difficile d'obtenir cette lettre de cachet: on arrêta le pauvre malheureux, et on le mena à la Bastille. On le questionna; il soutint avec fermeté ce qu'il avoit dit. On lui fit beaucoup de menaces et

bien des promesses, s'il vouloit se dédire. On lui proposa toutes sortes d'expédiens, comme de folie, ou de passion pour la *Le Couvreur*, qui l'auroit engagé à faire cette fable pour s'en faire aimer. Rien ne l'ébranla, et il ne varia jamais dans ses réponses. On le garda en prison. La *Le Couvreur* écrivit au père de l'abbé, qui demeuroit en province, et qui ignoroit le malheur de son fils. Le pauvre homme vint tout de suite à Paris, sollicita, et demanda que l'on fît le procès dans les formes à son fils, ou qu'on lui rendît la liberté. Il s'adressa au cardinal, qui demanda à madame *de Bouillon* si elle vouloit que l'on instruisît cette affaire, parce que l'on ne pouvoit le retenir en prison sans cela. Madame *de Bouillon* redoutoit les éclaircissemens; et comme elle ne pouvoit le faire assassiner à la Bastille, elle consentit à son élargisse-

sement. Pendant deux mois que le père est resté à Paris, on n'a rien dit au fils. Le père étant retourné chez lui, l'abbé a eu l'imprudence de rester à Paris. Il a disparu tout à coup : on ne sait s'il est mort; on n'en entend plus parler. Depuis cela, la *Le Couvreur* a été sur ses gardes. Un jour, à la comédie, après la grande pièce, madame *de Bouillon* lui envoya dire de venir dans sa loge. La *Le Couvreur* fut extrêmement surprise, et répondit qu'elle étoit dans un déshabillé qui ne lui permettoit pas de paroître devant elle. La duchesse envoya une seconde fois. A cette seconde semonce, elle repondit que, si elle lui pardonnoit de paroître, le public ne lui pardonneroit pas; mais qu'elle se tiendroit sur son passage, quand elle sortiroit, pour lui obéir. Madame *de Bouillon* lui fit dire de n'y point manquer, et, en sortant, elle la trouva,

lui

lui fit toutes sortes de caresses, lui donna beaucoup de louanges sur son jeu, et l'assura qu'elle avoit eu un plaisir infini à lui voir exécuter aussi-bien le rôle qu'elle avoit joué. Quelque temps après, la *Le Couvreur* se trouva mal, au milieu d'une pièce que l'on ne put achever. Quand le comédien vint en faire compliment, tout le parterre demanda de ses nouvelles avec empressement. Depuis ce jour, elle a dépéri et maigri horriblement. Enfin, le dernier jour qu'elle a joué, elle faisoit *Jocaste* dans l'*OEdipe* de *Voltaire*. Le rôle est assez fort. Avant de commencer, il lui prit une dyssenterie si forte, que, pendant la pièce, elle fut vingt fois à la garde-robe, et rendoit le sang pur. Elle faisoit pitié, de l'abattement et de la foiblesse dont elle étoit; et, quoique j'ignorasse son incommodité, je dis deux ou trois fois à madame *de*

Parabère, qu'elle me faisoit grand'pitié. Entre les deux pièces, on nous dit son mal. Ce qui nous surprit, c'est qu'elle reparut à la petite pièce, et joua, dans *le Florentin,* un rôle très-long et très-difficile, et dont elle s'acquitta à merveille, et où elle paroissoit se divertir elle-même. On lui sut un gré infini d'avoir continué, pour que l'on ne dît pas, comme on l'avoit fait autrefois, qu'elle avoit été empoisonnée. La pauvre créature s'en alla chez elle, et quatre jours après, à une heure après midi, elle mourut, lorsqu'on la croyoit hors d'affaire : elle eut des convulsions, chose qui n'arrive jamais dans les dyssenteries : elle finit comme une chandelle. On l'a ouverte. On lui a trouvé les entrailles gangrenées. On prétend qu'elle a été empoisonnée dans un lavement. Son testament a été fait quatre mois avant sa mort. On ne doute point qu'elle n'eût quitté la comédie à la clôture. Tout le

public a une grande compassion de sa misérable fin. Si la dame soupçonnée fût venue à la comédie, dans ces entrefaites, elle auroit été chassée du spectacle. Elle a eu le front d'envoyer à la porte de la *Le Couvreur*, tous les jours, savoir de ses nouvelles. Elle a fait *d'Argental* exécuteur de son testament; il a eu assez d'esprit pour se mettre au dessus du ridicule ; et il a été approuvé des gens sages. M. *Bertie* dit qu'il a très-bien fait; qu'un honnête homme ne doit jamais refuser les occasions de faire du bien. Vous pouvez être assurée de tout ce que je viens de vous conter; je le tiens d'un ami de la *Le Couvreur* (1). Adieu, madame ; ne doutez plus s'il vous plaît, de tout mon attachement.

(1) Elle mourut, entre mes bras, d'une inflammation d'entrailles; et ce fut moi qui la fis ouvrir. Tout ce que dit mademoiselle *Aïssé*, sont des bruits populaires, qui n'ont aucun fondement (*Note de l'écriture même de M.* de Voltaire, *et signée de lui*).

LETTRE XVIII.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en réponse à un gros paquet que je craignois bien qui ne fût perdu. Le nouveau témoignage de votre amitié me comble de joie, et je recevrai votre écran avec transport, puisque c'est de l'ouvrage de ce que j'aime; cependant je me plains des souvenirs trop fréquens qu'il me donnera de vous. Je vous le dis avec vérité; j'ai autant de douleur de vous avoir perdue, que de joie de vous avoir pour amie : ces deux sentimens me combattent furieusement, et si je n'avois pas l'espérance de vous revoir un jour, je ne sais en vérité si je voudrois vous avoir connue. Vous m'avez rendue si difficile, que je suis toujours en colère. Pourquoi tous les cœurs ne

sont-ils pas faits comme le vôtre, ou du moins pourquoi n'ont-ils pas une de vos bonnes qualités? Tout leur manque, probité inébranlable, sagesse, douceur, justice; tout n'est qu'apparence chez les hommes : le masque tombe à la plus petite occasion. La probité n'est qu'un nom dont ils se parent; ils paroissent justes, et ce n'est que pour condamner la conduite des autres; de la douceur qui n'est qu'aigreur, de la générosité qui n'est que prodigalité, de la tendresse qui n'est que foiblesse : et toutes ces choses-là me font répéter à tous les instans, que votre âme est capable de vertu dans sa perfection. Je m'aperçois que je blesse votre modestie : mes mouvemens du cœur vous sont connus; vous savez que je dis toutes ces choses, parce que je les pense, et que je n'ai jamais su flatter aux dépens de la vérité : pardonnez en faveur de mon attachement, la petite

honte que vous avez eue, en lisant vos louanges. Vous m'avez rendue comme M. le duc *d'Orléans*, à la différence près que je ne suis pas si perverse que lui, et que je crois qu'il y a une personne dans le monde véritablement raisonnable. Il croyoit tout le monde malhonnêtes gens; je suis bien prête à penser comme lui; cela me met très-souvent de mauvaise humeur, et je finis par vouloir devenir philosophe, trouver tout indifférent, ne m'affliger de rien, et tâcher d'être raisonnable pour ma propre satisfaction et pour la vôtre. Je travaille très-sérieusement à me rendre heureuse, à ne plus me chagriner; je sens que j'ai plus de besoin que jamais d'avoir du courage. La mauvaise humeur règne ici à un point insoutenable; je me suis gendarmée : je vois que cela tourne contre moi. Le public est très-sévère, parce qu'il ne juge que sur l'étiquette du sac;

et mes peines lui paroissent petites : il lui semble que ce n'est que des bagatelles ; mais hélas ! rien n'est bagatelle, quand cela revient tous les jours. Je suis honteuse de me plaindre, quand je vois tant de personnes qui valent bien mieux que moi, et qui sont bien autrement malheureuses. Il est temps de vous amuser un peu : il est arrivé ici deux petites aventures que j'aurai du plaisir à vous conter, parce que vous en aurez à les lire.

Un gentilhomme de Périgord, fort riche, se maria, il y a plusieurs années, avec une demoiselle qui mourut sans lui laisser d'enfans. Les parens de sa femme le pensèrent ruiner pour la dot, et eurent des procédés si infâmes avec lui, qu'il en eut beaucoup de chagrins, et en fut malade. Cet homme avoit du goût pour le sacrement ; mais ce qu'il avoit essuyé le fit résoudre de prendre une femme

sans parens. Il écrivit à l'Hôtel-Dieu, et pria l'un des directeurs de lui chercher une fille trouvée, de dix-sept à vingt-deux ans, grande, bien faite, brune, les yeux noirs, les dents belles, et qu'il l'épouseroit. Le directeur montra cette lettre à M. *d'Argenson*, lieutenant de police, qui lui dit de faire sa commission. Il la fait : on dresse le contrat de mariage; le gentilhomme l'épouse; il en a eu trois enfans. Au bout de quelques années, elle meurt. Son deuil fini, il récrit à un autre des directeurs de l'Hôtel-Dieu, le précédent étant mort. Il le prie de lui chercher une fille de trente-huit à quarante ans, blonde, grasse, fraîche et d'un bon tempérament; qu'il avoit passé les jours du monde les plus heureux avec celle qu'on lui avoit déjà choisie, et qu'il ne doutoit pas qu'il ne choisît aussi-bien que l'ancien directeur, auquel il s'étoit adressé la première fois. Celui-ci va chez M. *Hérault*

Hérault, lieutenant de police, et montre la lettre qu'il vient de recevoir. M. *Hérault* lui dit, comme M. *d'Argenson*, de faire sa commission, qui étoit difficile, parce que toutes les filles sont établies à cet âge-là. Il trouva enfin une sœur grise, qui étoit telle qu'on la lui demandoit. Une des princesses *de Conti* a signé au contrat de mariage, il y a un mois. Voici l'autre histoire.

Il y a un homme qui demeure aux environs des quais, qui, depuis sept à huit ans, se promène dès une heure jusqu'à six, sur un des quais, sans jamais y avoir manqué d'un jour, quelque temps qu'il fît. M. *Hérault* en ayant été averti, lui envoya dire qu'il vînt lui parler. Cet homme lui fit répondre qu'il n'iroit point, n'ayant rien à faire avec la police. M. *Hérault* s'y transporta, monta dans une chambre au quatrième, y trouva cet homme assis contre une

table, qui lisoit, sa chambre garnie de livres. Il lui demanda pourquoi il n'étoit pas venu chez lui, quand il le lui avoit fait dire. « Monsieur, lui répondit cet homme, je n'ai point l'honneur d'être de vos amis; et, Dieu merci! je n'ai rien à démêler avec la justice. — Il est vrai, lui répondit M. *Hérault*, qu'il ne m'est point revenu que vous fissiez du mal: pourquoi vous promener régulièrement, à la même heure, tous les jours sur le quai? — Parce que cela me fait du bien, lui repartit le promeneur. Pour vous éclaircir ma conduite, ajouta-t-il, je vous dirai, monsieur, que je suis très-bon gentilhomme (il lui dit son nom); je jouissois de 25,000 liv. de rentes. Le système est venu, et il ne m'est resté que 500 livres de rentes. J'ai pris un genre de vie proportionné à mon revenu; j'ai gardé mes livres; l'air de la rivière me convient, et je suis venu

m'établir dans cette chambre. Un peu de vanité m'a engagé à changer de nom; je dîne, tous les jours à midi, avec du bœuf à la mode, qui est excellent dans ce quartier; je me lève de bonne heure, j'emploie ma matinée à lire, et, quand j'ai dîné, je vais prendre l'air sur le quai. Je suis très-heureux; je ne dépends de personne, et je ne dérange point ma santé par cet exact régime ». M. *Hérault* trouva cet homme de très-bon sens. Il conta un jour cela au cardinal, qui lui dit: « Mais, si cet homme tomboit malade, il n'auroit pas de quoi se faire soigner; dites-lui que le roi lui donne 300 livres de pension ». M. *Hérault* lui envoya dire de venir chez lui, se faisant beaucoup de plaisir de lui apprendre cette bonne nouvelle; mais l'homme lui fit répondre qu'il ne pouvoit y aller, demeurant trop loin de chez lui. M. *Hérault* y retourna pour la seconde fois,

et lui dit que le roi lui donnoit 300 liv. Il les refusa, disant qu'il s'étoit arrangé avec 500 livres, et qu'il n'en vouloit pas davantage. Malgré ce genre de vie, qui paroît triste, cet homme est fort gai. Il a deux amis, gens d'esprit, qui vont sur le quai pour causer avec lui. Il a beaucoup de connoissance du monde, du savoir, l'esprit simple et un talent singulier pour connoître, à la physionomie, le métier des gens qui passent. Il dira, par exemple : « Voilà le maître d'hôtel d'un évêque, en voilà un d'un financier, voici un chevalier d'industrie; celui-là est Gascon, celui-ci est Breton »; ainsi des autres. Adieu, ma chère madame; en voilà assez pour aujourd'hui. Je vous baise les mains mille fois.

LETTRE XIX.

Paris, 1729.

Je viens d'apprendre, madame, la perte que vous avez faite de M. *de Cambiac*. Sans savoir ses dispositions, je prends part à votre affliction. Je connois la bonté de votre cœur; vous serez toujours affligée, de quelque façon qu'il en agisse avec vous. J'epère que je n'aurai rien à reprocher à sa mémoire, et qu'il vous aura rendu justice; j'en attends la nouvelle avec impatience. J'ai couru risque de me trouver à sa mort. Si le projet que l'on avoit fait d'aller à Pont-de-Vesle n'avoit pas été renvoyé, je l'aurois vu mourir. J'attendois d'être sûre de mon voyage; c'est la raison qui m'a empêchée de vous écrire. Je voulois vous

le mander positivement ; mais il y a trois mois que l'on en parle, et il n'y a pas de jour, depuis ce temps-là, que le projet ne change quatre ou cinq fois. Voilà où nous en sommes. Il est vrai que le temps de notre départ a été fixé au dix du mois prochain ; il seroit temps de se préparer pour les paquets. Vous devez juger de l'empressement que j'ai que ce projet s'exécute, puisque j'aurois le bonheur de vous voir, et de vous assurer de mon respectueux attachement. Il n'y a rien de si joli que mon écran ; je ne permets pas à tout le monde de s'en servir. Je vis avec madame votre fille, qui est infiniment aimable ; sa vertu, sa douceur, sa gaîté la rendent charmante ; sa figure est toujours très-belle, et, en vérité, vous la trouverez encore mieux. Son teint est plus démêlé, et elle a des couleurs à faire croire qu'elle met du rouge ; et toute connoisseuse que je suis

pour cet ornement, j'y ai été trompée au point que je n'ai pu m'empêcher de lui frotter les joues, pour voir si elle n'en mettoit point. Elle a fait raccommoder son portrait, qui est à merveille à présent : elle est tentée d'en faire faire une copie pour vous, la porter. Si je ne vais pas à Genève cette année, je la prierai de se charger du mien que je fais faire pour vous. Il sera en petit, c'est-à-dire, d'un pied de haut, sur neuf pouces environ de large. Nous sommes en guerre ouverte, madame *de Tencin* et moi, c'est-à-dire, elle me l'a déclarée ; pour moi, je me tiens coie ; et, quand je suis forcée d'en parler, mes discours sont tranquilles et humbles ; mais je tiens bon pour ne pas demander pardon, parce que je suis offensée, et que j'ai assez de maîtres, sans m'en donner de gaîté de cœur. Je la fais plus enrager par cette conduite, que si je me dé-

chaînois contre elle. Monsieur son frère a tenu bon à toutes les attaques qu'elle a faites contre moi. Je ne lui en ai pas ouvert la bouche, excepté une fois qu'il m'en parla devant madame *de Ferriol.* Je lui répondis avec toute la modération imaginable, et je finis par lui dire que j'avois espéré que toutes ces tracasseries n'iroient point jusqu'à ses oreilles; que j'étois étonnée qu'on lui en eût parlé; qu'il pouvoit bien me rendre la justice que jamais je ne m'étois plainte à lui de tout ce qu'on me faisoit. Cette conversation produisit une scène très-vive entre le frère et la sœur. Cette dernière eut beau se plaindre, et tourner mes discours malignement, il la fit taire. Madame votre fille vous contera tout cela, qui seroit trop long à écrire. Je suis enfin contente de l'archevêque. Je connois bien son cœur; je l'aimerai et estimerai toute ma vie. A

propos, il y a long-temps que vous me demandez des vers que vous m'avez prêtés, relativement à la mort de madame votre mère. Je les trouvai l'autre jour dans ma cassette; je les joins à cette lettre. La poste part; il ne me reste que le temps de vous assurer de mon très-humble respect.

LETTRE XX.

Pont-de-Vesle, 1729.

Nous voilà enfin arrivés à Pont-de-Vesle. Jugez, madame, de ma joie. J'aurai donc le plaisir de vous voir et de vous embrasser bientôt ; j'ignore encore le moment où je jouirai de ce bonheur. J'attends que M. *de Pont-de-Vesle* soit ici, et les lettres de l'archevêque, pour m'arranger. D'ailleurs madame votre fille est actuellement avec vous ; cela vous partageroit trop ; je veux la laisser établir. Nous avons tous eu bien du regret de ne l'avoir pas eue ici quelques jours. Monsieur son mari me vint voir le lendemain de son départ. Il m'attendrit beaucoup ; je le trouvai si touché, et en même temps si raison-

nable, si rempli de considération et d'estime pour madame votre fille, que me connoissant, vous devez juger si je fondis en larmes. Il faut dédommager cette aimable femme de tous ses malheurs. Elle retrouvera des parens, des amies qui l'aiment bien tendrement. Mais, hélas! il en feroit plus de cas, si elle revenoit avec une fortune brillante. On pense de cette façon à Paris; et je crois que les hommes sont par-tout les mêmes. Pour vous, madame, votre tendresse et votre bonté vous la feront recevoir avec bien de la joie. C'est une grande douceur pour une mère de vivre avec une fille telle que la vôtre. Je vous la recommande comme ma sœur bien aimée. Plaisante recommandation, penserez-vous! En a-t-elle besoin? N'est-elle pas ma fille, et une fille que j'aime tendrement?

J'avois laissé ma lettre pour recevoir

M. *de Pont-de-Vesle*, qui vient d'arriver dans ce moment ; il vous assure de ses respects. Je suis libre, et je serai bientôt auprès de vous. Préparez-vous à me trouver changée ; je ne m'en soucie que pour vous, que j'aime et respecte de tout mon cœur.

LETTRE XXI.

Pont-de-Vesle, 1729.

Je ne puis vous dire, madame, la douleur où je suis de vous avoir quittée. J'ai le cœur si gros et si serré, que j'ai cru étouffer. La crainte de vous trop attendrir, m'a fait me contraindre, en me séparant de vous ; j'ai fait ce que j'ai pu, pour que vous ne vissiez pas couler mes larmes ; mais j'en ai gagné un mal de tête affreux. Si je n'avois pas la certitude de vous revoir, je ne sais pas, en vérité, de quoi je serois capable : les réflexions morales m'accablent. La vie me paroît si courte, pour essuyer de si grandes peines, que je ne veux plus faire de connoissances, dans la crainte de m'exposer à la peine où je suis ;

mais tout cela se détruit à mesure que je le pense. Je me dis que je ne trouverai jamais d'amie qui mérite d'etre aimée sur tous les points, comme vous; je ne pense plus à la retraite; mes idées là-dessus sont évanouies. Je me priverois par là absolument de l'espérance de vous aller voir souvent; et d'ailleurs, madame, je sens trop les conséquences de ce parti-là. Depuis que nous en avons parlé ensemble, je puis me conduire aussi-bien dans le monde, et même mieux. Plus ma tâche est difficile, plus il y a de mérite à la remplir; et je dois, par reconnoissance, rester auprès de madame *de Ferriol*, qui a besoin de moi. Hélas! madame, je me rappelle sans cesse notre conversation dans votre cabinet: je fais des efforts qui me tuent. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de ne rien épargner pour que l'une des choses arrive. Mais, madame, il

m'en coûtera peut-être la vie ; car, pour les espérances, elles sont si éloignées, que je mourrai peut-être de vieillesse, avant qu'elles arrivent. On m'a chargée de cent mille jolies choses pour vous ; il est juste que je vous en fasse part. Voici deux articles de ses lettres.

« Mille respects à votre amie : assu-
» rez-la qu'il y a tant de sympathie
» dans votre façon de penser et la mienne,
» qu'il ne me seroit pas possible de ne
» pas partager avec vous les sentimens
» que vous avez pour elle ».

Dans une précédente, que je reçus à Lyon.

« Je vous félicite du plaisir que vous
» avez eu de voir et d'embrasser ma-
» dame *Calandrini*. Je connois votre
» cœur, et je ne suis pas surpris des
» larmes que la joie vous a fait ré-

» pandre. J'en ai répandu aussi, ma
» chère *Aïssé*, en lisant votre lettre,
» et je n'ai pas été plus touché de la
» peinture que vous faites de vos trans-
» ports, que de l'empressement avec
» lequel madame *Calandrini* vous a
» reçue. Dites-lui bien, je vous prie,
» que j'ai une extrême reconnoissance
» des marques de son souvenir : le goût
» que l'on a pour la vertu, doit être
» la mesure du respect que l'on a pour
» elle. Je la crois trop juste, et je lui
» crois trop de sentimens, pour con-
» damner l'amitié que vous avez pour
» moi. Si vous pouviez lui peindre l'at-
» tachement que j'ai pour vous, ma
» chère *Silvie !* Dites-lui bien qu'il
» n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura ja-
» mais un moment dans ma vie où je
» cesse de vous aimer. Demeurez à Ge-
» nève tout le temps que vous pour-
» rez ; je regrette moins votre absence.
» J'imagine

» J'imagine que votre santé y est en sû-
» reté. Je suis en peine des fatigues du
» retour. Conservez-vous, ma chère
» *Aïssé*. Aimez-moi ; c'est là le véritable
» fondement du bonheur de ma vie ».

Voilà, madame, bien des choses qui blessent ma modestie ; mais aussi je serai plus excusable à combattre si lentement. Hélas ! que l'on est heureuse, quand on a assez de vertu pour surmonter de pareilles foiblesses ; car, enfin, il en faut infiniment pour résister à quelqu'un que l'on trouve aimable, et quand on a eu le malheur de n'y pouvoir résister. Couper au vif une passion violente, une amitié la plus tendre et la mieux fondée ! Joignez à tout cela de la reconnoissance ; c'est effroyable ! La mort n'est pas pire. Cependant vous voulez que je fasse des efforts : je les ferai ; mais je doute de m'en tirer avec honneur, ou la vie sauve. Je crains de retourner à Paris. Je crains

tout ce qui m'approche du chevalier, et je me trouve malheureuse d'en être éloignée. Je ne sais ce que je veux. Pourquoi ma passion n'est-elle pas permise ? pourquoi n'est-elle pas innocente?

Mandez-moi au plutôt de vos nouvelles. Permettez que je vous embrasse mille fois, et de tout mon cœur. Beaucoup d'amitiés à mesdames vos filles. Je les embrasse toutes; souvenez-vous de votre *Aïssé*, et soyez persuadée de tout son attachement, et de tout son respect pour vous; il est extrême.

LETTRE XXII.

Pont-de-Vesle, 1729.

J'ai retardé de vous écrire, parce que j'ai été assez incommodée ; j'ai eu une colique très-violente. Je n'ai pas manqué de dire que c'étoit vous qui m'aviez préservée ; car je n'ai eu aucun mal à Genève ; mes maux ont respecté ma joie ; ils feroient bien mieux de ne pas se mêler à ma douleur. Je vous ai quittée, madame, avec un chagrin extrême. Vos lettres m'ont serré le cœur et ont renouvelé mes larmes. A chaque instant, je me rappelle la douceur, la tranquillité, la candeur avec laquelle j'ai passé ce peu de temps auprès de vous. J'ai trouvé les personnes avec qui je vivois à Genève,

selon les premières idées que j'avois des hommes, et non pas selon mon expérience. Je me retrouve presque moi-même, comme dans le moment que j'entrois dans le monde, sans humeur, sans peines, sans chagrins. Combien tout a changé! Que les habitans de ces lieux sont différens de ceux des vôtres! je n'ai pas eu un moment de bonne humeur, depuis notre séparation. J'ai retrouvé ici des coliques, le serein, les concerts, les puces, les rats, et qui pis est, des hommes, non pas de l'ancienne roche, mais de la nouvelle. Tenons-nous-en aux réflexions générales. Vous me pardonnerez bien de ne pas entrer sur cette matière dans des détails.

Vous m'affligez beaucoup de m'apprendre que madame votre belle-sœur *P.* . . . . est malade; je sais combien vous l'aimez, et je l'estime et l'aime de tout mon cœur. J'ai fait vos complimens

à l'archevêque (1), et aux autres qui vous en remercient. Ce premier m'a fait beaucoup de questions sur mon séjour auprès de vous, sur la douleur de nous séparer, et sur votre ville. Il se flatte qu'on l'aime un peu dans ce pays. Je n'ai pas manqué de lui dire que l'on m'avoit demandé de ses nouvelles. J'ai nommé les gens qu'il dit ses amis. Il m'a grondée de ne lui avoir pas emprunté sa litière pour vous aller voir, qu'il y seroit allé lui-même très-volontiers, vous aimant beaucoup. Il me fit faire la description de votre maison de campagne; de la façon dont vous viviez en ville; en un mot, il s'informa de tout, soit par amitié pour vous, soit pour me dire des choses obligeantes. Il y réussit très-bien; car je lui

(1) Le cardinal *de Tencin*, archevêque de Lyon.

sus le meilleur gré du monde de toutes ses questions. Pour sa sœur, elle ne m'en fit que très-peu : elle cherchoit des discours pour elle, et rien autre chose. M. *de Pont-de-Vesle* partage de tout son cœur mon enthousiasme.

Nous passons d'ailleurs notre temps ici assez tristement. Le matin, après la messe, l'archevêque s'enferme avec un jésuite jusqu'à dîner. Après le dîner, une partie de quadrille pleine de rapine et d'aigreur : le tout pour cinq sous que l'on ne paie point; toujours une compagnie de la ville peu divertissante, et à qui il faut faire autant de cérémonies qu'à des intendans. Sur le soir, on va se promener. La maîtresse du logis et moi, nous restons, l'une à lire, l'autre à tricoter ou à découper. Après la promenade, un concert qui arrache les oreilles. On soupe très-mal ; on n'a ni bons poissons, ni des amis. Songez - vous bien à la différence

de ce séjour à Genève, pour moi, et combien j'ai de raisons pour vous regretter ?

Vous pouvez m'écrire en toute sûreté : on me rend directement mes lettres. La personne qui les retire, a ordre de les remettre à moi seule, pas même à ma fidèle *Sophie*. La peur que l'on a de payer les ports de lettres, fait que l'on n'ose pas demander si j'en ai eu. L'archevêque paie mes places et celle de *Sophie* dans la diligence : c'est bien honnête à lui assurément. Malgré toutes les avarices de madame *de Ferriol*, sa mauvaise humeur et ses discours, souvent désobligeans, elle étoit dans une grande inquiétude de ma santé pendant mon séjour auprès de vous. Elle disoit : « elle est partie malade ; elle a la fièvre ou la petite vérole. » Elle paroissoit aussi en peine de moi que de son fils. Sa femme de chambre disoit à *Sophie* que sa maî-

tresse ne pouvoit passer l'hiver auprès de son frère à Embrun, sans moi, et que la crainte que je ne voulusse pas y aller, l'empêcheroit d'y penser. Concevez vous, madame, à la façon dont elle agit avec moi, qu'elle puisse regarder comme un malheur de ce que je serois séparée d'elle? *D'Argental* m'a écrit: je reçus sa lettre, en revenant de chez vous. Il y avoit cent mille choses pour vous; je vous les laisse imaginer. Ma lettre seroit trop longue, si je vous les répétois. Nous partons d'ici dans quinze jours, pour aller à Ablons. Madame *de Ferriol* y sera dix ou douze jours. Pour moi, j'irai à Sens, voir qui vous savez (1). J'y resterai le plus que je pourrai. Madame *de Ferriol* m'y viendra joindre. Vous aurez

(1) Sa petite-fille, au couvent.

des

des détails de mon entrevue : j'aurai vu cette année tout ce qui m'est cher. Adieu, madame ; mes sentimens et mon âme vous sont dévoués.

LETTRE XXIII.

Pont-de-Vesle, 1729.

VOILA enfin le bienheureux jour arrivé. Je pars d'ici demain matin, et je n'ai que la nuit à passer. Madame *de Ferriol* avoit bien raison de dire que je ne pouvois tenir ici. En revenant de chez vous, je suis morte d'ennui, et ma santé, d'accord avec l'ennui, m'a très-mal traitée. Je me suis fait saigner : cela ne m'a pas réussi : mes maux de tête et mes coliques sont toujours aussi fréquens; peut-être est-ce l'air du pays et les eaux.

J'attendois une réponse de vous, avant de partir; mais j'espère que vous aurez la bonté de m'écrire à Sens. J'y serai le 15 de ce mois. Mon adresse est chez madame de *V*....., abbesse de Notre-Dame.

Madame *de Bolingbrocke* a pensé mourir à Reims d'une colique à quoi elle est sujette. Elle a été à l'extrémité; elle est mieux, et je la trouverai à Sens. Mandez-moi de vos nouvelles et de celles de madame *P*..... Sa sciatique m'inquiète. Vous êtes, je crois, de retour en ville, assise sur ce bon canapé, avec vos aimables filles autour de vous, et toute votre famille empressée à vous voir. Vous jouissez de l'estime et de l'amitié de tout ce qui est auprès de vous, et vous n'avez aucun sentiment pénible à combattre. Que je souhaiterois passer mes jours ainsi! Vous savez à qui je dois des complimens. Voulez-vous bien les faire à votre choix? Pour monsieur votre mari, je ne vous en charge pas; j'ai remarqué que vous aviez toujours un peu de jalousie. Madame votre fille voudra bien lui faire quelques agaceries de ma part, et me rendre ce petit service; en recon-

noissance, je l'embrasse de tout mon cœur.

Madame *de Nesle* est morte, dit-on, de la rougeole ; mais les amies particulières, et qui sont, par conséquent, au fait, disent qu'il y avoit complication de maux, et que de plus robustes qu'elle y auroient succombé. M. *de Richelieu* est dans le même cas, excepté qu'il n'est pas mort ; mais on me mande qu'il se meurt. Madame *d'Aumont* et son mari, qui n'ont que la rougeole, s'en tirent très-bien. Je ne sais si je vous ai mandé que M. *de la Ferrière* marie sa fille à un homme qui a vingt mille livres de rente, et qui demeure à Lyon. C'est une grande joie pour la mère d'avoir sa fille auprès d'elle. Ils méritent bien tous deux de trouver ce beau parti ; car ils avoient refusé pour leur fille, un homme fort riche, mais vieux, et qu'elle n'auroit pu aimer. Ils lui donnent dix

mille écus, et vingt mille francs après leur mort. C'est une très-aimable fille. Adieu, madame; j'ai bien de la peine à vous quitter. Plût à Dieu que je fusse avec vous réellement ! Je ne pourrois plus m'en séparer. Il m'en a trop coûté, et il m'en coûte trop tous les jours, en m'en souvenant. Adieu, madame; je vous aime de tout mon cœur. Je vais encore m'éloigner de vous, et ce n'est pas sans regrets. Vous aurez de mes lettres, quand je serai à Paris. Je serai trop occupée à Sens, pour avoir le temps de vous écrire.

LETTRE XXIV.

Paris, 1729.

Vous m'avez demandé un compte exact de mon retour à Paris et de mon séjour à Sens. J'ai trouvé la petite très-grande, mais fort pâle. Sa figure est noble. Elle est bien faite; elle a les plus beaux yeux que vous ayez vus, l'air délicat. Elle a de l'esprit, de la douceur, de la raison, mais d'une distraction inouie, le caractère et le cœur à souhait. Je crois sans prévention que ce sera un bon sujet. La pauvre petite m'aime à la folie: elle fut si saisie de joie de me voir, qu'elle fut prête à se trouver mal. Vous devez juger de tout ce que je sentis en la voyant. Mon émotion étoit bien vive, d'autant plus qu'il falloit la cacher. Elle

me dit cent fois que c'étoit un bien heureux jour pour elle que celui de mon arrivée. Elle ne pouvoit me quitter; et cependant, dès que je la renvoyois, elle s'en alloit avec une douceur extrême ; elle écoutoit mes avis, et paroissoit appliquée à en profiter. Elle ne cherchoit point à s'excuser de ses fautes, comme les enfans. Hélas ! la pauvre petite, quand je suis partie, étoit si pénétrée de douleur, que je n'osai la regarder, tant elle m'attendrissoit : elle ne pouvoit parler. J'emmenai l'abbesse avec moi, pour voir madame *de Bolingbrocke*, qui étoit à Reims, où elle avoit été très-mal, et qui comptoit de là aller à Paris. Tout le couvent étoit en pleurs du départ de l'abbesse, et la pauvre petite disoit : « Pour moi, mesdames, je suis aussi fâchée que les autres de vous voir partir ; mais je crois que cela est nécessaire, et que madame *de Bolingbrocke* sera bien aise

de vous voir, et que votre vue lui fera du bien ; c'est ce qui me console un peu de votre départ » ; et puis la pauvre petite étouffoit. Elle s'assit sur une chaise, n'ayant pas la force de se soutenir, et elle m'embrassoit et me disoit : « Voilà un furieux contre-temps, ma bonne amie ; car vous seriez restée ici davantage. Je n'ai ni père, ni mère ; soyez, je vous prie, ma mère ; je vous aime autant que si vous l'étiez ». Vous jugez, ma chère madame, dans quel embarras ce discours me mettoit ; mais je me suis très-bien conduite. J'y ai resté quinze jours, et mon rhumatisme m'a prise là. Je fus perclue de tout mon corps. Pendant deux jours, elle ne me quitta pas. Elle resta cinq heures d'horloge au chevet de mon lit, sans qu'elle voulût me quitter, elle me lisoit pour m'amuser, et puis elle m'entretenoit, et je m'assoupissois un moment. Elle craignoit de

me réveiller, et n'osoit respirer. Une personne de trente ans n'auroit pas été plus capable d'attention. Mademoiselle *de Noailles* vouloit qu'elle vînt jouer avec elle. Elle la pria de l'en dispenser, ne voulant point me quitter. Enfin, madame, je suis persuadée que, si elle avoit le bonheur d'être connue de vous, vous l'aimeriez beaucoup. Madame *de Bolingbrocke* la veut emmener avec elle, et avoir soin de sa fortune, ce qui afflige terriblement qui vous savez; il en est fou. Je ne puis exprimer toute la joie qu'il a eue de mon retour; tout ce que la vivacité d'une passion violente peut faire faire et dire, il l'a fait et dit. Si c'est jeu, il est bien joué. Il est revenu, plusieurs fois, après de longues et pénibles chasses: enfin, le roi lui dit la dernière fois, quand il demanda congé, car il faut le demander toujours au roi directement, ce qu'il avoit tant à faire à

Paris ; il fut déconcerté de la demande, et rougit ; il ne put dire autre chose, sinon qu'il avoit des affaires.

Ce 2 décembre.

Depuis seize jours que cette lettre est écrite, le chevalier est revenu de Marly, avec la fièvre, une attaque d'asthme, et un rhumatisme sur les reins ; il souffre beaucoup. Je suis dans un état violent; il faut que je vous écrive pour me distraire : je n'ai de consolation que celle de penser à vous. Si j'étois plus raisonnable, j'oserois vous faire part de toutes mes réflexions. J'ai beaucoup de chagrins ; il n'y auroit que vous qui pourriez entrer dans mes peines : le résultat de tous mes regrets, c'est que je vous aime tendrement, que vous méritez de l'être, et qu'il n'y a que vous dans le monde qui en êtes digne. Vous me répondrez à cela qu'il y a bien de l'orgueil

et de l'amour-propre dans ce que je dis. Il peut y en avoir un peu ; mais ce n'est point dans le sens que vous l'entendez. Je suis très-imparfaite ; mais j'exige des autres ce que je n'ai pas moi-même. Toutes vos qualités me sont agréables, quoique je n'aie pas le bonheur de les posséder. La vertu, l'esprit, la douceur, la délicatesse, l'honnête sensibilité, la pitié pour les malheureux et pour ceux qui ne sont pas dans le bon chemin, sont des qualités utiles pour les autres, quoique l'on ne les possède pas soi-même. Encore une chose qui satisfait mon cœur, c'est que je sens que je puis dire tout ce que je pense de vous, sans pouvoir être accusée de prévention, ni de flatterie. Vous êtes, enfin, selon mon cœur et mon âme. L'amour partage mon cœur avec vous, madame; mais, si je ne trouvois pas, dans l'objet, ces vertus que j'aime en vous, il

ne subsisteroit pas. Vous m'avez rendue délicate sur cet article. Je l'avoue à la honte de l'amour ; il cesseroit, s'il n'étoit pas fondé sur l'estime. Adieu ; madame.

LETTRE XXV.

Paris, 1730.

Vous êtes surprise, madame, que j'aie été si long-temps sans avoir eu l'honneur de vous écrire; ce n'est pas assurément que j'en eusse une grande envie; mais j'ai été assez incommodée d'un très-gros rhume qui m'a fait garder le lit. J'ai voulu plusieurs fois me lever de bonne heure, pour me mettre à mon écritoire, pour causer avec vous, et toutes les fois, j'ai été interrompue soit par des visites, ou par des invitations. J'ai été premièrement nichée dans un galetas, pendant quinze jours, que madame *de V*.... et sa compagnie se sont emparées de ma chambre et de tous mes ustensiles. Après cela, madame *de Bolingbrocke* est arrivée

de Reims malade, et dans un grand besoin de nous tous, pour l'aider à se ranger dans sa maison, et à recevoir ses visites; elle est un peu mieux. Toutes les personnes qui ont des bontés pour moi, se relayent pour ne pas me laisser un instant tranquille; je ne suis pas rentrée pour me coucher, avant trois heures du matin. Je vis hier M. votre neveu, que j'ai trouvé beau et bien fait. Je viens d'apprendre quelque chose qui m'a surprise. M. *de Bellegarde* (1) a dit à M. *de Marcieux* que madame votre cousine n'avoit jamais voulu l'écouter comme un amant; qu'elle lui avoit dit que ses discours ne lui convenoient pas, et que s'il continuoit,

---

(1) M. *de Bellegarde*, cadet sans fortune, fut ensuite en Pologne, où il épousa la sœur du maréchal *de Saxe*, fille d'Aurore *de Konigsmark*. Rien de plus vrai (*Note de M.* de Voltaire).

elle ne le verroit plus; qu'un homme de sa naisssnce et de son âge devoit mieux faire que l'amour ; qu'il devoit aller dans les pays étrangers chercher du service ; qu'elle lui prêteroit 10,000 écus, et que s'il avoit besoin de davantage, elle le lui feroit tenir ; qu'elle ne disconvenoit pas qu'elle n'eût beaucoup d'estime et d'amitié pour lui, mais qu'elle ne vouloit point d'amour. Il a assuré M. *de Marcieux*, à qui il a raconté cette conversation telle qu'elle étoit, qu'il partoit de suite pour la Pologne, et que n'ayant aucun secours de sa famille, il se trouvoit dans le cas d'accepter les offres de madame *V*...., et qu'il devoit aux procédés généreux et désintéressés de cette dame, la plus grande reconnoissance. Je ne puis m'empêcher, je vous l'avoue, de trouver cela très-bien, si cela est.

Je suis si lasse des humeurs de mademoiselle *Bideau*, que je suis résolue de

me tirer de ses pattes à quelque prix que ce soit. Je vendrai ce qui me reste de pierreries, me défaisant, sans regrets, de ces joyaux qui me divertissent, mais qui me seroient insupportables, si je continuois d'avoir un fardeau si pesant. Elle exige beaucoup de moi; elle trouve que je lui ai trop d'obligations, pour que ma reconnoissance soit bien grande. Elle traite de manie et de sottise ce qu'elle a pratiqué toute sa vie. La dévotion, qui est à présent sa dernière ressource, sert encore à me tyranniser. Rien n'est si difficile que de faire son devoir auprès des gens que l'on n'aime point, et que l'on n'estime point. Madame *de Ferriol* est d'une avarice sordide; elle ne fait plus que végéter; mais d'une façon si triste! elle est si aigre, que personne n'y peut tenir. Tout le monde l'abandonne. *D'Argental* m'a tant parlé de vous et des vôtres et avec tant d'attachement, que je lui

lui en sais un gré infini, et l'aime davantage.

Le maréchal *d'Uxelles* a quitté la cour avec courage ; mais il est comme *Charles-Quint*, il s'en repent. Il se flatte, dit-on, que le roi lui ordonnera de revenir ; mais il ne lui a rien dit : on assure que c'est à l'occasion du traité, qu'il l'a quitté. Cela lui fait honneur ; car le public n'en a pas été content.

Le chevalier est mieux. Je voudrois bien qu'il n'y eût plus de combat entre ma raison et mon cœur, et que je pusse goûter parfaitement le plaisir que j'ai de le voir. Mais hélas ! jamais. Mon corps succombe à l'agitation de mon esprit : j'ai de grandes coliques d'estomac ; ma santé est furieusement dérangée. Adieu, madame, je finis cette lettre qui n'est qu'une rapsodie ; je ne sais comment vous vous en tirerez.

LETTRE XXVI.

Paris, 1730.

Je vis hier M. *de Villars* (1), qui me dit qu'il vous enverroit son portrait incessamment. Il a été assez incommodé; je lui sus bien bon gré de ce qu'il passa deux heures dans ma chambre; nous fûmes seuls, et nous parlâmes de Genève tout à notre aise. Depuis trois mois, je suis garde-malade. Madame *de Bolingbrocke* a été très-mal. Je l'ai vu beaucoup souffrir; j'ai cru plusieurs fois qu'elle resteroit dans mes bras; elle est actuellement dans un état très-languissant. Elle ne mange presque

(1) Capitaine aux Gardes Suisses.

point ; et son dégoût seul seroit capable de mettre aux abois une personne en santé : elle a toujours une fièvre lente. Il y a des momens où l'on craint qu'elle ne s'éteigne comme une chandelle. Elle a bien du courage, et c'est ce qui la soutient. Vous ne croiriez pas, en l'entendant causer quelquefois, qu'elle fût malade, à la maigreur près, qui est extrême. La machine s'affoiblit tous les jours; elle a un peu mieux mangé ces deux jours. *Silva* et *Chirac*, ses médecins, ne connoissent point son mal, et ne travaillent pas avec connoissance de cause. Madame *de Ferriol* refuse opiniâtrement de remédier à une bouffissure qui est répandue sur son visage. Elle est d'un changement si grand, que, si vous la rencontriez, vous ne la reconnoîtriez pas : elle est menacée d'apoplexie et d'hydropisie Elle est engourdie au point que, quand elle

reste une demi-heure assise, elle ne peut se relever; elle dort par-tout. La maladie de son maréchal la tient un peu alerte; elle en est très-affligée.

Il faut vous parler de nouvelles. Vous savez apparemment la mort du pape. Le cardinal *Alberoni* se flatte de l'être. Les Sauvages de la Lousiane ont égorgé une colonie française. Une sauvagesse aimoit un français, et l'avertit de ce qu'on tramoit contre sa nation. Celui-ci le dit au commandant, qui fit comme le maréchal *de Villars*, et crut que l'on n'oseroit point l'attaquer. Il a été puni comme son modèle; car il a été le premier égorgé. La question est de savoir lequel a été le plus puni. L'exil pour un homme ambitieux est pire que la mort. Le commandant auroit peut-être préféré la vie. On prétend que les Anglais ont animé les Sauvages. On est très-embarrassé sur le parti à prendre avec eux. Cela a fait

baisser les actions et a causé bien des alarmes. Pour moi, j'en ai une très-petite, parce que j'y suis bien peu intéressée, n'ayant que la moitié d'une action; mais, mes amis en ayant, cela suffiroit pour que j'en fusse inquiète. J'en ai parlé à une personne assez au fait, qui m'a assuré que l'on feroit mal de les vendre. La vie est si mêlée de chagrins, qu'il faut, madame, n'être pas si sensible. Moi qui vous parle, je me tue de sensibilité. M. *Orry*, intendant de *Quimper-Corentin*, vient d'être fait contrôleur-général. On a remercié M. *du Tort*. On dit que le nouveau ministre a de l'esprit et de la capacité. Cela a pourtant surpris tout le monde. Mes chères sœurs, permettez-moi ce nom avec mesdames vos filles, j'ai pour elles les sentimens que l'on a pour d'aimables sœurs. Embrassez-les, je vous prie, pour moi, aussi-bien que votre mari, pour qui

j'aurai toute ma vie de la coquetterie et de la reconnoissance.

Je suis très - incommodée depuis six semaines. J'ai de la diarrhée qui m'a débarrassée de mon rhumatisme et de mes coliques ; mais le remède pourroit être plus dangereux que le mal. Je suis maigrie et très-foible : je vais prendre de l'émétique. Adieu, madame ; aimez - moi toujours un peu. Soyez persuadée que personne ne vous aime plus tendrement, ne vous estime et ne vous honore plus parfaitement. Vous feriez le bonheur de ma vie, si je pouvois vivre avec vous. Notre séparation me paroît tous les jours plus cruelle, et m'afflige sensiblement. Quelque malheur qu'il y ait à sentir, mes sentimens pour vous seront toujours de la dernière vivacité.

LETTRE XXVII.

Décembre 1730.

Il y a mille ans, madame, que je ne vous ai fait ma cour; ce n'est pas assurément que je ne pense bien à vous, et que je ne me rappelle tous les plaisirs que j'ai goûtés à Genève. La mémoire, soutenue par le sentiment, me représente tout, jusqu'aux moindres choses, bien vivement : mes idées font bien du chemin. Arrivée chez vous, je vous vois, je vous embrasse, je pleure de joie ; et mon cœur se serre, lorsque je vois que ce n'est qu'en idée. Permettez que j'embrasse mes chères sœurs, mes chères bonnes amies ; j'ai bien du plaisir à vous aimer, et vous manquez ici à mon bonheur. Madame *de Ferriol* me flatte en-

core d'un voyage à Pont-de-Vesle ; elle se porte mieux. Pour ma santé, elle n'est pas bien merveilleuse. J'ai l'estomac fort dérangé, de grands maux de tête, souvent des rhumes, et beaucoup de foiblesse.

Je veux vous rendre compte de l'état de mes finances. Vous savez qu'il y a long-temps que je dois, et dépensois, sans trop savoir ce que je pouvois dépenser. Enfin, lassée de ce désordre, j'ai emprunté 2,000 écus pour payer mes dettes criardes, que je rendrai dans quatre ans, en donnant par année 1,800 livres de mes rentes ; je me réduis alors à 1,200 livres : je serai bien à l'étroit, mais bien soulagée de ne devoir plus que 44000 livres à M. *Pâris de Montmartel*, à qui je donnerai 1,000 livres par année. J'aurai le bonheur de ne plus voir de créanciers ; ils ne seront pas si aises d'être débarrassés de moi, que je le serai de l'être d'eux ; car

car ils sont bonnes gens et ne m'ont point tourmentée. J'ai eu le plaisir d'arranger les affaires de *Sophie*, de façon qu'elle est à proportion plus riche que moi. J'espère que nous mangerons notre revenu ensemble. Je ne puis assez vous exprimer la joie que j'ai d'avoir pris mon parti de payer, pour n'avoir obligation à personne. Madame *P*... se ressouvient-elle de moi? Elle seroit bien ingrate, si elle ne m'aimoit pas un peu; car je la respecte et l'honore infiniment. Ne m'oubliez point, s'il vous plaît, auprès de M. *de Caze*. Madame la duchesse de *Saint-Pierre* m'a beaucoup demandé de ses nouvelles, et m'a chargée de lui faire ses complimens. Elle l'aime bien, à ce qu'elle m'a dit. Dites-lui que cette dame est toujours plus belle : elle a conservé un beau teint, une belle gorge. Elle est comme à vingt ans; elle est très-aimable : elle a vu bonne compagnie; et un mari

sévère, et qui connoissoit le monde, l'a rendue d'une politesse charmante. Elle sait conserver l'air d'une grande dame, sans humilier les autres. Elle n'a point du tout cette politesse haute qui protége; elle a bien de l'esprit; elle sait dire des choses flatteuses, et sait mettre les gens à leur aise.

Je fis, il y a quelques jours, vos complimens à madame *de Tencin* moi-même. Vous êtes surprise; mais écoutez, et vous le serez davantage. J'étois dans la chambre de madame sa sœur. Elle entra; je voulus m'en aller. C'est ce que je faisois ordinairement, parce qu'elle me refusoit le salut. Elle étoit d'un embarras horrible; elle m'attaqua de conversation, loua d'abord la robe que je portois, me parla de la santé de madame sa sœur, et enfin elle resta deux heures à toujours causer et de très-bonne humeur. Nous vînmes à parler de notre voyage en Bourgogne,

à Pont-de-Vesle, à Genève. Je pris cette occasion, et lui dis que j'avois reçu dernièrement votre lettre où vous me chargiez de lui faire des complimens. Elle me dit que cela la surprenoit, qu'il y avoit des temps infinis qu'elle n'avoit entendu parler de vous. Je l'assurai que ce n'étoit pas votre faute; que, presque dans toutes vos lettres, vous me faisiez des complimens pour elle, et que, comme je n'avois pas l'honneur de la voir, j'en avois chargé plusieurs personnes, entr'autres *d'Argental;* que, sur-tout à mon départ de Genève, vous m'aviez recommandé de lui faire bien des amitiés de votre part. Elle me dit que ce ressouvenir lui faisoit bien du plaisir, parce qu'elle vous aimoit beaucoup. Elle me fit bien des questions sur votre santé et sur vos affaires. Je lui rendis compte de l'arrangement que vous aviez fait; elle dit à cela qu'elle vous connoissoit bien, et que personne

n'étoit plus capable que vous, de bons et nobles procédés. Depuis ce temps-là nous nous sommes revues. Nous avons fait la conversation, comme si nous n'avions pas été mal ensemble et sans éclaircissemens. J'en veux rester à ce point. Je ne vais point chez elle. Il me sera difficile de l'éviter; mais, si j'y vais, fiez-vous en à moi, ce sera sobrement.

On ne parle ici que de l'abbé *Pâris*, des miracles et des convulsions qui s'opèrent sur son tombeau. Les uns disent qu'il fait des miracles; les autres, que ce sont des friponneries. Les partis s'exercent à outrance. Les neutres et les bons catholiques, c'est-à-dire, les vrais, sont peu édifiés. On n'entend que calomnie, fureur, emportement et friponnerie. Les mieux sont ceux qui ne sont que fanatiques, et ceux-là se croient tout permis. Voilà ce qui fait le sujet de toutes les conversations, et messieurs

de B..... les chansonnent. Il y a des couplets sur la duchesse douairière ; ils sont trop grossiers pour que je vous les envoie. On joue à l'Opéra *Calirrhoë*, qui ne réussit pas, quoique cet opéra soit intéressant et joli ; mais le grand air à présent est de n'aller que le vendredi à l'Opéra, et d'ailleurs, comme tout est esprit de parti, les partisans de la *Le Maure* sont en plus grand nombre à présent que ceux de *La Pellissier*. M. *d'Argental* est amoureux de cette dernière ; il est aimé, et il s'en cache beaucoup. Il croit que je l'ignore, et je n'ai garde de lui en parler. Elle en est folle ; elle est tout aussi impertinente que la *Le Couvreur* ; mais elle est sotte, et ne lui fera point faire de folie. C'est un furieux ridicule à un homme sage et en charge, que d'être toujours attaché à une comédienne. Tous les partisans de la *Le Maure* trouvent la *Pellissier* ou-

trée et peu naturelle. Ils disent que c'est M. *d'Argental* et ses amis qui la gâtent. Cela m'afflige ; mais, connoissant son abandon pour ce qu'il aime, je me console de cela, parce qu'il s'en cache, et que, par conséquent, il vit plus avec le monde pour se dépayser. Pour M. *de Pont-de-Vesle*, il se porte à merveille ; il est galant au possible ; il me demande souvent de vos nouvelles. M. *de Ferriol* est assez bien, mais horriblement sourd et gourmand. Voilà un compte exact de toutes les nouvelles ; mais je ne vous ai pas encore rendu compte de mon cœur. Pour vous, je vous aime parfaitement. Cette amitié fait le bonheur de ma vie, et souvent la peine ; car j'ai le cœur serré, quand je pense qu'une personne que j'aime si tendrement, je ne la vois point. Aimez-moi, madame, comme je vous aime.

LETTRE XXVIII.

Paris, 1731.

MA santé, madame, se rétablit tout doucement. Ma convalescence est longue; mais ma maladie l'a été. Il n'est point surprenant que j'aie de la peine à réparer mes forces. Vos bontés et vos vœux pour moi me font un bien infini; je vous en remercie de tout mon cœur. Vos lettres m'ont fait un grand plaisir; mais le chagrin de vous causer des inquiétudes diminue ma satisfaction d'être autant aimée. En vérité l'attachement tendre que je vous ai voué, mérite les bontés que vous avez pour moi. Je vous aime et vous estime comme vous le méritez; c'est sans bornes. Continuez, madame, à me rendre heureuse; car je mourrois de douleur, si vous cessiez d'avoir de l'amitié pour moi.

Madame *de Tencin* est, comme vous le savez, exilée à Ablons depuis quatre mois. Elle a été très-malade. *Astruc* est comme *Roland*. Je ne sais si c'est badinage, ou si c'est tout de bon ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne la plaint, et bien des gens disent qu'elle n'a rien de mieux à faire qu'à mourir. Voilà de bons propos. M. *de Saint-Florentin* est à l'extrémité : s'il en revient, il deviendra sage, ou il sera incorrigible. M. *de Gèvres* et le duc *d'Épernon* sont toujours exilés. On appelle leur conjuration, la *Conspiration des Marmousets*. Tout le monde se moque d'eux. M. *de Bedevolle* étoit un des conjurés ; il laisse une réputation qui ne flaire pas comme baume. On dit que c'est un esprit très-dangereux, d'autant plus qu'il est fripon. Adieu, madame ; je ne puis écrire plus long-temps ; je suis trop foible.

LETTRE XXIX.

Histoire de mes Amours avec le duc de Gesvres.

1731.

Je conviens, madame, malgré votre colère et le respect que je vous dois, que j'ai eu un goût violent pour M. le duc *de Gesvres*, et que j'ai même porté à confesse ce grand péché. Il est vrai que mon confesseur ne jugea pas à propos de me donner de pénitence. J'avois huit ans, quand cette passion commença ; et, à douze ans, je tournois en plaisanterie mon goût ; non que je ne trouvasse M. *de Gesvres* aimable, mais je trouvois plaisans tous les empressemens que j'avois eus d'aller causer et jouer dans les jardins avec lui et ses frères : il a deux ou trois ans

plus que moi, et nous étions, à ce qui nous paroissoit, beaucoup plus vieux que les autres. Cela faisoit que nous causions, lorsque les autres jouoient à la cligne-musette. Nous faisions les personnes raisonnables; nous nous voyions régulièrement tous les jours; nous n'avons jamais parlé d'amour; car, en vérité, nous ne savions ce que c'étoit ni l'un ni l'autre. La fenêtre du petit appartement donnoit sur un balcon où il venoit souvent; nous nous faisions des mines; il nous menoit à tous les feux de la Saint-Jean, et souvent à Saint-Ouen. Comme on nous voyoit toujours ensemble, les gouverneurs et les gouvernantes en firent des plaisanteries entr'eux, et celà vint aux oreilles de mon Aga (1), qui, comme vous le jugez,

(1) M. *de Ferriol*, ambassadeur. Aga, mot turc qui signifie gardien.

fit un beau roman de tout cela. Je le sus : cela m'affligea, je crus, comme une personne raisonnable, qu'il falloit m'observer, et cette observation me fit croire que je pourrois bien aimer M. *de Gesvres ;* j'étois dévote, et j'allois à confesse ; je dis d'abord tous mes petits péchés, enfin il fallut dire le gros péché ; j'eus de la peine à m'y résoudre ; mais, en fille bien élevée, e ne voulus rien cacher. Je dis que j'aimois un jeune homme. Mon directeur parut étonné ; il me demanda quel âge il avoit. Je lui dis qu'il avoit onze ans : il me demanda s'il m'aimoit, et s'il me l'avoit dit : je dis que non ; il continua ses questions. « Comment l'aimez-vous, me dit-il ? Comme moi-même, lui répondis-je. Mais, répliqua-t-il, l'aimez-vous autant que Dieu ? » Je me fâchai, et je trouvai fort mauvais qu'il m'en soupçonnât. Il se mit à rire, et me dit qu'il n'y avoit point de

pénitence pour un pareil péché ; que je n'avois qu'à continuer d'être toujours bien sage, et de n'être jamais seule avec un homme ; que c'étoit tout ce qu'il avoit à me dire pour l'heure. Je conviendrai encore qu'un jour (j'avois alors douze ans, lui de quatorze à quinze), il parloit avec transport qu'il feroit la campagne prochaine. Je me sentis choquée qu'il n'eût pas de regrets de me quitter, et je lui dis avec aigreur : « Ce discours est bien désobligeant pour nous ». Il m'en fit des excuses, et nous disputâmes long-temps là-dessus. Voilà ce qu'il y a jamais eu de plus fort entre nous. Je crois qu'il avoit autant de goût pour moi que j'en avois pour lui. Nous étions tous deux très-innocens, moi dévote, lui autre chose. Voilà la fin du roman. Depuis ce temps-là, nous nous sommes rappelés nos jeunes ans, sans cependant nous trop étendre ; la matière

étoit délicate, soit plaisanterie, soit sérieusement; le sujet et nos âges me justifieront-ils, madame? voilà la vérité pure. Pour celui qui l'a dit, c'est assurément *Bedevolle;* il porte son esprit tracassier dans tous les pays qu'il habite. Vous devriez toujours prendre ma défense, et me conserver l'estime du public. Savez-vous bien que je suis réellement piquée et en colère des soupçons que vous avez de moi? Il faut que vous ne m'aimiez pas autant que je m'en étois flattée. Quoi! madame, vous me croiriez capable de vous tromper! Je vous ai fait l'aveu de toutes mes foiblesses; elles sont bien grandes; mais jamais je n'ai pu aimer qui je ne pouvois estimer. Si ma raison n'a pu vaincre ma passion, mon cœur ne pouvoit être séduit que par la vertu, ou par tout ce qui en avoit l'apparence. Je conviens, avec douleur, que vous ne pouvez arracher de mon cœur l'amour le plus violent;

mais soyez assurée que je sens toutes les obligations que je vous ai, et que je ne varierai jamais sur les sentimens tendres que je vous ai voués. Ma reconnoissance égale mon amitié et mon estime pour vous. Vous êtes la personne la plus respectable et la plus aimable que je connoisse. Je vous proteste que l'on est bien éloigné de chercher à rompre cette confiance que j'ai pour vous. Le chevalier vous aime et vous respecte infiniment; il s'attendrit quand je parle du malheur que j'ai d'être séparée de vous; et, quelque crainte que l'on ait de me perdre, l'estime est plus forte. Quand je lui ai raconté les conversations que j'ai eues avec vous, je l'ai fait pleurer, et tout ce qu'il disoit, étoit: « Hélas! j'ai couru de furieux risques ». Il paroissoit très-inquiet que cela n'eût diminué mon goût pour lui, sentant que cela en étoit bien capable. Il me remercia, après cela, de la façon du monde

la plus touchante, de l'aimer encore. Vous n'ignorez pas le fruit des soins que l'on avoit pris pour nous désunir et pour me perdre. Le chevalier a trop de délicatesse, pour que l'aversion et le mépris ne fussent pas la récompense de ces âmes basses. Jugez ce que le contraire a dû faire. On a été bien éloigné de vous attribuer le refroidissemeut de mes lettres, pendant mon séjour en Bourgogne ; il tomboit sur la *gentille Bourguignonne,* et croyoit que la maréchale me disoit du mal de lui. Son attachement devient tous les jours plus fort : ma maladie l'a mis dans des inquiétudes si terribles, qu'il faisoit pitié à tout le monde, et on venoit me rendre ses discours. En vérité, vous en auriez pleuré, madame, aussi-bien que moi. Il étoit dans des frayeurs énormes que je ne mourusse. Il n'étoit pas possible, disoit-il, qu'il pût résister à ce malheur. Sa

douleur et sa tristesse étoient si grandes, que je le consolois ; et je cachois mes maux, tant que je pouvois. Il avoit toujours les larmes aux yeux ; je n'osois le regarder, il m'attendrissoit trop. Madame *de Ferriol* me demanda un jour si je l'avois ensorcelé ; je lui répondis: « Le charme dont je me suis servie, est d'aimer malgré moi, et de lui rendre la vie du monde la plus douce ». L'envie lui fit faire la question, et la malice me fit répondre. Voilà, madame, ce que vous m'avez demandé ; mon cœur est à découvert. Je passe sous silence mes remords ; ma raison m'en fait naître ; lui et ma passion les étouffent. Quelques rayons d'espérance d'une fin, d'une conclusion, aident bien à m'égarer ; mais il n'est pas en mon pouvoir de les abandonner. Adieu, madame ; je n'en puis plus. Voilà une longue lettre pour une personne aussi foible que moi.

LETTRE XXX.

Paris, 1732.

J'ai consulté M. *Silva* et M. *Gervaisy* pour vous, madame ; ils veulent que vous vous fassiez saigner souvent, et que vous alliez absolument à des bains chauds. Comme votre santé m'est plus chère que ma propre vie, je n'ai pas oublié un mot de ce qu'ils m'ont dit. Au nom de Dieu, faites ce qu'il faut pour vous procurer une bonne santé ! Dieu l'ordonne, vos parens le désirent ardemment, et vos amis, à la tête desquels je veux être, se mettent à vos genoux. Ne me donnez point pour raison celle de la dépense. Je connois la noblesse de votre cœur, et je sais les motifs vertueux qui vous rendent si mé-

nagère ; mais les hommes , qui ne sont pas capables de sentimens si délicats , qui rapportent tout à eux, vous accuseseront d'un goût pour l'épargne. Cela seroit injuste, je l'avoue ; mais il faut vivre avec ces hommes. Laissez moins de bien à vos héritiers, et donnez-leur un bien plus précieux , qui est votre santé, votre vie : l'argent que vous économiserez, pour remédier à votre santé, n'est fait que pour s'en servir. Je connois votre famille : ils donneroient tous une partie de leurs jours pour prolonger les vôtres. Je vous dis tout cela avec une vivacité qui ne peut vous déplaire , puisque c'est l'intérêt le plus vif et le plus tendre qui le dicte à ma plume ; et il est difficile de se modérer, quand on est occupé, comme je le suis, d'une amie telle que vous, et dont la santé me tient au cœur. Promettez-moi donc que vous ferez les remèdes nécessaires. Songez , et soyez

bien convaincue que, si vous êtes mieux, je serai indubitablement soulagée. Je me chagrine et m'attendris pour vous. Je ne puis penser à vous, que je n'aie le cœur gros. La crainte et la douleur étouffent des souvenirs qui me plairoient. Laissez-moi penser à vous doucement. Enfin, si vous m'aimez, faites votre possible pour guérir.

Il faut que je vous parle de mon foible corps; il est bien foible; je ne puis me remettre de ma furieuse maladie, je ne reprends point le sommeil, j'ai été trente-sept heures sans fermer les paupières, et très-souvent je ne m'endors qu'à sept heures du matin. Vous jugez bien si je peux reprendre mes forces; j'ai de la diarrhée depuis quelques jours. Les médecins ne comprennent pas trop mon mal, ils disent que jamais on n'a eu une fluxion de poitrine sans cracher. Il est vrai que j'ai eu de l'oppression, et

que j'en ai encore beaucoup. Je suis extrêmement maigrie; mon changement ne paroît pas autant, quand je suis habillée. Je ne suis pas jaune, mais fort pâle; je n'ai pas les yeux mauvais : avec une coiffure avancée, je suis encore assez bien; mais le déshabillé n'est pas tentant, et mes pauvres bras qui, même dans leur embonpoint, ont toujours été vilains et plats, sont comme deux cotterets. Vous auriez été flattée de l'amitié que tout le monde a témoignée pour une personne que vous honorez de votre tendresse, si vous aviez été témoin de tout ce qui s'est passé pendant que j'ai été en danger : tous mes amis et les domestiques fondoient en larmes; et quand je fus hors de danger (j'ignorois y avoir été), ils vinrent tous à la fois, avec des larmes de joie, me féliciter. Je fus attendrie au point qu'ils craignoient d'avoir commis une indiscrétion. Que seriez-vous devenue,

vous, madame, qui avez tant de bonté pour moi, si vous aviez été là? Il y a deux de mes amis qui étoient dans la chambre, qui n'y purent tenir. Tout cela m'a été conté depuis. La pauvre *Sophie* a souffert tout ce qu'il est possible de souffrir; elle craignoit de m'alarmer, elle vouloit avoir l'air assurée; elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour ne pas pleurer. Vous savez combien elle est pieuse; elle étoit inquiète pour mon ame; d'autant que *Silva* étoit furieux que l'on ne m'eût pas confessée. Il est vrai que, sans avoir la certitude que j'étois en danger, je l'avois demandé à madame *de Ferriol*, qui fit une autre scène. Elle radote; elle ne fut occupée que du jansénisme. Dans ce moment, au lieu de chercher un peu à me rassurer, elle saisit avec vivacité la première parole que je lui dis, pour me donner son confesseur, et que je n'en prisse point d'autre; je lui répondis d'une

façon qui auroit fait rentrer une autre personne en elle-même. J'avoue que dans ce moment je fus plus indignée qu'effrayée ; mais je m'aperçus que tout ce que je lui disois étoit inutile ; c'étoit semer des marguerites devant des pourceaux ; elle ne sentoit rien que le plaisir d'avoir escamoté ma confession à un janséniste ; elle trouva le triomphe si beau, qu'elle en devint insolente, et dit à sa femme de chambre des choses si piquantes sur *Sophie*, parce qu'elle ne m'avoit pas parlé de son confesseur, qu'elle fondit en larmes, en lui disant qu'elle et *Sophie* étoient assez affligées, pour qu'elles méritassent plus de consolations que de gronderies ; que ma femme de chambre, il est vrai, avoit eu plus d'amour pour ma vie que pour mon âme ; qu'elle se reprochoit ces sentimens, et qu'elle étoit très-soulagée de voir que j'aurois les secours de l'âme, sans qu'elle eût eu la

douleur de me l'apprendre. Que dites-vous de cette scène et de la tendresse de cette bonne dame? Mais l'on conserve toujours son caractère : s'il avoit fallu aller quatre heures à pied, pour me chercher un remède, elle y auroit été avec joie; mais les réflexions tendres et délicates, les sentimens du cœur nuls; elle étoit fâchée, comme nous le sommes, d'un indifférent qui ne nous fait point oublier le reste; elle n'étoit occupée que de la colère qu'elle prétendoit que son frère auroit, que je fusse morte entre les mains d'un janséniste; chose dont je crois qu'il se seroit peu soucié; mais elle s'étoit figurée qu'il lui en auroit su mauvais gré, et l'en auroit déshéritée. Vous direz peut-être que je m'imagine tout cela. Non, en vérité, j'ai trop vécu avec elle, pour ne la pas connoître, et d'ailleurs elle a trop peu de soin de me cacher son âme. J'at-

tribue tout ceci à une âme peu tendre et à un corps apoplectique et qui radote. Cela ne me fera jamais oublier toutes les obligations que je lui ai, et mon devoir. Je lui rendrai tous les soins que je lui dois, aux dépens même de mon sang. Mais, madame, qu'il est différent d'agir par devoir ou par tendresse! Cela a son bien. Je serois trop malheureuse, si j'avois pour elle la tendresse que j'ai pour vous. Dans l'état où elle est, il faudroit m'enterrer avec elle.

Adieu, madame, je finis cette longue épître, que je crois très-difficile à déchiffrer. Madame *de Tencin* m'aime à la folie. Qu'en croyez-vous? Je voudrois bien qu'elle ne s'aperçût pas de l'éloignement que j'ai pour elle; je me crois fausse, et quand je suis avec elle, je suis dans une continuelle contrainte. J'embrasse le mari, les femmes, les enfans. Permettez cette familiarité à votre *Aïssé*.

P. S.

P. S. J'apprends dans ce moment que le roi vient d'ordonner que le cimetière de Saint-Médard seroit fermé, avec défense de l'ouvrir que pour enterrer. Comprenez-vous, madame, qu'on ait permis, depuis près de cinq ans, toutes les extravagances qui se sont faites et débitées sur le tombeau de l'abbé *Pâris?* *Fontenelle* nous assuroit l'autre jour, que, plus une opinion étoit ridicule, inconcevable, plus elle trouvoit de sectateurs. Les hommes aiment le merveilleux; notre ami, M. *Carré de Montgeron,* (1) jure sur son salut, qu'il a vu des choses surnaturelles. Le gros livre qu'il a présenté au roi, cite des guérisons miraculeuses; aveugles-nés, boiteux, sourds, muets; appuyé de certificats authentiques, signé par des gens de probité re-

(1) M. *Carré de Montgeron*, conseiller au parlement.

connue. La postérité aura de la peine à croire que plus de vingt mille âmes aient donné dans toutes ces extravagances. Le lendemain de la clôture du cimetière, on trouva ces vers :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

LETTRE XXXI.

Paris, 1732.

J'ai été encore très-incommodée ; j'ai eu six jours la fièvre, des douleurs effroyables dans tout le corps ; je suis toujours fort oppressée et foible ; les genoux et les mains me font mal. Je me trouve mieux aujourd'hui seulement, et je n'épargne pas les ports de lettres, étant persuadée comme je le suis, madame, de votre bonté pour moi. J'envoyai, étant encore bien malade, chez M. *S*.... le prier de venir me voir, voulant lui demander de vos nouvelles, et qu'il vous donnât des miennes. On ne me permit pas de lui parler, dont j'étois outrée. Il est venu aujourd'hui ; il m'a appris le mariage de mademoiselle *Ducrest* avec M. *Pictet*.

Ah! le bon pays que vous habitez, où l'on se marie, quand on sait aimer, et quand on s'aime encore. Plût à Dieu qu'on en fît autant ici! Faites-leur, s'il vous plaît, mes complimens de félicitation. M. *S*... m'a dit que vous vous portiez assez bien, et que vous étiez à votre campagne, où vous vous amusiez. Je me ressouviendrai toujours de tons les plaisirs que j'y ai goutés. Madame *de Ferriol* revient de Sens, où elle a été très-malade, d'une indigestion des plus dangereuses; elle est heureusement mieux; mais si j'avois eu le malheur de la perdre, et que je lui survécusse, sûrement vous me verriez établie à Pont-de-Vesle. Si je suis un peu mieux, j'irai à Ablons: le changement d'air pourroit contribuer au rétablissement de ma santé.

J'ai une tabatière admirable, que madame *de Parabère* m'a donnée, et que je voudrois bien vous faire voir; car

quand j'ai quelque chose de joli, je souhaiterois bien qu'il eût votre approbation; c'est une boîte de jaspe sanguine, d'une beauté parfaite, montée en or par tout ce qu'il y a de plus habile; la forme en est charmante. Elle l'avoit depuis cinq à six ans, et l'autre jour, elle en parloit comme d'une boîte favorite. Je dis malheureusement qu'elle étoit la mienne, que je n'avois jamais vu un bijou de meilleur goût. Sur cela il n'y a ni prières, ni persécutions qu'elle ne m'ait faites pour me la faire prendre; elle me menaça de la donner au premier venu, si je la refusois : cette boîte vaut plus de cent pistoles. Elle m'entretient : il n'y a point de semaines qu'elle ne me fasse quelque présent, quelque soin que je prenne de l'éviter : je file un meuble, elle m'envoie de la soie, afin que je n'en achète pas; elle ne m'a vu cet été que de vieilles robes de taffetas de l'année précédente,

j'en ai trouvé une sur ma toilette, de taffetas broché, charmant; une autre fois, c'est une toile peinte. En un mot, si cela est agréable d'un côté, cela est à charge de l'autre. Elle a une amitié et une complaisance pour moi, telles qu'on l'auroit pour une sœur chérie. Pendant ma maladie, elle quittoit tout, pour venir passer des journées auprès de moi; enfin, elle ne veut pas que j'en puisse aimer d'autres plus qu'elle, hors le chevalier et vous : elle dit qu'il est juste, de toute façon, que vous ayez la préférence, et nous parlons souvent de vous. Je lui ai donné une grande idée de mon amie, et telle qu'elle la mérite. Plût à Dieu qu'elle vous ressemblât et qu'elle eût quelques-unes de vos vertus! Elle est de ces personnes que le monde et l'exemple ont gâtées, et qui n'ont point été assez heureuses pour s'arracher au désordre. Elle est bonne, généreuse, a un

très-bon cœur ; mais elle a été abandonnée à l'amour, et elle a eu de bien mauvais maîtres. Adieu, madame, aimez-moi toujours un peu, et croyez que personne ne vous est plus tendrement, ni plus respectueusement attachée.

LETTRE XXXII.

Paris, novembre 1732.

Je ne vous écris que deux mots, madame, parce que mes forces sont bien diminuées. J'ai été obligée d'écrire une assez longue lettre d'affaire; mais je n'ai pas voulu tarder à vous donner de mes nouvelles. Je ne doute point de vos bontés pour moi, et que vous seriez en peine, si vous étiez plus long-temps sans en recevoir; j'ai moins de fièvre depuis trois jours, et suis un peu moins foible. Je suis presque toujours sur un lit, et quand je me lève, je me mets sur un canapé. Je prends du lait qui passe assez bien. Si cela pouvoit ne pas aller plus mal pendant une quinzaine de jours, *Silva* auroit de l'espérance; ma maladie me ruine, et l'avarice est devenue sor-

dide. Si cela continue, nous verrons le second volume de madame *Tardieu*, qui se faisoit des jupons des thèses que l'on donnoit à son mari. Je vous parlerai dans quelque temps plus amplement sur l'état de mon âme. J'espère que vous serez contente : il faut pourtant que je vous dise que rien n'approche de l'état de douleur et de crainte où l'on est : cela vous feroit pitié ; tout le monde en est si touché, que l'on n'est occupé qu'à le rassurer. Il croit qu'à force de libéralités, il rachetera ma vie ; il en donne à toute la maison, jusqu'à ma vache, à qui il a acheté du foin ; il donne à l'un de quoi faire apprendre un métier à son enfant ; à l'autre, pour avoir des palatines et des rubans, à tout ce qui se rencontre et se présente devant lui : cela vise quasi à la folie. Quand je lui ai demandé à quoi tout cela étoit bon, il m'a répondu « à obliger tout ce qui vous environne à avoir soin de vous ». Pour

moi, il n'y a sorte de tourment, de persécution qu'il ne me fasse pour me faire accepter cent pistoles; il a eu recours à mes amis, pour me le persuader; enfin, il me les a fallu prendre; mais je les ai remises à une personne qui les lui rendra après ma mort. Assurément, je n'y toucherai point; je demanderai plutôt l'aumône que de ne pas les rendre. Je vous ferois rire, si je vous contois les frayeurs qu'il a que je ne parle; *Silva* me l'a défendu sous peine de mort. Ma pauvre *Sophie*, comme vous le jugez bien, ne me quitte ni jour, ni nuit. Cet homme-là la mettroit dans son cœur, s'il pouvoit; il est outré de n'oser lui donner de l'argent; il tourne autour du pot; il trouve cependant quelques expédiens. Si vous le connoissiez, vous en seriez étonnée; car il est naturellement distrait, et ne connoît point les petits soins: pour la générosité, elle est au souverain degré; il se

donne la torture pour trouver des moyens de donner, et il finit toujours par vouloir donner de l'argent; il frappe du pied, et se lamente de n'avoir point d'invention; il envie l'imagination du tiers et du quart, qui savent imaginer des galanteries; enfin, il retourne à son quartier, et j'aurai la liberté de parler; les femmes ne peuvent s'en passer, et je l'éprouve. Adieu, madame, votre *Aïssé* vous aime au-delà de l'expression. Vous la trouvez trop sensible et trop peu détachée; mais qu'il est difficile d'éteindre une passion aussi violente, et qui est entretenue par le retour le plus tendre, le plus vif et le plus flatteur! Mais, madame, les efforts que je fais, aidés de la grace, me feront surmonter toutes mes foiblesses.

LETTRE XXXIII.

Paris, 1732.

On dit que je suis mieux, non que je trouve du soulagement; je crache des horreurs, et je ne dors que par art; je suis tous les jours plus maigre et plus foible. Le lait commence non pas à me dégoûter, car je le prends toujours avec plaisir, mais il me surcharge. Je ne puis dire que l'état de mon corps soit bien douloureux; car je ne souffre presque pas: un peu d'oppression et des mal-aises. D'ailleurs, je n'ai point de ces maladies aiguës. Je me trouve anéantie. Pour les douleurs de l'âme, elles sont cruelles. Je ne puis vous dire combien me coûte le sacrifice que je fais: il me tue; mais j'espére en la miséricorde de Dieu; il me

donnera des forces. On ne peut le tromper; ainsi, comme il sait ma bonne volonté et tout ce que je sens, il me tirera d'embarras. Enfin, mon parti est pris : aussitôt que je pourrai sortir, j'irai rendre compte de mes fautes. Je ne veux aucune ostentation, et je ne changerai que très-peu de chose à ma conduite extérieure. J'ai des raisons pour en agir avec tout le secret du monde : premièrement pour madame *de Ferriol*, qui me feroit tourner la tête pour un directeur moliniste, et madame *de Tencin*, qui intrigueroit pour cela. D'ailleurs, madame iroit de maison en maison ramasser toutes les dévotes de profession, qui m'accableroient; et, outre tout cela, j'ai des ménagemens à garder avec qui vous savez. Il m'a parlé là-dessus avec toute la raison et l'amitié possibles. Tous ses bons procédés, sa façon délicate de penser, m'aimant pour moi-même, l'intérêt de la pauvre petite,

à qui on ne pourroit donner un état : tout cela m'engage à beaucoup de ménagement avec lui. Mes remords, depuis long-temps, me tourmentent ; l'exécution me soutiendra. Si le chevalier ne me tient pas ce qu'il m'a promis, je ne le verrai plus. Voilà, madame, mes résolutions, que je tiendrai. Je ne doute pas qu'elles n'abrègent ma vie, s'il en faut venir aux extrémités. Jamais passion n'a été si violente, et je puis dire qu'elle est aussi forte de son côté. Ce sont des inquiétudes et des agitations si vraies, si touchantes, que cela fait venir les larmes aux yeux à tous ceux qui en sont témoins. Adieu, madame. Je me flatte, comme vous voyez, en vous contant tout cela, de vos bontés et de votre indulgence. Mais soyez persuadée que, si votre *Aïssé* vit, elle se rendra digne d'une amitié dont elle sent bien tout le prix.

LETTRE XXXIV.

Paris, 1733.

Vous m'avez ordonné de vous donner souvent de mes nouvelles. J'obéis de bon cœur; car il n'y a rien dans le monde que je révère, que j'estime et que j'honore autant que vous. Rien ne m'empêche de me livrer à ce goût-là : il est innocent, il est juste. Comment n'aimerois-je pas quelqu'un qui m'a appris à connoître la vertu, et qui a fait ses efforts pour me la faire pratiquer ; qui a balancé en moi la passion la plus forte ? Enfin, madame, soyez récompensée de vos bonnes œuvres. Je me rends à mon créateur. Je travaille de très-bonne foi à me défaire de ma passion, et je suis très-résolue à abandonner mes erreurs. Si vous perdez

la personne du monde qui vous est la plus attachée, songez que vous avez travaillé à la rendre heureuse dans l'autre vie. Après vous avoir parlé des dispositions de mon âme, je vous rendrai compte de l'état de mon corps. Je continue de cracher, de tousser et de maigrir. Le lait passe assez bien : mais il ne fait pas les progrès que, depuis près de deux mois, il devoit faire. Je viens de me ressouvenir qu'une religieuse des Nouvelles Catholiques de mon âge, et pour laquelle j'avois beaucoup d'amitié, est morte de la même maladie. Cette idée de mort m'afflige moins que vous ne pensez. Je me trouve trop heureuse que Dieu m'ait fait la grâce de me reconnoître, et je vais travailler à mettre à profit le temps qui me reste. Après tout, ma chère amie, un peu plutôt, un peu plus tard, qu'est-ce que la vie? Personne ne devoit être plus heureuse que moi, et je ne l'étois point.

point. Ma mauvaise conduite m'avoit rendue misérable : j'ai été le jouet des passions, emportée et gouvernée par elles. Mes remords, les chagrins de mes amies, leur éloignement, une santé presque toujours mauvaise; enfin, personne ne sait mieux que vous, madame, combien une vie douloureuse est pénible. Adieu, chère amie; aimez-moi, et priez pour le repos de mon âme, soit en ce monde soit en l'autre. J'embrasse mesdames vos filles.

LETTRE XXXV.

Paris, 1733.

J'AI reçu cet après-midi votre lettre, madame, qui m'a donné un vrai plaisir : ma santé est toujours de même ; et la saison est très-peu propre pour attendre des succès des remèdes. Vous me demandez si je suis changée ; je le suis très - fort : mes yeux sont d'un gris brun jaune, le tour de ma bouche maigri et marqué, pâle et abattue. Pour le corps, je n'ai plus que la peau et les os ; si je mettois du rouge, cela me ranimeroit. La physionomie est moins changée qu'elle ne devroit être ; mes lèvres ne sont pas pâles : en un mot, c'est une vilaine chose qu'un corps maigre. A l'égard de mon âme, j'espère que, dimanche prochain, elle sera délivrée de

toutes ses impuretés. Je m'accuserai de toutes mes fautes. J'ai eu une scène bien touchante hier. Je vous envoie une copie d'une lettre que l'on m'a rendue en réponse d'une que j'avois écrite, remplie de sentimens d'amitié, de détachement et de ma résolution. Comme on me la rendit soi-même, je ne la lus pas sur-le-champ. Nous parlâmes sur cette matière; vous auriez fondu en larmes aussibien que nous; mais cette scène ne dérange point mes projets, et on ne cherche pas à les déranger. Vous serez étonnée, quand je vous dirai que mes confidentes et les instrumens de ma conversion sont mon amant, mesdames *de Parabère* et *du Deffant*, et que celle dont je me cache le plus, c'est celle que je devrois regarder comme ma mère. Enfin, madame *de Parabère* l'emmène dimanche, et madame *du Deffant* est celle qui m'a indiqué le P. *Bourceaux*,

dont je ne doute pas que vous n'ayez entendu parler. Il a beaucoup d'esprit, bien de la connoissance du monde et du cœur humain ; il est sage, et ne se pique point d'être un directeur à la mode. Vous êtes surprise, je le vois, du choix de mes confidentes ; elles sont mes gardes, et sur-tout madame *de Parabère,* qui ne me quitte presque point, et a pour moi une amitié étonnante ; elle m'accable de soins, de bontés et de présens. Elle, ses gens, tout ce qu'elle possède, j'en dispose comme elle, et plus qu'elle. Elle se renferme chez moi toute seule, et se prive de voir ses amis. Elle me sert sans m'approuver, ni me désapprouver, c'est-à-dire, elle m'a écoutée avec amitié, m'a offert son carrosse pour envoyer chercher le P. *Bourceaux,* et, comme je vous l'ai dit, elle emmène madame *de Ferriol,* pour que je puisse être tranquille. Madame

du Deffant, sans savoir ma façon de penser, m'a proposé elle-même son confesseur. Je ne doute point que ce qui se passe sous leurs yeux, ne jette quelqu'étincelle de conversion dans leur âme. Dieu le veuille ! Adieu, madame; j'ai tant de plaisir à causer avec vous, que je ne puis vous quitter. Hélas ! il le faudra bien.

Lettre du Chevalier à mademoiselle Aïssé.

« Votre lettre, ma chère *Aïssé*, me
» touche bien plus qu'elle ne me fâche;
» elle a un air de vérité, et une odeur
» de vertu à laquelle je ne puis résis-
» ter. Je ne me plains de rien, puis-
» que vous me promettez de m'aimer
» toujours. J'avoue que je ne suis pas
» dans les principes où vous êtes : mais,
» Dieu merci, je suis encore plus éloignée
» de l'esprit de prosélytisme, et je trouve

» très-juste que chacun se conduise sui-
» vant les lumières de sa conscience.
» Soyez tranquille, soyez heureuse,
» ma chère *Aïssé;* il ne m'importe des
» moyens; ils me paroîtront tous sup-
» portables, pourvu qu'ils ne me chas-
» sent pas de votre cœur. Vous verrez
» par ma conduite que je mérite vos
» bontés. Eh! pourquoi ne m'aimeriez-
» vous plus, puisque c'est votre sincé-
» rité, c'est la pureté de votre âme,
» c'est la vertu qui m'attachent à vous?
» Je vous l'ai dit mille fois, et vous
» verrez que je ne vous trompe pas;
» mais est-il juste que vous attendiez
» que les effets vous aient prouvé ce que
» je dis, pour le croire? Ne me con-
» noissez-vous pas assez, pour avoir en
» moi cette confiance qu'inspire toujours
» la vérité aux gens qui sont capables
» de la sentir? Soyez, dès ce mo-
» ment, persuadée que je vous aime,

» ma chère *Aïssé*, aussi tendrement
» qu'il est possible, aussi purement que
» vous pouvez le désirer ; croyez sur-
» tout que je suis plus éloigné que vous-
» même, de prendre jamais d'autre
» engagement. Je trouve qu'il ne doit
» rien manquer à mon bonheur, tant
» que vous me permettrez de vous voir,
» et de me flatter que vous me regar-
» derez comme l'homme du monde qui
» vous est le plus attaché. Je vous verrai
» demain, et ce sera moi-même qui vous
» rendrai cette lettre. J'ai mieux aimé
» vous écrire que de vous parler, parce
» que je sens que je ne pourrois traiter
» avec vous la matière, sans perdre con-
» tenance. Je suis encore trop sensible;
» mais je ne veux être que ce que vous
» voulez que je sois ; et, dans le parti
» que vous avez pris, il suffit de vous
» assurer de ma soumission et de la
» constance de mon attachement, dans

» tous les termes où il vous plaira de le
» réduire, sans vous laisser voir des lar-
» mes que je ne pourrois empêcher de
» couler, mais que je désavoue, puisque
» vous m'assurez que vous aurez toujours
» pour moi de l'amitié. J'ose le croire,
» ma chère *Aïssé*, non seulement parce
» que je sais que vous êtes sincère, mais
» encore parce que je suis persuadé
» qu'il est impossible qu'un attachement
» aussi tendre, aussi fidèle, aussi déli-
» cat que le mien, ne fasse pas l'impres-
» sion qu'il doit faire sur un cœur comme
» le vôtre ».

LETTRE XXXVI.

LETTRE XXXVI.

Paris, 1733.

Je ne puis causer long-temps avec vous aujourd'hui ; mais je vous dirai ce qui mettra le comble à vos souhaits ; j'ai, Dieu merci, exécuté ce que je vous avois mandé, je suis comblée ; ma tranquillité n'est plus que trop grande ; car je ne me sens pas assez repentante de mes fautes ; mais je suis dans la ferme résolution de ne plus succomber, si Dieu ne me retire pas sitôt à lui. Je ne souhaite plus la vie que pour remplir mes devoirs, et me conduire d'une façon qui puisse mériter la miséricorde de ce bon père. Il y aura demain huit jours que le Père *Bourceaux* a reçu ma confession. La démarche que j'ai faite a donné à mon âme un

calme que je n'aurois point, si j'étois restée dans mes égaremens ; j'aurois avec l'objet d'une mort présente, les remords qui m'auroient rendue bien malheureuse dans ces derniers instans : je suis dans un tel état de foiblesse, que je ne puis sortir de mon lit, je m'enrhume à tous les momens. Mon médecin a pour moi des attentions étonnantes, il est mon ami ; je suis bienheureuse en tout : tout ce qui est autour de moi, me sert avec affection : la pauvre *Sophie* a des soins étonnans de mon corps et de mon âme, elle m'a donné de si bons exemples, qu'elle m'a presque forcée à devenir plus sage, elle ne m'a point prêchée ; son exemple et son silence ont eu plus d'éloquence que tous les sermons du monde, elle est affligée jusqu'au fond du cœur, elle ne manquera jamais de rien, quand elle m'aura perdue (1).

(1) *Sophie*, à la mort de mademoiselle *Aïssé*, s'est mise dans un couvent.

Tous mes amis l'aiment beaucoup, et en auront soin. J'espère qu'elle n'en aura pas besoin. J'ai la consolation de lui laisser du pain. Je ne vous parle point du chevalier ; il est au désespoir de me voir aussi mal ; jamais on n'a vu une passion violente, plus de délicatesse, plus de sentimens, plus de noblesse et de générosité. Je ne suis point inquiète de la pauvre petite : elle a un ami et un protecteur, qui l'aime tendrement. Adieu, ma chère madame ; je n'ai plus la force d'écrire. C'est encore pour moi une douceur infinie de penser à vous ; mais je ne puis m'occuper de cette joie, sans m'attendrir, ma chère amie. La vie que j'ai menée, a été bien misérable : ai-je jamais joui d'un instant de joie ? Je ne pouvois être avec moi-même; je craignois de penser ; mes remords ne m'abandonnoient jamais depuis le moment où j'ai commencé à ouvrir les yeux sur mes

égaremens. Pourquoi serois-je effrayée de la séparation de mon âme, puisque je suis persuadée que Dieu est tout bon, et que le moment où je jouirai du bonheur, sera celui où je quitterai ce misérable corps?

Fin des Lettres de mademoiselle Aïssé.

COMPTE RENDU

PAR

MADEMOISELLE DE M****,

Dans le Feuilleton du Publiciste, de la première Édition des Lettres de mesdames de Villars, de la Fayette, de Tencin, et de mademoiselle Aïssé (1).

Il n'y a jusqu'à présent, que madame de Sévigné qu'on puisse comparer à elle-même ; il n'y a encore peut-être qu'elle qui puisse faire lire et relire avec un intérêt et

(1) Nous avons cru devoir imprimer, à la fin du volume qui contient les Lettres de mademoiselle Aïssé, les Observations de mademoiselle de M****, persuadés que le Public nous saura bon gré d'avoir reproduit un jugement

un charme toujours nouveau, un Recueil de dix volumes de lettres animées par une seule passion, sans autre diversion que quelques anecdotes de société et quelques intérêts de famille, qui, à la vérité, quand elle vous en entretient, deviennent, pour ainsi dire, les vôtres. Il n'y avoit peut-être que le siècle de Louis XIV, ce temps où l'esprit de société étoit porté en France au plus haut degré, où l'on pût écrire comme madame de Sévigné ; et dans le même temps, dans la même société, plusieurs femmes se sont distinguées dans le genre épistolaire, de manière à ne pouvoir être surpassées que par la seule madame de Sévigné. On a de jolies lettres de madame de Coulanges, et les lettres de madame de Lafayette, réimprimées dans le Recueil que

---

porté avec sagesse, et écrit avec autant de grâce que d'esprit. L'on trouve souvent, dans le même Journal, des morceaux de la même main, pleins de goût, et souvent d'excellentes plaisanteries.

nous annonçons, ont toujours fait regretter qu'on n'en possédât pas davantage.

Les lettres de madame de Villars ont un mérite d'un genre différent : c'est une peinture animée des usages de la cour d'Espagne, décrits par une femme de la cour de Louis XIV. « Imaginez-vous, une fois pour toutes, dit-elle quelque part, que le noir et le blanc ne sont pas plus différens que la vie d'Espagne et celle de France ». Mais elle n'ose pas tout dire : femme de l'ambassadeur de France auprès du roi Charles II, qui venoit d'épouser Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur, frère de Louis XIV, elle ne peut s'exprimer qu'avec ménagement sur la singularité des étiquettes observées à l'égard d'une jeune reine, et la triste vie qu'on lui fait mener. « Elle a, dit-elle, le teint admirable, de beaux yeux, la bouche très-agréable quand elle rit. Que c'est une belle chose de rire en Espagne ! L'ennui du palais est affreux, dit-elle ailleurs ; je dis quelquefois à la reine, quand j'entre dans sa chambre, qu'il me semble

qu'on le sent, qu'on le voit, qu'on le touche, tant il est répandu épais ». La jeune reine étoit avec le roi, à Buen Retiro, maison royale aux portes de Madrid. « Elle m'a fait dire, mande madame de Villars, qu'elle avoit prié le roi que j'y allasse *incognito*, parce que, jusqu'à ce qu'elle ait fait son entrée et qu'elle soit logée dans le palais, personne, homme ni femme, ne la verra. On envoya à la camarera mayor pour lui dire ce que la reine avoit mandé, et la permission que le roi lui avoit donnée de me voir *incognito* : la camarera répondit qu'elle ne savoit point cela. Le gentilhomme espagnol que nous lui avions envoyé, la supplia de vouloir s'en informer ; elle répondit qu'elle n'en feroit rien, et que la reine ne verroit personne, tant qu'elle seroit au Retiro..... Il y a deux jours que la marquise de Los Balbasés la voulut voir : elle alla dans l'appartement de la camarera, qui touche à celui de la reine. Dès que la jeune princesse le sut, elle y vint tout aussitôt ; mais, comme

elle voulut parler à la marquise, la camarera prit la reine par le bras, et la fit rentrer dans sa chambre. Ce sont des usages qui ne sont pas aussi extraordinaires ici qu'ils le seroient ailleurs ». Cependant cette camarera fut trouvée à la fin un peu impérieuse et remplacée par une autre. On croit, mande madame de Villars, « que la reine n'aura pas sujet de se repentir de ce changement, l'air du palais est déjà tout autre et le roi aussi. S. M. a permis à la reine de ne se coucher plus qu'à dix heures et demie «. C'étoit auparavant à huit heures.

« Je n'ai rien à vous dire du carnaval, mande ailleurs madame de Villars : comme le carême n'est point ici un temps de pénitence, ce qui le précède ne se distingue par aucun plaisir; car jamais vous ne voudriez croire que c'en fût un que de jeter sur les passans beaucoup d'eau par la fenêtre. Pour ce qui se passe dans le palais, le roi, la reine et les dames se battent à coups d'œufs remplis d'eau de senteur,

mais en si prodigieuse quantité, que l'on ne comprend pas où l'on en peut trouver tant. Ils sont tous argentés et peints ; la reine m'en donna un panier dont je régalai ma fille. Voilà, madame, par où l'on marque à cette jeune princesse les jours qu'elle passoit autrement en France, et dont je tâche, autant que je puis, de lui ôter le souvenir. . . . J'ai été assez souvent à la comédie espagnole avec elle : rien n'est si détestable. Je m'y amusois à voir les amans regarder leurs maîtresses, et leur parler de loin avec des signes qu'ils font de leurs doigts. Pour moi, je suis persuadée que c'est plutôt une marque de leur souvenir qu'un langage; car leurs doigts vont si vîte, que, si ces amans s'entendent, il faut que l'amour d'Espagne soit un excellent maître dans cet art ; je pense que c'est qu'il y voit plus clair qu'ailleurs, et qu'il ne se soucie guères de faire plus de chemin. Au reste, les processions sont bien meilleures, en Espagne, pour les amans que la comédie : il y en eut une, l'autre jour, dans ce qu'on

appelle les cloîtres du palais. Je la vis par une petite fenêtre devant laquelle elle passoit ; le roi et la reine marchoient ensemble; la reine avoit une grande robe de cérémonie, des manches pendantes, une longue queue portée par la camarera mayor. Les filles ou dames d'honneur marchoient ensuite, parées avec des habits extraordinaires pour ces jours-là. La croix, le patriarche, les évêques, les prêtres et religieux marchent devant leurs majestés. Mais, pour en revenir aux dames qui sont suivies de celle qui s'appelle la garda mayor, leurs amans obtiennent ces jours-là ce qu'on appelle *dar lugar* (1), c'est-à-dire, qu'ils ont place et la liberté, pendant cette procession, d'entretenir leurs maîtresses ».

Madame de Villars décrit l'habit de la reine à la procession du dimanche des Rameaux ; car il y en a toujours un fait exprès pour cette cérémonie, où il s'agit

(1) Donner ou faire place.

de marquer le deuil et la mortification. « Le fond de cet habit, dit-elle, est de satin noir, tout brodé de jais blanc et d'acier. La reine avoit beaucoup de pierreries; mais avec de petits morceaux de gaze plissés, attachés en quelques endroits du corps de jupe, on prétend marquer une grande modestie. Les dix filles d'honneur avoient des pointes de gaze blanche sur leurs têtes, et leurs amans à leurs côtés. Je ne vous dirai rien de tout ce qui se passe les trois jours saints, mercredi, jeudi et vendredi; toutes les femmes sont parées, et courent d'église en église toute la nuit, hors celles qui ont trouvé, dans la première où elles ont été, ce qu'elles y cherchoient; car il y en a plusieurs qui, de toute l'année, ne parlent à leurs amans que ces trois jours-là.

« Quant au peuple, il se mortifie d'une autre manière. Je vais me promener dans un carrosse *incognito*, à une promenade publique, au milieu de la campagne, où il y a un prédicateur qui prêche quatre

ou cinq heures, et qui se donne des soufflets à tour de bras ; on entend, dès qu'il a commencé à se les donner, un bruit terrible de tout le peuple qui fait la même chose. Comme il n'y a pas d'obligation de se châtier de la sorte, nous allons assister à ce spectacle, qui se voit en carême trois fois la semaine. Le détail des dévotions de ce pays seroit une chose divertissante à vous faire savoir ».

L'intéressante Notice placée à la tête du volume qui renferme les lettres de Mlle Aïssé, et insérée dans ce journal, a fait assez connoître son histoire.

Qu'étoit-elle cette femme dont les lettres font naître un intérêt si touchant, dont le caractère inspire une tendresse mêlée d'estime, presque d'admiration ? Ce qu'elle étoit? Une esclave circassienne, achetée comme telle, et comme telle livrée, avant d'avoir pu se connoître, à l'homme qui, sans penchant, sans préférence, l'avoit destinée, non à son amour, mais à ses plaisirs. Rendue ensuite à elle-même, quels principes,

quels motifs eût-elle pu opposer à un amour redoutable, au penchant de son cœur? elle avoit été dévouée à l'opprobre avant de pouvoir comprendre l'honneur. Son éducation ne lui avoit point appris ce que c'étoit que la vertu : « vous seule, mande-t-elle à l'amie respectable qui avoit daigné recevoir la confidence de toute sa foiblesse pour l'amant délicat qui, du moins, ne l'avoit obtenue qu'en cherchant à lui plaire; vous seule, avez développé mon âme; elle étoit née pour être vertueuse, sans pédanterie: connoissant le monde et ne le haïssant point, et sachant pardonner suivant les circonstances, vous sentez mes fautes sans me mésestimer. Je vous parus un objet qui méritoit de la compassion, et qui étoit coupable sans trop le savoir »....... « Hélas! dit-elle ailleurs, que n'étiez-vous madame de Ferriol, vous m'auriez appris à connoître la vertu «. Passons sur cela, ajoute-t-elle. « Cependant, je suis, en fait d'amour, la plus heureuse personne du monde ». Matière à réflexion pour les jeunes cœurs.

Ne doit-on pas la croire en effet celle que tout devoit entraîner au vice, et que la nature, la raison, l'expérience, l'ascendant de son cœur ramènent au besoin de la vertu, au milieu des plus douces jouissances de l'amour? Mais pour cette âme délicate et sensible, l'amour n'avoit été qu'un premier motif pour regretter la vertu. Ce fut en cherchant ce qui paroît la faire aimer davantage, qu'elle sentit combien il lui étoit nécessaire d'être estimée. « C'étoit aux délicatesses mêmes d'une passion, mande-t-elle à son amie, que je devois l'envie de connoître la vertu ». Mais à peine éclairée sur ses devoirs, le besoin de cette vertu pour laquelle elle étoit faite, étoit devenu le sentiment dominant de son cœur. Ce n'est point de son amour qu'elle cherche à s'entretenir, son unique confidente c'est l'amie à qui elle a confié ses remords, et à qui elle n'ose presque nommer son amant qu'avec tous les ménagemens de la honte. *On m'écrit*, dit-elle, *il m'est venu voir*, ou bien *j'ai parlé à qui vous savez*. Mais si quelquefois elle s'enhardit à prononcer son nom, rarement se

permet-elle d'appuyer sur les sentimens qu'il a pour elle. « Je vous enverrois avec plaisir, dit-elle, des copies de ses lettres, mais non, il y a des choses qui vous déplairoient, et j'aurois honte que vous les vissiez ». Si elle laisse échapper l'expression de son amour, ce n'est jamais qu'accompagnée de celle du remords. Comme elle s'accuse *de combattre si lentement* une passion qu'elle est déterminée à vaincre ! « Helas, dit-elle, que l'on est heureuse quand on a assez de vertu pour surmonter de pareilles foiblesses ! car il en faut infiniment pour résister à quelqu'un que l'on trouve aimable, et quand on a eu le malheur de n'y pouvoir résister. Couper au vif une passion violente, une amitié la plus tendre et la mieux fondée ! Joignez à tout cela de la reconnoissance : c'est effroyable ; la mort n'est pas pire. Cependant vous voulez que je fasse des efforts ; je les ferai ; mais je doute de m'en tirer avec honneur ou la vie sauve. Je crains de retourner à Paris ; je crains tout ce qui m'approche du chevalier, et je me trouve malheureuse d'en être éloignée : je ne sais ce

que je veux. Pourquoi ma passion n'est-elle pas permise? pourquoi n'est-elle pas innocente? »

Ce besoin de l'innocence, si vivement senti par ceux qui ont eu le malheur de la perdre et au moins le bonheur de la regretter, donne pour eux à l'idée de la vertu un charme attendrissant, pareil à celui qu'on trouve au souvenir d'un ami. Prononcé toujours par mademoiselle Aïssé avec l'expression du regret, ou celui d'une humble vénération, ce mot de *vertu*, si touchant pour elle, se trouve à chaque instant ramené dans ses lettres comme le nom de l'objet d'un sentiment chéri. » Si vous avez plus de chagrins, mande-t-elle à son amie, et que vous soyez plus à plaindre que bien d'autres, vous en êtes bien dédommagée par la satisfaction de n'avoir rien à vous reprocher. Vous avez de la vertu, vous êtes aimée et estimée, et par conséquent vous avez plus d'amis ». Et quelques lignes plus haut : « Je vois tous les jours qu'il n'y a que la vertu qui soit bonne en ce monde et en l'autre. Pour moi qui n'ai pas le bonheur de m'être

bien conduite, mais qui respecte et admire les gens vertueux, la simple envie d'être du nombre m'attire toutes sortes de choses flatteuses ».

Elle avoit en effet recueilli le prix d'un caractère assez noble pour n'être dégradé ni par l'infortune, ni par la dépendance, ni même par l'humiliation qui accompagne les fautes; on l'estimoit; la corruption même de ces temps-là sembloit la respecter et rougir devant elle. Madame de Parabère l'aimoit et se cachoit d'elle, la recherchoit et craignoit d'en être repoussée. Madame du Deffant étoit venue la voir après une de ses aventures. « Il n'y a sorte de bassesses qu'elle n'ait mis en usage, mande mademoiselle Aïssé, pour que je ne l'abandonnasse pas. Je lui ai dit que le public s'éloignoit d'elle comme je m'en éloignois; que je souhaiterois qu'elle prît autant de peine pour plaire à ce public qu'à moi ». Les amans de madame de Parabère la redoutoient, « étant persuadés, disoit-elle, que je mettrois tout en usage pour la retirer du désordre «.

Mais c'étoit dans l'intérieur de la famille

dont elle faisoit partie, que se déployoit ce caractère véritablement angélique. En butte à la mauvaise humeur d'une femme insensible et bornée, qu'elle soignoit par devoir sans en attendrè de reconnoissance, elle étoit encore le recours de ceux que madame de Ferriol tourmentoit par l'aigreur de son caractère. « Ils pleurent souvent, dit-elle en parlant des domestiques; je les console de mon mieux ». Elle avoit eu une querelle avec M. d'Argental, fils de madame de Ferriol, sur ce que celui-ci refusoit de renoncer à un souper où il étoit prié, pour rester avec sa mère qui lui avoit fait dire qu'elle revenoit de la campagne; elle avoit mis de la chaleur à lui représenter son devoir. « Il me répondit, mande-t-elle, avec une sécheresse et une dureté qui m'assommèrent comme si la foudre étoit tombée sur moi. La femme-de-chambre de madame en fut témoin. Il sortit de ma chambre. je restai un quart d'heure sans pouvoir parler, et je me mis à fondre en larmes. M. de Pont-de-Vesle entra et me

demanda de quoi je pleurois; je ne pus me résoudre à le lui conter : la femme-de-chambre le fit; il en fut bien surpris. Madame ignore notre bouderie; elle en seroit charmée, parce que je le soutins contre les plaintes qu'elle m'en fit. Quand elle est arrivée, mon premier soin a été de lui faire des excuses de la part de son fils, de ce qu'il n'étoit pas à la maison; que j'en étois cause, lui ayant dit qu'elle n'arriveroit que fort tard. La femme-de-chambre se trouva derrière moi; je l'ignorois : les larmes lui en vinrent aux yeux d'étonnement et de joie ».

Ce n'est point la sensibilité, ce n'est point l'amour qui rendent exigeant, jaloux, injuste; c'est avec son caractère qu'on aime. C'est par son caractère que mademoiselle Aïssé se faisoit adorer de son amant. « Je ne mésuse point de son attachement, mandet-elle à son amie; c'est un mouvement naturel chez les hommes de se prévaloir de la foiblesse des autres. Je ne saurois me servir de cette sorte d'art. Je ne connois que celui de rendre la vie si douce à ce que j'aime,

qu'il

qu'il ne trouve rien de préférable; je veux le retenir à moi par la seule douceur de vivre avec moi ».

Mais, sans le vouloir, elle avoit un autre art. Les remords, les incertitudes, ces douleurs d'une âme vertueuse et tendre, qui chérit et pleure sa foiblesse, aime et combat, cède et se repent; c'étoit-là son art, sa coquetterie, ses preuves d'amour, ses moyens de plaire. Madame de Ferriol, témoin de la tendresse passionnée de son amant, lui demandoit un jour si elle l'avoit ensorcelé. « Le charme dont je me sers, lui répondit-elle, c'est d'aimer malgré moi, et de lui rendre la vie du monde la plus douce ». Sans réserve pour celui à qui elle avoit donné toute son âme, elle ne dissimuloit à son amant ni ses efforts pour se vaincre, ni la crainte de n'y pouvoir réussir, ni les résolutions qu'on cherchoit à lui inspirer; il ne les combattoit que par sa douleur; mais dans la délicatesse qui adoucissoit ses plaintes, dans l'amour et l'estime dont il se montroit pénétré, elle trouvoit peut-être

autant de motifs pour sa tendresse que de secours pour sa vertu. « Je vous proteste, mande-t-elle à cette amie dont les conseils sévères combattoient sans relâche une foiblesse si difficile à surmonter, je vous proteste que l'on est bien éloigné de chercher à rompre cette confiance que j'ai pour vous. Le chevalier vous aime et vous respecte infiniment; il s'attendrit quand je parle du malheur que j'ai d'être séparée de vous; et quelque crainte que l'on ait de me perdre, l'estime est plus forte. Quand je lui ai raconté les contestations que j'avois eues avec vous, je l'ai fait pleurer, et tout ce qu'il disoit étoit : *hélas! j'ai couru de furieux risques*. Il paroissoit très-inquiet que cela n'eût diminué mon goût pour lui, sentant que cela en étoit bien capable. Il me remercia après cela, de la façon du monde la plus touchante, de l'aimer encore ».

Eh! comment ne pas l'aimer! « Son attachement, dit encore mademoiselle Aïssé, devient tous les jours plus fort. Ma maladie l'a mis dans des inquiétudes si terribles, qu'il

faisoit pitié à tout le monde, et on venoit me rendre ses discours. En vérité, madame, vous en auriez pleuré tout aussi-bien que moi. Il étoit dans des frayeurs énormes que je ne mourusse. Il n'étoit pas possible, disoit-il, qu'il pût résister à ce malheur. Sa douleur et sa tristesse étoient si grandes, que je le consolois, et je cachois mes maux tant que je le pouvois ; il avoit toujours les larmes aux yeux; je n'osois le regarder, il m'attendrissoit trop ».

La santé de mademoiselle Aïssé dépérissoit de jour en jour par suite des agitations de son âme. Elle se trouva enfin réduite à un état de langueur qui laissoit peu d'espérance de la conserver. La tendresse de son amant sembloit croître en proportion de ses alarmes. « Il faut que je vous dise, mande-t-elle, que rien n'approche de l'état de douleur et de crainte où l'on est : cela vous feroit pitié ; tout le monde en est si touché, que l'on n'est occupé qu'à le rassurer; il croit qu'à force de libéralités il rachetera ma vie. Il donne à toute la maison, jusqu'à ma vache

à qui il a acheté du foin ; il donne à l'un de quoi faire apprendre un métier à son enfant ; à l'autre pour avoir des palatines et des rubans ; à tout ce qui se rencontre et se présente devant lui ; cela vise quasi à la folie. Quand je lui ai demandé à quoi tout cela étoit bon, il m'a répondu : *à obliger tout ce qui vous entoure à avoir soin de vous.*

C'étoit-là l'amant dont il falloit affliger la tendresse, repousser la passion. Cependant elle avoit pris son parti, mais avec combien de larmes ! quels déchiremens ! « Qu'il est difficile, mande-t-elle à son amie, d'éteindre une passion aussi violente, et qui est entretenue par le retour le plus tendre, le plus vif et le plus flatteur ! » Et ailleurs : « Je ne puis vous dire ce que me coûte le sacrifice que je fais ; il me tue : mais j'espère en la miséricorde de Dieu ; il me donnera des forces..... Mes remords, ajoute-t-elle, depuis long-temps me tourmentent, l'exécution me soutiendra : si le chevalier ne me tient pas ce qu'il m'a promis, je ne le verrai plus. Voilà, madame, mes résolu-

tions, que je tiendrai : je ne doute pas qu'elles n'abrégent ma vie, s'il faut en venir aux extrémités ». Mais entièrement dévoué à la tranquillité d'une vie qui lui étoit si chère, plus tendre que jamais, quand il perdoit une partie de son bonheur, cet ami généreux n'étoit occupé qu'à lui dérober des regrets qui eussent troublé son repos, auquel il pouvoit tout sacrifier, excepté la certitude d'être aimé. « Je ne me plains de rien, puisque vous me promettez de m'aimer toujours, écrit-il à son amie, dans la lettre où il répond à celle qui lui annonçoit sa résolution : et pourquoi ne m'aimeriez-vous plus, puisque c'est votre sincérité, c'est la pureté de votre âme, c'est la vertu qui m'attachent à vous » ? Il l'assure de la soumission, de la constance de son attachement, dans les termes, dit-il, où il vous plaira de le réduire, et promet de ne lui point *laisser voir des larmes*, que je ne pourrois, ajoute-t-il, empêcher de couler, mais que je désavoue, puisque vous m'assurez que vous aurez toujours pour moi de l'amitié...... J'ai mieux

aimé, dit-il encore, vous écrire que de vous parler, parce que je ne pourrois traiter avec vous cette matière sans perdre contenance. Je suis encore trop sensible; mais je ne veux être que ce que vous voulez que je sois ».

Cependant il avoit rendu la lettre lui-même. « Vous auriez fondu en larmes aussi-bien que nous, mande mademoiselle Aïssé à son amie; mais cette scène ne dérange point mes projets, et l'on ne cherche point à les déranger. Vous serez étonnée quand je vous dirai que mes confidentes et les instrumens de ma conversion sont mon amant, mesdames de Parabère et du Deffant, et que celle dont je me cache le plus, c'est celle que je devrois regarder comme ma mère. » C'étoit madame du Deffant qui avoit trouvé le confesseur; madame de Parabère prêtoit sa voiture pour l'envoyer chercher : tout sembloit s'empresser autour d'elle de concourir à rendre cette âme vertueuse à la pureté qui étoit son élément naturel. « La pauvre Sophie, mande-t-elle, (c'étoit sa femme de chambre) a des soins étonnans de mon corps

et de mon âme; elle m'a donné de si bons exemples, qu'elle m'a presque forcée à devenir plus sage. Elle ne m'a point prêchée; son exemple et son silence ont eu plus d'éloquence que tous les sermons du monde ». Enfin, réconciliée avec la religion, avec elle-même, elle vit sans regrets s'éteindre une vie dont elle avoit fait le sacrifice lorsqu'elle avoit cessé de la consacrer au bonheur de son amant.

FIN.

Pour paroître chez le même Libraire, le premier de mars 1806 :

Lettres de madame de Maintenon, édition revue et corrigée sur le manuscrit autographe, et augmentée de près de 300 lettres inédites, 4 vol. *in*-12, beau papier, avec le portrait de madame de Maintenon.

Les personnes qui douteroient de l'authenticité des Lettres inédites, *peuvent s'adresser à* Léopold COLLIN, *qui se fera un plaisir de leur communiquer le manuscrit.*



